

TRAPOTRE



LE PARC BALBOA, À SAN DIEGO.

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

MAI 1929

Pages

TEXTE

385 — En Acadie	THOMAS POULIN
386 — Le portrait de la morte	
389 — La genèse des paroisses de Québec	
390 — Prêtres et médecins	E.-Z. MASSICOTTE (<i>Bull. des Rech. Hist.</i>)
391 — Une anecdote de la vie de Beethoven	A. M.
394 — Héritiers de Cham	R. P. J. BENOIT, S.J.
395 — L'auberge de Sainte-Gabelle	F. S.
399 — A propos d'une pièce fausse	MME LAURE DUCHATEL (<i>Foyer-Revue</i>)
402 — S. Joseph, patron de la bonne mort	ROSARIO (<i>La Gerbe d'or</i>).
403 — Le roi est roi	PAUL GRUYER
406 — Le chasseur de tigres	MACDOWGAL
410 — Éphémérides canadiennes : avril 1929	
414 — La machine humaine et le sel	LE VIEUX DOCTEUR
416 — La syncope	
418 — Une vocation	JEANNE LE FRANC,
419 — Boîte aux lettres	JEANNE LE FRANC
419 — Retour	FRAGILE
419 — Les femmes	FRAGILE
420 — Hommage à Marie (<i>poésie</i>)	HERMANCIL DRUOT
420 — Première messe (<i>poésie</i>)	JEAN VEZERE
420 — Le printemps du pauvre enfant (<i>poésie</i>)	LAURENT DE JUSSIEU
421 — Nos chers enfants	JACQUES HERBÉ (<i>L'Education familiale</i>)
423 — Pour s'amuser	
424 — Les livres	
425 — Les victimes d'un ambitieux	
427 — Anita (<i>feuilleton</i>)	M. DELLY

ILLUSTRATIONS

398 — Paysage des Mille-Iles, Ont
401 — Le Château d'Avon
410 — S. Ex. l'hon. H.-G. Carroll
411 — Feu l'abbé G. Brousseau
411 — Feu l'abbé Antonio Huot
413 — Feu le R. F. Stephen, des E. C.
413 — Feu M. G.-N. Ducharme
415 — Une belle prise
416 — Consignation de marbre canadien " Manniville ", arrivant à Montréal
417 — Le vieux chat et les rats (<i>Tableau de Léontine Malbet</i>)
422 — Goélettes de pêche dans le port d'Halifax, N. E.

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre est " imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME X

QUÉBEC, MAI 1929

N° 9

En Acadie

LES Acadiens sont aussi vigoureux qu'admirables. Dérangés comme pas un peuple ne le fut, ils ont survécu à toutes les difficultés, à toutes les persécutions. On les a vus reprendre silencieusement l'héritage paternel et conquérir de nouvelles puissances.

Actuellement ils sont légion aux États-Unis, en Louisiane, ils vivent en Nouvelle-Écosse et vivent bien, ils se développent tranquillement dans l'Île du Prince-Édouard, où on ne leur permet pas d'apprendre un mot de français à l'école ; ils ont une influence considérable et bienfaisante au Nouveau-Brunswick.

En ce dernier endroit, on les trouve particulièrement forts. Ils ont des députés, des ministres ; ils ont eu même l'honneur de compter l'un d'eux comme premier ministre. M. Veniot, battu par les marchands de bois et les ennemis du papisme est devenu depuis ministre des Postes à Ottawa.

On doit compter avec eux, mais on ne s'en rend pas toujours compte, et il arrive parfois que l'on commet à leur égard des injustices d'importance. On se réveillera pour apprendre qu'ils sont les maîtres de leur province, et, alors, on ne fera pas en vain patte de velours, car le sang français est généreux et bon.

L'an dernier, à la suite de réclamations faites par un comité de la société nationale l'Assomption, le ministre de l'Instruction publique, avait décidé de donner plus de latitude au français.

* * *

Le Comité acadien avait demandé maintes choses raisonnables mais on ne lui accorda qu'u-

ne partie de ce qu'il réclamait. Après avoir compris que les Acadiens sont au Nouveau-Brunswick pour y rester et pour y progresser quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le ministre décidait de reconnaître officiellement le régime de l'enseignement bilingue.

A partir du 1^{er} juillet 1929 toute commission scolaire, qui aurait adopté une résolution disant qu'elle désire être bilingue, serait obligée d'engager des instituteurs ou institutrices possédant un diplôme bilingue.

Comme le régime nouveau pouvait prendre un peu de temps à se mettre sur pied, on donnait aux instituteurs et institutrices actuels un délai de cinq ans pour se qualifier. La qualification consistait en un examen de grammaire et composition françaises.

La population de langue française, les Acadiens particulièrement, applaudirent à la décision du ministre de l'Instruction publique du Nouveau-Brunswick ; la meute orangiste grinça des dents.

Repoussée en Ontario, mise en échec dans l'Ouest, cette meute mobilisa ses forces contre les Acadiens du Nouveau-Brunswick. Une campagne fut organisée contre les nouveaux règlements scolaires et une offensive fût même déclanchée contre le représentant acadien dans le Cabinet fédéral.

M. Veniot ayant eu le courage de donner le timbre bilingue trouva pour le défendre tous ceux qui réclamaient depuis de longues années ce timbre ; ce qui prouve que même un homme politique peut compter sur la reconnaissance de ceux à qui il fait du bien.

Nos amis acadiens du Nouveau-Brunswick, ne paraissant pas en danger, furent laissés à leurs propres forces.

Devant l'attaque orangiste le gouvernement capitula et nous avons appris au commencement du mois que le régime scolaire qui devait commencer au mois de juillet ne serait pas inauguré.

On était revenu sur sa décision et les Orangistes avaient gagné leur point.

* * *

Ce n'est pas pour eux une grande victoire, mais simplement un embêtement de plus pour les Acadiens.

Les Acadiens sont assez vigoureux pour développer sans ce règlement leur survivance. Ils le feront aussi, mais plus difficilement.

Voilà tout.

Les Orangistes n'ont gagné qu'un ajournement, car les Acadiens progressent en nombre et en influence et bientôt, ils n'auront pas qu'un simulacre de régime bilingue, mais un régime bilingue complet.

Ces gens de l'Ordre d'Orange nous font penser au supplice que l'on inflige dans certaine partie de la Chine, alors que l'on condamne des hommes à la pompe. Ces derniers se voyant débordés par l'eau pompent jusqu'à leur épuisement et meurent ensuite noyés.

Seulement la pompe acadienne est suffisamment forte pour sauver son peuple et l'esprit mauvais en sera pour ses frais.

Les Acadiens comme les canadiens-français peuvent peut-être se faire un reproche : celui de n'avoir pas douté de leur victoire. La victoire est plus facile à gagner sur les champs de bataille qu'à garder sur les champs de paix.

D'ordinaire, on démobilise trop vite.

C'est ce qui vient d'arriver au Nouveau-Brunswick.

Que cette défaite de la paix nous soit une leçon. Quant aux Acadiens nous savons bien qu'ils ne reculeront pas d'une semelle et qu'ils continueront tranquillement la conquête de leurs droits

Thomas POULIN.

Popaul joue avec des petits de son âge. Il vient de recevoir une claque de l'un de ses camarades.

— Il fallait la lui rendre... lui dit sa bonne.

— Oh ! répond Popaul, je la lui avais rendue... avant...

Le portrait de la morte



ÉTAIT par une de ces belles soirées comme on n'en voit qu'à Venise : le ciel était brillant d'étoiles, la lune élevait lentement son croissant d'argent au-dessus du golfe, et le souffle léger du vent d'Est apportait les mille senteurs printanières du mois de mai. Les gondoles passaient fugitivement sur les eaux, et les bateliers faisaient entendre leurs chants, qui se répétaient d'écho en écho sous les voûtes sonores des porches. A l'une des fenêtres de la maison de maître Bernedi, un des riches marchands de soieries de la ville, une jeune fille était appuyée ; sa tête pâle et sereine, penchée en avant, semblait chercher dans l'obscurité et suivre longtemps des yeux les passants que, pour la plupart, l'heure du repas du soir appelait au gîte, et, lorsqu'elle les voyait s'éloigner, elle poussait un léger soupir et reprenait une attente silencieuse. Il y avait déjà longtemps que cela durait ainsi, quand une voix cassée dit de l'intérieur ;

“ Signorina ! signorina ! peut-on entrer ? ”

La jeune fille se retira vivement de la fenêtre, comme si elle eût craint d'y être surprise, et courut ouvrir la porte de la pièce où elle était :

“ Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à une vieille servante qui avançait sa figure ridée.

— Mais signorina, il est huit heures, et le souper est servi.

— Mon père est-il à table ?

— Non, signorina, et c'est pour cela que je viens vous avertir. Votre père est avec le joaillier Marano, et, quand il commence à parler, celui-là, personne ne sait quand il aura fini.

— Eh bien ! si mon père n'y est pas, Marta, tu avais bien affaire de me déranger ! dit la jeune fille avec un peu d'impatience.

— Mais, signorina Paula le souper...

— Le souper attendra, ma bonne ; mets-le au chaud.

— Santa Madona ! Un macaroni comme je n'en ai jamais réussi ! Il va être gâté, si je le remets au feu, signorina ; vous entendez ! fit la cuisinière avec angoisse.

— Ma pauvre Marta, tu me tourmentes bien inutilement. Tu sais pourtant qu'on n'est pas pressé de s'asseoir au repas du soir, quand on n'y est pas au complet. Allons, va, Marta, et ne viens m'avertir que lorsque Marano sera parti.”

Marta baissa la tête et sortit en murmurant : “ Encore le ragazzo ! ”

Il y avait déjà quelque temps que Paula avait repris son poste à la fenêtre, quand elle sentit une main se poser sur son épaule, et une voix basse dit près d'elle :

“ Tu l'attends aussi, toi, n'est-ce pas ? ”

— Mon père ! dit-elle en passant affectueu-

sement ses bras autour du cou du veillard, debout à ses côtés. Vous êtes venu vous-même m'appeler ! J'avais pourtant bien recommandé à cette vilaine Marta de me dire quand vous seriez libre.

— Marta n'a rien à faire ici, chère enfant ; tu essaies en vain de me donner le change. Voyons, Paula, pourquoi es-tu là, seule et triste, en face de ce ciel étoilé, au lieu de folâtrer sous la galerie avec tes compagnes ? Pourquoi ai-je vu trembler une larme au bord de tes cils ? ?

— C'est que le pensais à ma mère", reprit la jeune fille en essayant d'entraîner le veillard vers la salle à manger.

Il se découvrit la tête.

— Si cela est vrai, dit-il, je ne saurais te blâmer, car tu ne pourras jamais assez la regretter. C'était une sainte. Mais, pauvre Paula, tu ne sais pas mentir, et je lis dans tes yeux que ce qui t'attristait, ce n'était pas le souvenir de ta mère, mais l'absence d'Antoni, qui, depuis trois jours, n'a pas mis le pied ici."

Paula baissa la tête.

— Vous avez été si sévère ! murmura-t-elle.

— Juste, ma fille ; dis : juste. Il ne sera pas dit que Bernedi encourage la paresse de son fils unique. Comment ! il a dix-huit ans, et il passe ses jours à rôder dans Venise ou dans les campagnes comme un vagabond ! Il déshonore mon nom, il fait des dettes...

— Oh ! interrompit l'enfant en prenant la main de son père, vous avez tant diminué sa pension !

— Parce que j'espérais que, le besoin lui montrant les dents, il choisirait un état.

— Mais, mon père, il y a longtemps qu'il a choisi...

— Je te vois venir, Paula ; mais si tu tiens à l'amitié de ton père, pas un mot de plus sur cela. Peut-être est-ce un état que de passer ses jours à colorier et à barbouiller des toiles de vert et de bleu ? C'est bon pour les enfants de ceux qui n'ont rien à faire. Nous ne sommes plus au temps des Titien ; les grands maîtres sont rares, et je bous quand j'entends dire : je suis artiste, à des enfants paresseux qui dorment jusqu'à midi, se promènent jusqu'au soir, et ne font rien qui vaille.

— Alors, père, si Toni faisait quelque chose de beau, vous le laisseriez devenir peintre, et vous retireriez votre vilaine parole de le maudire, s'il ne se faisait pas marchand de soie comme vous ?

— Comment, retirer ma parole ? Jamais ! jamais ! Où as-tu pris cela ? Il en sera ce que j'ai dit. Allons, assez sur ce sujet, viens souper. Sois tranquille sur Antoni, ce n'est pas un garçon à se laisser mourir de faim."

Et le vieux marchand, passant la main sur son front, comme pour en chasser toute idée pénible, emmena sa fille dans la salle à manger. Trois couverts étaient mis. Bernedi s'assit au milieu, Paula à sa droite, et la troisième place

demeura vide. Le repas fut triste, et, comme il s'achevait silencieusement sans qu'on eût seulement fait mention du merveilleux macaroni de Marta, la porte s'ouvrit brusquement pour donner entrée à un grand jeune homme brun, aux traits accentués, au costume en désordre, et dont les formes grêles accusaient l'extrême jeunesse. Le marchand poussa à la dérobée un gros soupir de satisfaction, mais son visage prit une teinte mécontente.

— Ah ! ah ! signor Toni, dit-il, la faim chasse les loups du bois, mais la faim fait aussi rentrer les jeunes vagabonds au gîte.

— Vous vous trompez, mon père, je n'ai pas faim, répondit Antoni, et, si je viens à cette heure où vous ne m'attendiez plus, c'est pour vous demander votre agrément au nouvel état que je me suis choisi.

— Il y a longtemps que ton état est choisi par moi. Mais tu as donc enfin renoncé à ces folies de peinture ? "

Antoni fronça son épais sourcil.

— A cette heure, mes palettes et mes pinceaux nagent dans l'Adriatique, répondit-il d'un air sombre.

— Eh bien ! mon fils, voilà la première action sage que tu aies faite de ta vie. Et voyons ton choix ! "

Antoni déplia lentement un papier qu'il mit sous les yeux de son père :

— Ayez la bonté de signer cela signor, dit-il, c'est mon engagement comme volontaire de Venise contre les Turcs."

Paula poussa un faible cri ; Bernedi pâlit :

— Je ne signerai pas cela, dit-il.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que tu t'engages.

— Mais, que voulez-vous donc que je fasse ? Non content de briser mon avenir, mes espérances dans un âge où l'on ne vit que de cela, vous ne me laissez pas libre de faire un autre choix. Il faut que je demeure dans un comptoir à auner des étoffes depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher ! Mais cela ne sera pas, je partirai... Il faut que je parte. La guerre est maintenant la seule chose qui me convienne. Mon père, consentez ! "

Antoni, irrité par une longue contrainte, prononça ces mots avec un mélange d'emportement et de hauteur. Il avait tout à fait oublié le respect qu'il devait à son père, et le regard suppliant de Paula ne l'arrêta pas.

— Tu t'oublies, enfant rebelle, dit le vieux marchand avec une dignité qui dissimulait mal sa colère et sa douleur ; retire-toi dans ta chambre, et que semblable démêlé ne se renouvelle jamais ! "

Et Bernedi déchira l'acte qu'il tenait entre ses mains. Antoni fit un geste presque menaçant ; mais, se contenant avec effort, il sortit sans prononcer une parole.

Dès que Paula put laisser son père, elle quitta l'appartement, et, grimpant lestement les deux

étages, elle arriva sous une galerie couverte, donnant sur le jardin par un balcon à colonnettes de marbre. Quand elle fut à l'extrémité, elle entra sans frapper dans la chambre de son frère, tremblant de ne pas l'y trouver. Il y était cependant ; mais il était aisé de voir que la sainte vertu de patience ne l'y avait pas accompagné. Son épée avait été jetée d'un côté, sa toque de l'autre, son manteau gisait à terre en guise de tapis, et plusieurs livres, victimes de son courroux, étaient épars sur le sol. Les bras croisés, la chevelure hérissée comme la crinière d'un jeune lion irrité, Antoni se promenait à grands pas au milieu de tout cela, quand Paula présenta sa douce figure à la porte :

— “ Bonsoir, frère, lui dit-elle ; nous sommes donc toujours en colère ? ”

Antoni haussa les épaules.

— “ En colère ! répéta-t-il, ce n'est rien ; c'est en fureur qu'il faut dire. Vois-tu, Paula, j'exterminerais bien la création entière.

— En commençant par moi ? lui demanda-t-elle en souriant.

— Toi, tu es un ange, reprit-il en l'embrasant ; mais toi seule exceptée !

— Et notre mère, Toni ?

— Ah ! notre mère, c'était un ange aussi ; mais elle n'y est plus, et c'est pour cela que je suis si malheureux ; mon père ne serait pas si dur, si elle était là. Et les larmes montèrent aux yeux du bouillant enfant.

— Eh bien ! Toni, si tu t'imaginais qu'elle y est encore ! Tiens, frère, ne te semble-t-il pas quelquefois la voir à tes côtés, ou l'entendre te parler tout bas ?

— Paula !

— Mais oui ; à moi, il me semble cela souvent et je l'écoute. En ce moment, si elle était là, ne te dirait-elle pas : Mon fils bien-aimé, en mourant, je t'ai légué le bonheur de ceux qui m'étaient chers ; sacrifie à ce bonheur tes goûts et . . .

— Et ta vocation ! interrompit le jeune homme. Non, Paula, non, ma mère ne m'aurait pas dit cela. Elle était aussi noble de cœur que d'esprit ; c'était une vraie Vénitienne, et elle comprenait trop l'art pour croire qu'il suffit de dire : Je n'y veux plus penser, quand le feu est allumé là, fit-il en montrant son front.

— Alors, Toni, elle te dirait : Travaille, montre à ceux qui doutent de ta vocation que tu es vraiment un artiste.

— Travailler ! Paula, travailler, quand on est sûr du blâme qui tombera sur votre ouvrage, quand on entend tout le jour des reproches ou des railleries ! Non, je ne pense pas à travailler, et, d'ailleurs, je n'ai ni une brosse, ni un pinceau ; je tâcherai d'oublier les rêves qui m'ont tant de fois bercé sur cette couche, et, si je ne

peux y parvenir, les Turcs me le feront oublier en m'envoyant dans l'autre monde ! ”

Paula soupira d'un air découragé.

— “ Bonsoir, frère, reedit-elle en tendant son front à Antoni. Bonsoir, car tu vas dormir, n'est-ce pas ; tu restes ici ce soir ?

— Oui. Bonsoir, chère enfant, tu es la meilleure âme que je connaisse.”

Paula fit un dernier sourire à son frère et se retira.

Quelques heures après, tout était silencieux dans la maison de Bernedi, et dans Venise ou n'entendait plus que le chant adouci de quelques gondoliers attardés, quand la chambre de Paula s'ouvrit discrètement, et la jeune fille, éclairée par le clair de lune, reprit le chemin de chez son frère. Elle ouvrit la porte sans bruit, s'assura qu'il dormait, et, posant à ses côtés une grande boîte avec un petit cadre enveloppé d'un drap noir, elle s'en retourna avec la légèreté d'une ombre.

Le lendemain matin, il faisait grand jour quand Antoni se réveilla ; il avait rêvé qu'il était le premier peintre de Venise et qu'on le couronnait à l'exposition. Le rayon de soleil qui caressait sa fenêtre acheva de le mettre en belle humeur. Mais tout à coup il aperçut le cadre et la boîte :

— “ Qu'est-ce que cela, fit-il en arrachant avec impatience l'enveloppe qui recouvrait le tableau. Ah ! s'écria-t-il en le portant à ses lèvres, le portrait de ma mère ! Qui l'a apporté là ? Paula, bien sûr. Bonne et intelligente enfant ! Mais je ne savais pas qu'il existait ce portrait. Oui, c'est bien ma mère, mais malade, pâle, terne ; elle était bien plus belle que cela ; son sourire était caressant comme le soleil d'été, et là son air est froid et glacé. Ce n'est pas ainsi que je la vois. Ma mère ! ma mère ! que venez-vous me dire ? Voyons, venez-vous blâmer votre fils, cet enfant dans les mains de qui vous aviez mis des pinceaux avant qu'il sût écrire ? Venez-vous m'encourager, au contraire ? Alors que n'êtes-vous là à mes côtés ? ”

Tout en parlant, Antoni heurta du pied la boîte que le précieux tableau avait fait passer inaperçue. Il l'ouvrit ; elle contenait une toile, des pinceaux, des brosses, des couleurs. Antoni poussa un cri de joie ; il toucha et retoucha vingt fois ces objets, puis demeura pensif jusqu'au moment où il aperçut un papier soigneusement plié et placé dans un coin de la boîte il contenait ces mots :

— “ Toni, rends-la-nous vivante ! ”

Au lieu de s'habiller pour aller errer seul le jour par la ville, il s'assit, reprit le portrait de la signora Bernedi et se mit à l'examiner.

— “ Je comprends ce que tu veux, Paula, dit-il : savoir si en vérité il y a du talent en moi ; car malgré ta tendresse pour moi, tu doutes encore.

Prêtres et médecins

L y a quelques années, la presse mondiale nous fit part des faits et gestes de l'abbé Kneipp, ce curé allemand devenu célèbre pour avoir donné à l'hydrothérapie une vogue considérable.

Depuis, deux ou trois autres religieux européens proclament les vertus des remèdes qu'ils préparent

Ce fait insolite d'un ministre du Seigneur se substituant aux médecins n'est pas sans exemple au Canada et ceux qui consultent le *Bulletin des Recherches Historiques* ont appris que tour à tour, l'abbé Pierre Compain (1), l'abbé de Courval (2) et l'abbé Ancé (3) avaient pratiqué la médecine avec un certain succès.

Mais cette galerie resterait incomplète si l'on n'y ajoutait la biographie de l'abbé François-Xavier Côté, décédé à Sainte-Geneviève de Batiscan, le premier mars 1862.

* * *

L'abbé Côté naquit à Québec, le premier novembre 1788 du mariage de Gabriel Côté et d'Hélène Pichet. Ordonné prêtre le 10 octobre 1813, il fut d'abord vicaire puis curé à Vaudreuil, au-dessus de Montréal. En 1816, ses supérieurs l'envoient à la cure des Éboulements, comté de Charlevoix, et, deux ans après, on le trouve occupant le siège curial à Sainte-Geneviève-de-Batiscan, chef-lieu du Comté de Champlain, où il va résider jusqu'à sa mort. Durant sa vie, il n'avait séjourné que dans trois postes : les deux premiers situés presque aux deux coins opposés de l'immense province ecclésiastique bas-canadienne de l'époque et le dernier, au centre même.

Pendant près de quarante-quatre ans, qu'il demeura à Sainte-Geneviève, il mena une vie remarquablement active et fructueuse qui lui attira la vénération de tous ses paroissiens, et lui conquit même une renommée qui franchit les limites de son comté.

Je passe sous silence la part considérable qu'il prit aux œuvres paroissiales et qui se traduisent par l'embellissement de la vieille église, par l'achat d'un orgue, l'érection d'un chemin de croix, la construction d'un presbytère, ce qui indique son esprit de suite, sa volonté énergique et son talent d'administrateur, pour vous montrer au plus tôt cette figure sous un autre jour.

Gratifié d'une activité peu ordinaire, ses devoirs religieux et le service d'une paroisse,

alors très étendue, ne suffisaient cependant point à employer toutes ses journées.

En procédant méthodiquement, il parvenait à économiser assez de temps pour faire des travaux manuels et étudier la médecine. Il s'était aménagé un atelier de menuiserie dans le grenier de son presbytère, et là, il maniait le rabot, la varlope, la scie ou le ciseau, avec une adresse qui surprenait même les hommes du métier. C'était surtout pour son temple qu'il ouvrait le bois, et dans l'église qui précéda celle qui existe actuellement, il avait laissé des marques de son savoir faire, un peu partout. L'on conserve même encore aujourd'hui, des devants d'autel qu'il a façonnés de ses mains.

Très éclairé, sachant tout le bien de l'instruction, il possédait une jolie bibliothèque et comme les livres et les journaux étaient plutôt rares à cette époque, il prêtait volontiers ses livres à ceux qui lui en demandaient.

L'excellent curé Côté était aussi d'une charité sans borne. Combien de fois, ne le vit-on pas se priver pour habiller où nourrir des nécessiteux ? C'est probablement cet esprit de charité qui le porta à étudier l'art de soigner ses semblables. Les médecins n'étaient pas communs dans les paroisses relativement peu riches, il fallait aller les chercher à de grandes distances ou se transporter chez eux ; surtout, il fallait leur payer des honoraires qui paraissaient bien élevés. Le cultivateur en général, éprouvait une telle difficulté à attirer l'argent à lui qu'il y regardait deux fois, même trois, avant de se décider à aller quérir le médecin. Le curé, par son ministère, avait l'occasion d'assister à bien des scènes douloureuses, d'être témoin de bien des souffrances qu'il devait désirer soulager, s'il éprouvait la moindre sensibilité pour autrui.

Si j'en juge par ce qu'on rapporte des remèdes qu'il appliquait et des traitements qu'il ordonnait, le curé Côté avait de remarquables connaissances médicales. Tellement, qu'on supposait généralement qu'il avait manié le scalpel avant d'étudier la théologie. Mais cela est erroné. L'abbé Côté n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il reçut les ordres sacrés, il ne peut donc pas avoir essayé d'une autre profession avant celle qu'il adopta. Ce qui est certain c'est qu'il étudia la médecine durant son ministère, car à sa mort, il possédait des ouvrages de médecine, dont deux, sinon plus, après avoir séjourné chez feu le notaire Filteau, puis chez le défunt docteur Baril seraient maintenant conservés au séminaire des Trois-Rivières. Sans doute c'est dans ces vieux grimoires qu'il avait puisé plusieurs de ses infailibles recettes parmi lesquelles il en est une qui resta longtemps fameuse.

Pour préparer ses médicaments, l'abbé Côté

(1) B. R. H. Voir l'Index général 1895-1925, I. 206.

(2) B. R. H. XI, p. 351.

(3) B. R. H. XXV, p. 287.

té employait souvent des plantes, mais son guérisseur par excellence, son "Eau divine," que le peuple nommait "l'Eau rousse" ou "l'Eau rouge", était d'une autre composition.

Avec ce liquide, la profonde confiance qu'il inspirait à ses patients et surtout la foi en Dieu, qu'il savait admirablement développer chez ceux qui avaient recours à ses soins, il obtint des guérisons qui tiennent du prodige.

On cite encore, par exemple, le cas d'un nommé Casimir Sanscartier qui travaillait aux scieries des Grandes Chutes, sur la rivière Batiscan. Ce malheureux par une fausse manœuvre ou une imprudence, s'était fait entamer un bras et avait perdu beaucoup de sang. On envoya aussitôt chercher le docteur Ross, de Sainte-Anne-de-la-Pérade (1) et M. le curé Côté. Le médecin était d'avis de pratiquer l'amputation d'urgence et le blessé allait consentir, lorsque le vieux curé défendit à Sanscartier de se laisser mutiler. Il avait examiné la blessure et prétendait qu'avec l'aide du Souverain Maître, et de son "eau rouge", il lui conserverait le membre endommagé.

Aussitôt, il lui fit une application de "l'eau" puis lui banda le bras très habilement avec des éclisses et de la toile. Il continua le traitement, renouvela les applications, puis, un jour, Sanscartier reprit son train de vie avec ses deux bras.

Cette "eau rouge" dont on a ignoré pendant longtemps la composition semble maintenant connue. Du moins, la matière médicale "des RR. SS. de la Providence" prétend en donner la formule, car voici ce qu'on lit aux mots "Peroxyde de fer, colcotar ou rouille de fer; Poudre d'un rouge brun, insipide, insoluble, dans l'eau. On ne l'emploie plus qu'en emplâtre ou en poudre..."

"L'Eau divine" de M. Côté, composée d'une grande cuillerée de colcotar pour une chopine d'eau bouillante forme une des meilleures lotions à employer pour la cure radicale des plaies et pour l'inflammation des yeux. Pour ce dernier cas, l'eau doit être affaiblie"

On venait de partout se mettre sous les soins de ce guérisseur. M. le chanoine Charles Bellemare, ex-curé de la paroisse, a gardé souvenance que son père partit de Yamachiche pour conduire un de ses enfants malade au curé Côté. D'autres se rappellent que des gens vinrent de Québec et jusque de la Gaspésie.

La confiance au pouvoir extraordinaire du bon curé était si grande, que des anciens croient encore qu'il aurait pu "recoller" (c'est l'expression employée) un membre amputé.

Rien d'étonnant, alors, si ce curé modèle a laissé des traces ineffaçables dans le cœur de ses

paroissiens et si pour d'autres raisons il fut remarqué par ses supérieurs.

C'est Mgr Cooke qui le surnomma, dans une lettre du 13 janvier 1853, "le pilier de l'épiscopat", c'est lui, aussi qui lui conféra la dignité d'archiprêtre, accordée jadis au plus ancien d'ordination ou qui était désigné comme le plus éminent.

La mort de l'abbé Côté fut le signal de scènes inoubliables. Toute la paroisse et quantité de gens éloignés voulurent défilier devant sa dépouille mortelle et emporter quelque relique de ce pasteur vénéré; plusieurs réussirent à couper des mèches de ses cheveux et des morceaux de ses habits tant l'admiration et la confiance étaient grandes.

E.-Z. MASSICOTTE.

(Bulletin des Recherches Historiques.)

Une anecdote de la vie de Beethoven

ME trouvant à Bonn, lieu de naissance de Beethoven, j'y rencontrai un vieux musicien qui avait intimement connu cet illustre compositeur, et, tout naturellement, je l'interrogeai sur ce grand homme.

"Vous savez, dit-il, que Beethoven vint au monde dans une maison de Rhein-Gasse; mais au temps où je fis sa connaissance, il demeurait au-dessus d'une humble petite boutique dans Rœmer-Platz. Il était alors très pauvre, si pauvre qu'il ne sortait qu'à la nuit pour se promener, à cause de l'état délabré de ses vêtements. Néanmoins il avait un piano, et, malgré ses privations, il passait dans ce réduit quelques heureux moments. Il n'était pas encore sourd et pouvait au moins jouir de l'harmonie de ses propres compositions. Dans ses dernières années cette consolation même lui fut refusée.

"Un soir d'hiver, j'allai le voir, espérant l'engager à faire un tour de promenade et à revenir souper avec moi. Je le trouvai assis à sa croisée, à la clarté de la lune, sans feu et sans lumière, la figure cachée dans les mains et grelottant de tous ses membres, car il gelait très fort. Par degrés, lentement, je le tirai de sa méditation et je le décidai à m'accompagner. Il sortit avec moi; mais, ce soir-là, il était sombre et désespéré, et refusait toute consolation.

"— Je hais le monde, disait-il avec emportement, je me hais moi-même. Personne ne me comprend; personne ne se soucie de moi; j'ai du génie, et je suis traité comme un paria; je possède un cœur, et n'ai personne à

(1) Honorable J.-J. Ross né en 1833, mort en 1901.

“ aimer ; nul être n'est plus malheureux que moi ! ”

“ Je ne répondis pas. Je comprenais que Beethoven avait besoin de s'épancher et que je l'irriterais sans le convaincre en le contredisant. Il ne cessa pas de parler jusqu'à ce que nous fussions rentrés dans la ville, et alors il retomba dans un morne silence. Nous traversions une rue étroite et sombre, près de la porte de Coblenz. Tout à coup il s'arrêta.

“ — Quel est ce bruit ? ” dit-il.

“ J'écoutai, et j'entendis les faibles sons d'un vieux piano qui s'échappaient de quelque maison à peu de distance. C'était une plaintive mélodie à trois temps, et, malgré la pauvreté de l'instrument, l'exécutant donnait à ce morceau une suavité d'expression qui allait jusqu'à l'âme. Beethoven me regarda avec des yeux étincelants :

“ — Ce morceau est tiré de ma symphonie en *fa* dit-il; voici la maison. Écoutez, écoutez, quel jeu plein de sentiment et d'expression ! ”

“ La maison était petite et d'humble apparence ; une lumière brillait à travers les fentes des volets. Beethoven, qui avait fait quelques pas, s'arrêta pour écouter. Au milieu du finale, il y eut une soudaine interruption, un silence d'un moment, puis on entendit une voix étouffée.

“ — Je ne puis continuer, disait cette voix qui appartenait à une femme, je ne puis aller plus loin ce soir, Frédérick.

“ — Pourquoi, sœur ? ”

“ — Je ne sais, à moins que ce ne soit parce que la composition est si belle que je me sens incapable de rendre la pensée de l'auteur. Oh ! quel bonheur j'éprouverais à entendre interpréter dignement ce morceau ! ”

“ — Chère sœur, dit Frédérick en soupirant il faut être riche pour se procurer un tel plaisir. Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'y aspirer ! A peine pouvons-nous payer notre loyer ! ”

“ — Vous avez raison, Frédérick, et cependant, lorsque mes doigts courent sur ce piano, je ne puis m'empêcher de désirer entendre une fois en ma vie la musique de ce grand artiste exécutée par une digne main qui me rendrait cet idéal que je poursuis sans pouvoir l'atteindre ; mais à quoi bon exprimer ce désir ? Jamais il ne sera satisfait, jamais ! ”

“ Il y avait quelque chose de singulièrement touchant dans l'accent avec lequel fut prononcé ce dernier mot.

“ Beethoven jeta les yeux sur moi.

“ — Entrons, dit-il brusquement.

“ — Entrer ! dis-je : pourquoi entrerions-nous ? ”

“ — Je veux lui jouer ce morceau, reprit-il vivement. Elle a du sentiment, de l'intelli-

gence ; je veux jouer pour elle, elle me comprendra. ”

“ Et, avant que j'eusse pu le prévenir, sa main était sur le pêne de la porte. Elle n'était pas fermée et s'ouvrit aussitôt. Je le suivis, à travers un obscur corridor, vers une seconde porte à demi ouverte. Il la poussa, et nous nous trouvâmes dans une pauvre chambre délabrée avec un poêle à l'un des bouts, et quelques meubles grossiers. Un pâle jeune homme était assis devant une table, travaillant à un soulier. Près de lui, penchée d'un air mélancolique sur un vieux piano, se tenait une jeune fille. Tous deux étaient proprement, quoique pauvrement vêtus ; ils se levèrent et se tournèrent vers nous au moment où nous entrâmes.

“ — Pardonnez-moi, dit Beethoven quelque peu embarrassé, pardonnez-moi ; mais j'ai entendu de la musique et je n'ai pu résister à la tentation d'entrer. Je suis musicien. ”

“ La jeune fille rougit, et le jeune homme prit un air sérieux.

“ — J'ai entendu aussi quelques-unes de vos paroles, continua Beethoven. Vous désirez entendre... c'est-à-dire vous aimeriez. Bref, voulez-vous que j'exécute devant vous ce morceau ? ”

“ Il y avait quelque chose de si étrange, de si brusque et de si comique dans cette entrée en scène, mais en même temps quelque chose de si doux et de si attrayant dans les manières de Beethoven, que la glace se rompit en un instant, et tous se mirent involontairement à sourire.

“ — Je vous remercie, dit le jeune cornuier ; mais notre piano est mauvais et nous n'avons pas de musique.

“ — Pas de musique ! répéta le maître ; comment donc faisait mademoiselle ? ”

“ Il s'arrêta et rougit, car la jeune fille venait de se tourner de son côté, et, à ses yeux ternes et voilés, il s'aperçut qu'elle était aveugle.

“ — Je vous prie de me pardonner, balbutia-t-il ; mais je n'avais pas remarqué d'abord... Vous jouez alors de mémoire ? ”

“ — Oui, monsieur.

“ — Et où avez-vous entendu cette musique ? ”

“ — Je l'ai entendu jouer par une dame qui était notre voisine à Bruhl, il y a deux ans. Pendant les soirées d'été, sa croisée était toujours ouverte, et je me promenais devant sa maison pour l'écouter.

“ — Et vous n'avez jamais entendu d'autre musique ? ”

“ — Jamais, si ce n'est la musique des rues. ”

“ La jeune aveugle semblait intimidée ; aussi Beethoven n'ajouta pas un mot. Il s'assit tranquillement devant l'instrument et posa ses mains sur le piano. A peine avait-il fait en-

tendre quelques préludes que je prévis que le grand artiste, inspiré par cette singulière rencontre, allait être sublime. Je ne m'étais pas trompé. Jamais, jamais, pendant les longues années que je le connus, je ne l'entendis jouer comme il joua ce soir-là pour cette pauvre jeune fille aveugle et pour son frère, humble cordonnier. Le génie, comme Dieu, dont il est un des rayons, a seul de ces magnificences ; il prodigue les fleurs dans un humble vallon, sème de perles fines le fond des mers et cache les diamants et les pierres précieuses dans les profondeurs de la terre. Jamais je n'avais eu l'idée d'une telle énergie, d'une tendresse aussi passionnée, de ces gradations d'harmonie et de ces mélodies ravissantes. Au moment où ses doigts commencèrent à se mouvoir sur les touches, les tons de l'instrument semblèrent s'adoucir, le piano parut se transformer.

“ Nous restions assis et nous l'écoutions sans oser respirer. Le frère et la sœur étaient muets d'étonnement, immobiles d'admiration. Le premier avait mis de côté son ouvrage ; la seconde, la tête légèrement inclinée, s'était approchée de l'instrument ; ses deux mains jointes s'appuyaient sur sa poitrine, comme si elle eût craint que les battements de son cœur n'interrompissent ces accents d'une douceur infinie. Il semblait que nous fussions sous l'empire d'un rêve étrange, et notre seule crainte était de nous éveiller trop tôt.

“ Soudain la flamme de la chandelle vacilla ; la mèche, consumée jusqu'au bout, s'affaissa et s'éteignit. Beethoven s'arrêta ; j'ouvris les volets pour laisser entrer les rayons de la lune ; il fit presque aussi clair qu'au paravant dans la chambre, et la lumière tombait avec plus de puissance sur le musicien et sur l'instrument.

“ Mais cet incident semblait avoir rompu la chaîne des idées de Beethoven. Sa tête tomba sur sa poitrine, ses mains se posèrent sur ses genoux ; il semblait plongé dans une profonde méditation.

“ Il resta ainsi pendant quelque temps. Enfin le jeune cordonnier se leva, s'approcha de lui, et dit d'une voix basse et respectueuse :

“ — Homme admirable, qui êtes-vous donc ? ”

“ Beethoven releva la tête et le regarda d'un air distrait, comme s'il n'eût pas compris le sens de ses paroles.

“ Le jeune homme répéta la question.

“ Le compositeur sourit, comme seul il savait sourire, avec une douceur et une bienveillance royales.

“ — Écoutez ! ” dit-il.

“ Alors il joua les premières mesures de la symphonie en *fa*. Un cri de joie s'échappa des lèvres du frère et de la sœur. Ils l'avaient reconnu et s'écrièrent ensemble avec émotion :

“ — Vous êtes Beethoven ! ”

“ Il se leva pour s'en aller, mais nos prières parvinrent à le retenir.

“ — Jouez une fois encore, seulement une fois ! ” disait la jeune fille, dont les yeux éteints semblaient retrouver un regard suppliant.

“ Il se laissa reconduire à l'instrument. Les brillants rayons de la lune entraient par la croisée sans rideaux et éclairaient son front vaste et ardent.

“ — Je vais improviser une sonate à la lune ! ” dit-il d'un ton enjoué.

Il contempla pendant quelques minutes le ciel parsemé d'étoiles ; alors ses doigts se posèrent sur le piano, et il commença à jouer dans un ton triste, mais merveilleusement agréable. L'harmonie découlait de l'instrument douce et tranquille comme les pâles rayons de la lune qui se répandaient sur la terre à travers les ombres. Cette délicieuse ouverture fut suivie d'un morceau à triple temps, vif, léger, capricieux, sorte d'intermède fantasque comme une danse de fées à minuit sur les gazons. Puis vint un rapide *agitato* final d'un mouvement hors d'haleine, tremblant, précipité, peignant la fuite, l'incertitude, et inspirant une terreur vague et instinctive. Cette mélodie nous emporta frissonnants sur ses ailes et nous laissa enfin ravis et émus jusqu'aux larmes.

“ Adieu, dit Beethoven, repoussant brusquement sa chaise et s'avançant vers la porte, adieu ! ”

“ — Vous reviendrez encore ? ” demandèrent le frère et la sœur en même temps.

“ Il s'arrêta, et regarda la jeune aveugle avec un air de compassion.

“ — Oui, oui, dit-il précipitamment je reviendrai, mademoiselle, et vous donnerai quelques leçons ; adieu, je reviendrai bien-tôt.”

“ Ils nous suivirent jusqu'à la porte dans un silence plus expressif que les paroles et demeurèrent sur le seuil jusqu'à ce qu'ils nous eussent perdus de vue.

“ — Hâtons-nous, que je puisse noter cette sonate pendant qu'elle est dans ma mémoire.”

“ Il rentra dans sa chambre, et il écrivit presque jusqu'au point du jour.”

Je restais encore dans l'attitude d'un homme qui écoute, après que le vieux musicien eut cessé de parler.

“ Et Beethoven revit-il la jeune aveugle ? ” demandai-je enfin.

Le vieux musicien sourit et secoua la tête tristement.

“ Vous ne connaissez pas les artistes, me dit-il. On ne recommence pas de pareilles soirées, et on ne retrouve pas de pareilles émotions. Beethoven n'est jamais rentré dans cette humble maison. Avec l'excitation du moment, son intérêt pour la jeune fille s'évanouit ; et le frère et la sœur l'attendirent en vain.

Héritiers de Cham

DU " *Nouvel Ontario* " nous reproduisons la page suivante, si riche de réflexions : La scène se passe dans un hospice de Montréal. Deux religieux visitent les vieillards, badinant avec les uns, encourageant familièrement les autres, réfutant au passage les objections d'un socialiste, prêchant à droite et à gauche la patience, la charité, la résignation... chrétienne. Un petit vieux presque chauve pleure dans un coin de la salle ; sa figure jaune, plissée comme une pomme cuite, disparaît à demi derrière des lunettes noires et une grosse moustache d'un blanc douteux. L'un des visiteurs prend doucement la main du vieillard, et s'asseyant près de lui :

— De mauvaises nouvelles, père ? interroge-t-il.

— Oh ! non, mon Père ; je n'en reçois plus de nouvelles, excepté par les journaux.

— Alors vous avez mal ? On vous a fait de la peine ? Contez-moi ça.

— Non plus, mon Père ; je suis assez bien, merci ; et les Sœurs sont trop bonnes pour nous. Elles nous gâtent malgré nos caprices.

Et vous pleurez de bonheur ?

— Si vous aviez comme je m'ennuie, Père ! Toujours seul, loin de mes enfants.

— Ils ne viennent pas vous voir, vos enfants ? Ou demeurent-ils donc ?

— J'ai deux filles mortes ; elles sont bien heureuses. Il me reste un garçon, marié vivant à l'aise dans Outremont. C'est lui qui m'envoie à l'hospice pour se débarrasser. Un vieux père, c'est encombrant ! Et il ne vient jamais me voir, l'ingrat.

— C'est un point de ressemblance avec Notre Seigneur, qui fut abandonné par ses Apôtres mêmes, ceux qu'il appelait ses " petits enfants ".

— C'est ce que me répète souvent M. l'aumônier. Mais c'est dur quand même. Et pendant les jours sombres, je me décourage, je pleure, et je me surprends à maudire ce fils dénaturé, à lui souhaiter mon sort pour ses vieux jours.

— Songez moins à vos peines et plus à Jésus, père. Vous verrez comme il vous consolera bien, lui.

— Merci, mon Père. Priez pour moi.

— Certes. Mais pardonnez, pardonnez. L'épreuve ne sera pas longue maintenant ; et " si vous refusez la croix, vous perdez la couronne. Au revoir, je reviendrai vous demander le résultat de ma prescription ".

Se défaire des vieilleries : c'est le triomphe de la vie moderne, le dernier aboutissant de cette multiplication d'usines, d'automobiles, d'aéroplanes et de radios, qu'on nomme le progrès. L'obéissance est une vieillerie : remplaçons-la par le libre-amour et le libre-faire ;

la vie de famille est une vieillerie : allons au théâtre, au club, à la salle de danse ; la piété filiale et la charité sont des vieilleries : donnez-nous l'humanitarisme, la philanthropie, l'altruisme. Hélas ! la religion et le bonheur sont aussi des vieilleries : comptez le nombre des hôpitaux, des prisons et des suicides.

— Au rancart les vieilleries ! A l'hospice le vieillard et " L'aïeule que l'hiver, hélas ! a déjà faite assez froide pour le tombeau " .— V. Hugo.

Les devoirs les plus sacrés changent-ils donc avec les conditions matérielles des temps et des pays ? Non pas ! Multipliez tant que vous voudrez le nombre des hospices ; remplacez, pour tous les vieillards du pays le fauteuil au coin du foyer familial par la triste solitude des salles communes ; faites disparaître toutes ces " vieilleries " dont le culte attire les bénédictions du ciel sur les familles : les devoirs de la piété filiale n'en restent pas moins immuables comme la justice qui les commande après Dieu : " Honorez votre père et votre mère ". Vouloir se contenter des caresses égoïstes du premier âge et de la soumission nécessaire de l'adolescence, pour accomplir le précepte divin, c'est comprendre bien mal ses devoirs d'homme et de chrétien.

Seraient-ils dans l'abondance, si notre affection leur fait défaut, nos vieux parents manquent de tout. Ce n'est pas du pain qu'il faut aux vieillards ; c'est l'attention délicate, l'empressement respectueux, l'assistance effective et personnelle de leurs enfants. Notre affection reconnaissante : tel est l'unique foyer capable de réchauffer ces mains qui nous ont tant servis, ces yeux qui se sont usés à veiller sur nous, ces cœurs qui ne vivent plus qu'en nous. Leur jeter du bout des doigts quelques sous d'aumône, puis abandonner à des mains mercenaires — si douces soient-elles — le soin de leur vieillesse, c'est manquer à un devoir tellement sacré que les païens eux-mêmes y furent toujours fidèles. " Le monde païen a vu passer le vieillard, écrivit Mgr Baunard, dans une page inspirée. Il descendait une colline, un bâton à la main ; sa tête blanche branlait au vent du soir. Le regardant cheminer ainsi, courbé vers la terre, l'antiquité s'est inclinée, compatissante, respectueuse ".

— Le Vieillard.

Malheur donc aux enfants qui ne prennent pas soin de leur vieux père et de leur vieille mère, quand c'est humainement possible ! Malheur au fils ingrat qui abandonne ces êtres dont il a reçu le meilleur de lui-même ; qui refuse le nécessaire à ceux qui lui ont tout donné ; qui oublie les veilles et les jeûnes, les labeurs et les soucis de ses vieux parents ! Malheur aux héritiers de Cham qui délaissent ou méprisent leurs vieillards, qui les regardent comme un fardeau inutile, qui

expriment le déplaisir avec lequel ils les voient prolonger leur vie !

“ Et Noé s'écria : Maudit soit Chanaan ; qu'il soit à l'égard de ses frères l'esclave des esclaves. Que Dieu multiplie les possessions de Japheth et qu'il habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave ! ” —

R. P. J. BENOIT, S. J.

L'auberge de Sainte-Gabelle

Si vous aviez connu mon oncle Bayle, vous auriez été bien heureux ; car à lui tout seul il savait plus d'histoires intéressantes que vous n'en avez jamais lu dans tous vos livres. Mon oncle ne restait pas dans notre petite ville de Mirepoix ; il ne logeait pas dans notre maison à contrevents rouges, qui était la maison de mon père ; il était avocat et demeurait à Foix. Mais, presque tous les samedis, nous le voyions arriver sur sa jument, et nos cris joyeux le saluaient de loin. Nous étions bien nombreux autour de lui ; car mon oncle Bayle était l'aîné d'une famille de treize enfants, et nous autres petits-enfants de cette grande famille, les uns avec leur père et leur mère, les autres orphelins, moi et ma sœur avec notre mère infirme, mais courageuse et spirituelle, nous attendions l'arrivée de mon oncle Bayle comme on attend un jour de fête. Il me semble le voir descendre pesamment de son cheval : il y avait dix mains pour recevoir sa badine, dix mains pour prendre la bride, et quand il défaisait son manteau, nous nous mettions six à le porter ; si faibles, que nous en étions écrasés ; si petits, qu'il en traînait toujours un peu dans la poussière ; et puis il montait notre escalier de chêne, le plus bel escalier du pays, ma foi ! Et nous, criant et riant autour de lui, nous montions à grand bruit, le suivant et le précédant, ouvrant les portes avec fracas et l'annonçant de loin par nos rires et nos joies. Je me souviendrai toujours de l'accueil respectueux que lui faisaient tous nos parents, qui se levaient à son arrivée et à son entrée dans le salon, de ce salut amical et supérieur dont il répondait à chacun en allant vers ma mère à qui il disait affectueusement :

“ Bonjour, ma sœur ! Toujours malade ? ”

Ma mère lui serrait la main et lui répondait par un sourire. Puis, à partir de ce moment, après quelques mots graves échangés avec ses frères, nous, petits enfants, qui ne savions encore que l'aimer, nous réclamions notre oncle Bayle. Il nous appartenait jusqu'au sou-

per ; car, après le souper, c'était l'heure des entretiens d'affaires, et l'on nous envoyait coucher. Nous qui savions cela, nous nous emparions de lui, et nous usions de la bonté de notre oncle ; nous en avons quelquefois abusé. Il nous suivait alors, et nous descendions tous à la cuisine, non pas une cuisine comme celle que vous avez chez votre maman, mais une immense cuisine, avec une cheminée haute de plus de six pieds, large comme une large alcôve, et ayant à ses côtés un banc de chêne bruni sous lequel dormait le petit chien qui servait de tourne-broche. La servante, ma vieille Jeannette, venait saluer d'abord notre oncle Bayle, qui s'informait soigneusement du souper ; puis, après avoir ajouté ou changé quelque chose au menu, il s'asseyait sur un large fauteuil de bois sculpté, que nous traînions jusqu'auprès du feu et aussitôt les cris : “ Une histoire ! une histoire ! ” se faisaient entendre.

Ce soir-là, le cri fut moins bruyant, car nous avions fait un petit complot et aucun de nous n'osait parler le premier. Enfin ma jolie cousine Dorothee, la plus babillarde petite fille de la maison et maintenant grave supérieure d'un couvent de Sœurs de la Charité, se hasarda à crier la première : “ Une histoire de revenants ! ” Et nous de reprendre tous ensemble : “ Une histoire de revenants ! ”

Mon oncle fronça le sourcil et regarda de côté Jeannette, qui, toute confuse, voulut faire semblant de poivrer sa giblotte et qui véritablement la poivra si bien que nous ne pûmes la manger.

C'était elle, en effet, qui nous disait sans cesse les contes de la *Jambe creuse* et de l'*Œil ouvert* et qui nous avait poussés à cette demande.

“ Il n'y a que des imbéciles ou des frippons qui croient ou font semblant de croire aux revenants ”, dit mon oncle d'un ton sévère.

Nous gardâmes tous le silence, tant il y avait eu d'autorité dans ses paroles ; mais un moment de réflexion sembla le calmer ; nous le vîmes sourire comme en lui-même, et il ajouta d'un ton plein de douceur :

“ Vous voulez une histoire de revenants, mes enfants ? Eh bien ! soit ! Je vais vous en raconter une qui m'est arrivée à moi-même ; c'est le moyen de n'en pas douter. ”

Nous nous rapprochâmes de lui plus près encore qu'à l'ordinaire ; la lampe, pendue par une chaîne, fut accrochée au chambranle de la cheminée, et notre oncle raconta ainsi son histoire :

“ Un soir d'automne, il y a bien quarante ans de cela, car j'avais à peine vingt ans, je revenais de Toulouse. J'avais fait une bonne journée, car j'avais déjà traversé Auterive, où quelques amis m'avait engagé à passer la nuit ; mais je voulais absolument arriver à

Saverdun qui, vous le savez, est à trois lieues plus loin, et j'avais repris ma route.

“ J'étais arrivé à peu près en face du monastère de Belbonne, après les beaux bois de Secourien, où le Père Vanière, dont on vous fera traduire un jour les ouvrages latins, a composé son *Prædium Rusticum*, lorsqu'un orage épouvantable, un orage soudain, comme ceux qui descendent de nos montagnes, éclata tout à coup ; en moins de rien la nuit fut noire et la route impraticable. Je serais bien allé demander asile au monastère, mais, au moment où je pris ce parti, mon cheval, épouvanté par les éclairs et le bruit du tonnerre, se lança dans un petit sentier à gauche et m'emporta malgré tous mes efforts. Quelle que fût sa rapidité, je reconnus bientôt qu'il avait pris le chemin de Sainte-Gabelle, et qu'il m'y menait tout droit.

“ Un jour de cet été, nous irons visiter Sainte-Gabelle, dont l'église est construite sur le sommet d'un monticule qui domine toute la ville, et dont le pied est plus élevé que le toit des plus hautes maisons. Je vous mènerai voir le chœur tout revêtu de chêne avec de belles sculptures, et nous prierons M. Laignue de nous jouer des orgues qui sont peut-être les plus belles de France.

“ Cependant mon cheval galopait toujours ; il s'arrêta de lui-même, comme il était parti de lui-même, et je reconnus que j'étais à la porte d'une auberge. J'entrai. La compagnie était nombreuse et mêlée de marchands espagnols et de jeunes chasseurs des environs, surpris comme moi par l'orage. Après nous être séchés au feu d'une douzaine de sarments qu'on jeta dans la cheminée, on nous annonça que le souper était servi, et nous nous mîmes à table. D'abord la conversation roula sur le temps affreux qu'il faisait : l'un avait été jeté à bas de son cheval, l'autre était resté une heure à se tirer, lui et sa carriole, d'un borbier ; enfin quelqu'un s'écria :

“ C'est un temps du diable, c'est un vrai sabbat ! ”

Ce mot, qui n'avait rien que de bien simple, donna lieu à une observation singulière, faite d'un ton plus singulier :

“ — Les sorciers et les revenants préfèrent pour leur sabbat un beau clair de lune à une nuit aussi tourmentée que celle-ci.”

“ Nous regardâmes tous celui qui venait de parler ainsi, et nous vîmes que c'était un des marchands espagnols. Vous les avez vus souvent, mes enfants, avec leurs guêtres et leurs petites culottes ouvertes au genou ; vous savez quel air de misère et de fierté ils ont tout ensemble, avec leurs espadrilles attachées à leurs pieds par d'étroites bandes de cuir, leur manteau rouge qu'ils portent si bien, leur figure brune couronnée de cheveux noirs et leurs larges boucles d'oreilles en or. Celui qui avait parlé avait, plus qu'aucun de ceux que

vous avez vus, cet air sauvage qu'ils ont tous. Aucun des convives n'avait pensé à répondre à cette observation faite d'une voix grave et sévère, lorsque mon voisin, un jeune homme à l'air franc et ouvert, se prit à rire aux éclats, en s'écriant :

“ Il paraît que ce monsieur connaît les habitudes des revenants, et qu'ils lui ont dit qu'ils n'aimaient ni à se crotter ni à se mouiller ! ”

“ Il n'avait pas achevé sa phrase, que l'Espagnol lui lança un regard terrible en lui disant :

— Jeune homme, ne parlez pas si légèrement de choses que vous ne connaissez pas.

“ — Auriez-vous la prétention de me faire croire qu'il y a des revenants ? ” repartit mon voisin avec dédain.

“ — Peut-être, répliqua l'Espagnol, si vous aviez le courage de les regarder.”

“ Le jeune homme se leva soudainement, rouge de colère. Mais il se calma aussi vite et se rassit tranquillement en disant :

“ — Vous m'auriez payé cher ce propos, si ce n'était celui d'un fou .

“ — Celui d'un fou ! s'écria l'Espagnol en se levant à son tour. Eh bien ! donc, ajouta-t-il en frappant du poing sur la table et en y jetant une grosse bourse de cuir, voici trente quadruples que j'offre de perdre, si d'ici à une heure je ne vous fais pas voir, à vous qui me semblez si déterminé, la figure de l'un de vos amis que vous me nommerez, fût-il mort depuis dix ans, et si, après l'avoir reconnu, vous osez lui permettre de vous étreindre dans ses bras.”

“ L'Espagnol avait un air si terrible en disant ces paroles que nous tressaillâmes tous. Mon voisin seul garda sa figure riante et moqueuse et répondit :

“ — Vous ferez cela, vous ? ”

“ — Oui, reprit l'Espagnol, et je perdrai ces trente quadruples si je ne le fais pas, à condition que vous perdrez pareille somme, si je tiens ma promesse et si vous succombez.”

“ Le jeune homme garda un moment le silence, puis il dit gaîment :

“ — Trente quadruples, mon digne sorcier c'est plus que n'a jamais possédé un étudiant de Toulouse ; mais si vous voulez tenir le mot pour les cinq quadruples que voici, je suis votre homme.”

“ L'Espagnol reprit silencieusement sa bourse et dit d'un ton méprisant :

“ — Ah ! vous reculez, mon petit monsieur ? ”

“ — Moi reculer ! s'écria le jeune homme ! Ah ! si j'avais les trente quadruples, vous verriez si je recule ! ”

“ En voici quatre, m'écriai-je, que je mets dans votre pari.

“ Je n'eus pas plus tôt fait cette proposition que cinq ou six personnes, entraînées comme moi par la singularité de ce défi, offrirent d'y prendre part, et en moins de rien la somme de l'Espagnol fut complétée. Cet

homme semblait si sûr de son fait qu'il confia le montant du pari au jeune étudiant, et l'on s'apprêta pour l'expérience.

“ A cet effet, nous choisîmes un petit pavillon, parfaitement isolé dans le jardin, de façon qu'il ne pût y avoir de supercherie. Nous le visitâmes exactement ; nous nous assurâmes qu'il n'y avait d'autres issues qu'une fenêtre exactement close et une porte qui fut fermée de même, et à laquelle nous restâmes tous après que nous eûmes laissé le jeune homme seul dans le pavillon. Nous avions mis sur une table ce qu'il fallait pour écrire et nous avions emporté toutes les lumières. Nous étions vivement intéressés à l'issue de cette scène, et nous gardions tous un profond silence, lorsque l'Espagnol, qui était resté parmi nous, se mit à chanter, d'une voix douce et triste, une chanson qui peut se traduire ainsi :

En craquant sourdement, le cercueil s'est brisé
 Dans la tombe entr'ouverte,
 Et du fantôme blanc le pied noir s'est posé
 Sur l'herbe froide et verte.

“ Après ce couplet il éleva solennellement la voix et dit :

“ — Vous m'avez demandé à voir votre ami François Vialat, qui s'est noyé il y a trois ans, en passant le lac de Pensagnoles ! Que voyez-vous ?

“ — Je vois, répondit le jeune étudiant, une lueur blanchâtre qui s'est élevée du côté de la fenêtre, mais elle n'a aucune forme et n'est qu'un visage incertain. ”

“ Nous restâmes stupéfaits.

“ — Avez-vous peur ? dit d'une voix forte l'Espagnol.

“ — Je n'ai point peur ”, répondit l'étudiant d'une voix non moins assurée.

“ Nous respirions à peine. L'Espagnol se tut un moment, puis il frappa la terre du pied à trois reprises différentes ; il chanta de nouveau, mais d'une voix plus haute et plus sombre à la fois :

Et le fantôme blanc, dont l'onde des torrents
 A flétri la figure,
 Sèche avec son linceul l'eau de ses vêtements
 Et de sa chevelure.

“ Le chant fini l'Espagnol se retourna de nouveau vers la porte, et, donnant à sa voix un accent de plus en plus solennel, il s'écria :

“ — Vous qui avez voulu sonder les mystères de la tombe, que voyez-vous ? ”

“ Nous écoutâmes avec anxiété. L'étudiant répondit d'une voix calme, mais comme un homme qui détaille une chose à mesure qu'elle s'accomplit :

“ — Je vois cette vapeur qui s'allonge et qui prend la forme d'un fantôme ; ce fantôme a la tête couverte d'un long voile, il demeure à la même place où il s'est levé. ”

“ — Avez-vous peur ? ” dit l'Espagnol d'une voix insultante.

“ La voix fière et brave du jeune homme répondit :—Je n'ai pas peur. ”

“ Nous n'osions nous regarder, tant notre surprise était grande, tant nous étions occupés à suivre les mouvements bizarres de l'Espagnol, qui se mit à élever ses bras au-dessus de sa tête, en invoquant trois fois un nom horrible à prononcer ; après quoi il chanta le troisième couplet de son infernale chanson, mais d'une voix éclatante et singulière :

Et le fantôme a dit en sortant du tombeau :

“ Pour qu'il me reconnaisse,
 J'irai vers mon ami, fier, souriant et beau,
 Comme dans ma jeunesse. ”

“ L'Espagnol finit son couplet aussitôt sa terrible question :

“ — Que voyez-vous ?

“ — Je vois, répondit l'étudiant, le fantôme s'avancer... il lève son voile... c'est François Vialat... il s'approche de la table... il écrit... il a écrit ; c'est sa signature.

“ — Avez-vous peur ? ” cria l'Espagnol avec rage.

“ Il y eut un moment de silence indicible, et l'étudiant répondit d'une voix plus forte qu'assurée :

“ — Non, je n'ai pas peur. ”

“ Aussitôt l'Espagnol, comme pris d'un mouvement frénétique, se mit à chanter avec des hurlements étranges, un dernier et horrible couplet.

“ — Que voyez-vous ? s'écria-t-il ensuite d'une voix tonnante.

“ — Il vient... il approche... il me poursuit... il étend ses bras... il va m'atteindre ! Au secours ! à moi !

“ — Avez-vous peur ? ” cria l'Espagnol avec une joie féroce.

“ Un cri perçant, puis une plainte étouffée, furent la seule réponse à cette terrible question.

“ — Secourez cet imprudent, nous dit l'Espagnol d'une voix énervée. J'ai, je pense, gagné le pari. Mais il me suffit de lui avoir donné une leçon ; qu'il garde cet argent et soit plus sage à l'avenir ! ”

“ Il s'éloigna rapidement après ces paroles. Nous étions anéantis. Nous ouvrîmes la porte et nous trouvâmes l'étudiant dans d'horribles convulsions. Le papier signé du nom de François Vialat était sur la table.

“ A peine l'étudiant fut-il revenu à lui qu'il demanda où était l'infâme sorcier qui l'avait soumis à cette horrible profanation ; il voulait le tuer. Il le chercha par toute l'auberge, s'élança comme un fou à sa poursuite, et... nous ne le revîmes plus. Voilà mon histoire, mes enfants. ”

Nous étions tous tremblants d'effroi, serrés autour de notre oncle Bayle, n'osant re-

garder autour de nous. Jeannette elle-même avait oublié son *millas*, qui avait pris au fond de la poêle et qui sentit fortement le brûlé ; personne ne se sentait le courage de parler, lorsque je me hasardai de dire à mon oncle :

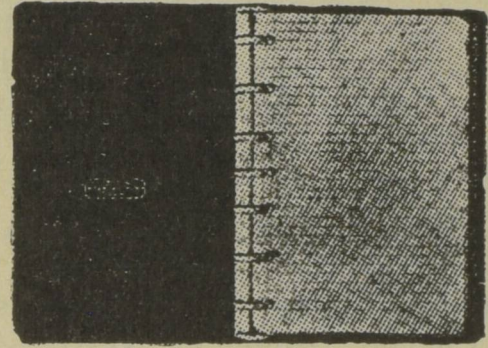
“ Et comment, après cela, ne croyez-vous pas aux revenants ? ”

— Parce que, me dit mon oncle, ni le jeune homme ni le sorcier ne sont jamais revenus ; eux, ni les beaux quadruples que moi et les autres voyageurs avions fournis pour faire la somme proposée en pari par le prétendu Espagnol ; et que ces deux fripons les ont emportés, après nous avoir joué sous les yeux une comédie que nous avions crue comme des niais et que j'ai trouvée bien chère alors, mais qui ne le sera pas trop, si elle me sert à vous persuader, mes enfants, qu'il n'y a que les imbéciles ou les fripons qui croient ou font semblant de croire aux revenants.” F. S.

L'âme bonne est toujours joyeuse. Elle a ce sourire particulier que l'on devine parfois héroïque. Elle est la joie par devoir. Elle a comme deux étoiles dans les yeux. Il fait toujours soleil sur son front. Partout où elle passe, elle laisse un rayon, un arôme ; elle est comme le sourire du bon Dieu

ABBÉ BEATEMAN.

LIVRETS AVEC
ANNEAUX POUR
FEUILLETS MOBILES



L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec



PAYSAGE DES MILLE-ILES, ONT.

A propos d'une pièce fausse

I

MADELEINES de Commercy ! Madeleines de Commercy !...

Sur le quai, le long du train dont la lourde locomotive haletait comme à bout de souffle, les marchandes se bousculant à l'envi, vendaient, aux voyageurs qui, surpris, se penchaient aux portières, les fins gâteaux, orgueil de la petite cité, ancienne favorite du roi Stanislas.

Seuls, dans un compartiment de 1re classe, trois jeunes officiers devisaient gaiement... La fumée de leurs londrès répandait autour d'eux un épais nuage et ils se remémoraient le dîner d'adieu offert par les camarades du 26e régiment d'infanterie, à l'occasion de leur départ de Nancy... Car, ces trois lieutenants allaient défendre outre-mer le drapeau de la France ! Devant eux, l'avenir s'ouvrait superbe : de magnifiques régions à gagner : ils s'en allaient heureux et confiants !

Un grand garçon brun, bien découplé, aux yeux rieurs, soupira tout à coup :

— Quand je pense à cette poularde, noire de truffes... à cette langouste, épatante... et quel champagne frappé à souhait ! — c'est chic de la part des camarades !

— Ce Géraud, fit son voisin, un petit blond, auquel sa manie de porter obstinément un monocle lui avait valu le surnom de Belœil.

“ Ce Géraud ! quel incorrigible gourmand !

— Laisse-le à ses souvenirs gastronomiques, intervint le troisième officier, il fera assez tôt connaissance avec les nids d'hirondelles !

— Pouah !... en attendant, puisque nous sommes en gare de Commercy, je vais acheter une boîte de madeleines !

— Tiens, bonne idée !... moi aussi !

Et Belœil baissa le vasistas.

La petite gare était mal éclairée et la neige tombait en flocons serrés... la neige d'une veille de Noël !

Géraud et le lieutenant Klots se penchèrent simultanément et firent leur acquisition... Belœil se précipita à son tour... mais, la vendeuse courait plus loin. Une chétive créature, dont les maigres épaules ployaient sous le faix de sa lourde corbeille, passa devant le compartiment...

— Eh ! gamine, vite, une boîte !... Tiens, voilà 2 francs et dix sous pour toi !

(Les prix étaient encore ceux d'avant-guerre !)

— Merci, Monsieur, dit la fillette dont la main bleuie par le froid, serra péniblement les deux pièces de monnaie.

Le train s'ébranlait... En refermant le vasistas, Belœil eut un regard de compassion pour cette physionomie d'enfant pâle et souffreteuse ; et puis, il reprit sa place entre les camarades qui rallumaient leurs cigares.

— C'est stupéfiant ! s'écria tout à coup Géraud, voilà Belœil qui fait ses comptes... ce doit être la première fois de sa vie !

— Laisse-moi tranquille, je suis très ennuyé, riposta Belœil qui éparpillait sur la banquette diverses pièces de monnaie et les examinait avec attention.

— Tu as perdu de l'argent ? demanda l'autre, en insistant.

— Non, mais j'en ai fait perdre !

— Explique-toi.

— Je m'étais laissé coller une pièce fausse ce matin... Je ne la trouve plus et j'ai dû, par inadvertance, la glisser à cette pauvre petite créature qui m'a vendu la boîte...

— Et puis après ? tu ne vas pas attraper la jaunisse à cause de ce léger incident !...

— J'ai l'impression que cette enfant est une victime du sort... quand elle s'apercevra de la chose, elle s'affolera sans doute et, si le patron est dur...

— Écoute Belœil, je ne t'ai jamais vu aussi sentimental... l'effet du champagne sans doute ! Je vous propose de dormir jusqu'à Paris, s'écria Géraud en enlevant son képi.

— J'y songe, reprit Belœil, toujours obsédé par le souvenir de son erreur, j'écirai demain à l'adresse inscrite sur la boîte et j'enverrai un mandat en expliquant mon cas...

— Demain, jour de Noël, mon vieux, les guichets de la poste sont fermés, fit Géraud dont les paupières s'alourdissaient.

— C'est vrai ! gémit Belœil, et nous quittons Paris le 26, à quatre heures du matin !!!

II

Dans l'une des rues tortueuses aboutissant au centre de la ville, la petite marchande déambulait lentement, retardant à dessein la minute où elle franchirait le seuil de la pâtisserie. Elle savait quel accueil l'y attendait. Le patron était bourru, exigeant et dur à ses heures. Que dirait-il de la piètre recette ? Frissonnante et glacée, elle tourna le bouton de la porte d'entrée. Derrière le comptoir de chêne, un gros homme fumait sa pipe en terminant une réussite.

Il releva la tête.

— Ah ! c'est toi, la Suzon, fit-il, abandonnant ses cartes, eh bien, il a dû en dégringoler de ton panier des boîtes de madeleines ? Une veille de Noël, les trains sont bondés !

Suzon soupira. Ses doigts tremblants laissèrent échapper le pauvre produit de sa vente.

— Tonnerre, vociféra le patron. Une boîte de douze et... qu'est-ce que je vois ! on t'a

payée avec une pièce fausse... archi-fausse. C'est le comble ! Non seulement tu es trop bête pour vendre des madeleines ; mais il faut que des coquins se payent ta tête d'idiote !...

Suzon l'écoutait avec stupeur...

— Monsieur, s'écria-t-elle enfin, c'est un officier qui me l'a donnée, cette pièce... il a peut-être commis une erreur...

— Qu'importe ! gronda le patron... tu n'avais qu'à vérifier séance tenante

— Il neigeait si fort, hasarda la pauvrete.

— Pas de réplique... va-t-en, je ne veux plus te voir, la grosse Joséphine te remplacera avantageusement... Allons... sors... et, dardare !...

Elle recula jusqu'à la porte.

— Et mes dix sous, Monsieur ? dit-elle entre deux sanglots, vous ne m'avez pas rendu mes dix sous !

— Il ne manquerait plus que cela... File ou je te mets moi-même dehors !

Alors, elle s'enfuit, affolée. Elle descendit le raidillon qui, de la place, conduit à un affreux carrefour, rendez-vous de toutes les misères et de tous les vices. Elle s'arrêta devant une bicoque d'où s'exhalait une forte odeur d'absinthe. Un individu complètement ivre lui barra le passage.

— Tes sous ! fit-il d'une voix pâteuse en avançant une main avide. Donne-moi tes sous ! J'ai encore soif...

— Je n'ai rien ce soir, papa, balbutia l'infortunée, la vente n'a pas marché.

— Tu mens ! hurla le misérable, tu le caches ton argent... tu te méfies de moi... mais, je l'aurai de gré ou de force...

Et le talon de la brute frappa en pleine poitrine la fillette qui roula sur l'escalier de pierre. Un jet de sang s'échappa de sa bouche, en même temps qu'un cri de douleur.

Des garçons bouchers, qui sortaient de l'abattoir, proche de cette mesure, s'élançèrent à son secours.

— Ah ! le gremlin ! s'exclama l'un deux, quand il a bu, c'est un sauvage !

Mais, l'homme, soudain dégrisé, s'éclipsait lâchement et rentrait dans son logis dont il tirait le verrou derrière lui. Les voisins accouraient et voulaient enfoncer la porte pour lyncher le misérable.

Une femme, mieux avisée, conclut que le plus pressant était de soigner l'enfant inanimée et elle demanda aux garçons bouchers de la transporter à l'hôpital...

Suzon ouvrit les yeux. Elle était couchée dans un lit blanc très douillet. Elle avait chaud, elle était bien... oh ! si bien ! Un visage compatissant se penchait vers elle... Une main attentive posait sur son front et sur sa poitrine des pochettes remplies de glace... Elle essayait de comprendre... pourquoi cette glace... en plein hiver ?... Où donc se trouvait-elle ?

Elle sourit à la religieuse que, dans un demi-délire, elle prenait pour son ange-gardien.

— Ne bougez pas, restez bien calme, mon enfant !

Ce mot ! semblable à une caresse, il pénétra l'âme de la petite victime qui, fermant ses yeux meurtris, s'endormit sous le baiser que lui donna la sœur.

— Maman... maman ! murmura Suzon. Elle revoyait en songe Celle qui n'était plus !...

III

— Eh bien ! ma sœur, c'est donc demain que je m'affranchis de tout régime et que le docteur consent à signer ma "feuille de route" ?

— Mais, oui, Commandant, vous voilà très capable de rejoindre votre régiment.

— Grâce à vous, ma sœur ! Vous m'avez soigné avec une délicatesse et un dévouement que je n'oublierai jamais !

— Oh ! je vous en prie !

Ce colloque s'échangeait un soir de juillet, entre un officier aux cheveux grisonnants et une religieuse de Saint-Charles, dans l'une des chambres de la Pension Bon Secours à Plambières-les-Bains.

Le Commandant Lortac avait rapporté d'un long séjour sous le ciel équatorial une entérite compliquée de rhumatismes. Les sources bienfaisantes de la petite station thermale dont les Romains appréciaient déjà l'efficacité, semblaient tout indiquées pour soulager le malade.

Comme il était célibataire, seul dans la vie, il avait eu recours aux bonnes religieuses. Sœur Saint Marcel venait deux fois chaque jour pour donner les soins prescrits par le spécialiste. L'officier, depuis plus de vingt ans, avait couru de colonie en colonie, sans connaître la joie intime d'un foyer. Il éprouvait un sentiment d'extrême douceur à se laisser soigner par la religieuse, dont il admirait l'immuable sérénité et l'angélique douceur.

Sœur Saint-Marcel allait et venait dans la vaste pièce éclairée par un radieux soleil couchant. La baie, ouvrant sur l'esplanade, permettait d'entrevoir un décor naturel d'une beauté reposante. Au flanc des verdoyantes collines s'accrochaient, dans un pittoresque désordre, les blanches villas, les gracieux chalets, les unes coiffées d'ardoises d'un gris tendre, les autres couverts de briques écarlates.

— Voilà, dit la sœur, en entourant de papier un volumineux paquet. Puisque vous m'y autorisez, j'emporte les rouleaux d'ouate et les fioles, désormais inutiles pour vous. Nos pauvres en profiteront.

— Sœur Saint Marcel !

Elle se retourna, surprise... la voix du commandant tremblait un peu. Elle apparut en pleine lumière, avec un sourire presque divin, son regard pur d'où semblait bannie toute pensée terrestre.

— Ma sœur, continua l'officier, je serai à Tarbes mercredi. Quand reverrai-je votre belle Lorraine ? Je ne sais ; mais je garderai fidèlement le souvenir de ce que vous avez fait pour le vieux mécréant que je suis. Avec un trait exquis, vous jetiez la bonne semence sur un sol ingrat... je crois tout de même qu'elle germera.

Il tortilla nerveusement sa grosse moustache.

— J'oubliais... en vous remettant mes oboles, j'avais négligé celle destinée à la petite mendicante de la porte des Thermes... donnez-lui donc cette pièce...

La sœur tendit la main.

— Merci pour elle, fit-elle, joyeuse.

— Une minute, s'il vous plaît !

Et, ajustant un monocle sur son œil de myope, l'officier examinait scrupuleusement l'effigie de la pièce.

— Une vieille manie, ma sœur, expliqua-t-il, je n'ai même pas essayé de la déraciner. Imaginez-vous que, jadis... dans mon jeune temps, je passait certain soir, en gare de Commercy, pays des madeleines... J'achetai une boîte à une pauvre fillette et je lui laissai, par inadvertance, une pièce fausse ! Le souvenir de ce pâle minois, de ces grands yeux tristes, me hanta dès que je me fus aperçu de ma méprise, peut-être préjudiciable à l'enfant. Le lendemain était Noël, le 26, me trouvant à Marseille où j'embarquai... Je restai aux Colonies jusqu'à mon quatrième galon et j'ignorai toujours le sort de la petite marchande.

La religieuse était devenue très pâle. Elle s'approcha.

— Je puis vous donner des nouvelles de cette enfant. La pièce fausse, véritable instrument de la Providence, l'a conduite... après des instants cruels, chez les sœurs de l'Hospice Saint-Charles. Admise parmi les orphelines, adoptée par la Communauté, elle est, aujourd'hui une heureuse servante du bon Dieu et de ses pauvres.

Le commandant écoutait, très ému. Son regard s'arrêta longuement sur la sœur qui joignait les mains et priait...

— C'était vous !!! je le devine, et je juge cette... rencontre providentielle... oui... il n'y a pas de hasard là-dedans... mais, quelque chose de mené par une Main invisible... hum ! — hum ! — et, le commandant frottait avec énergie le verre de son monocle qu'il venait de retirer... légèrement humide.

— Dire que je reçois de vous, depuis de longues semaines, les soins les plus dévoués. Drôle de revanche du passé ! J'en suis... confus...

Il ouvrit son portefeuille, prit un billet de mille francs et le glissa dans la main de la sœur.

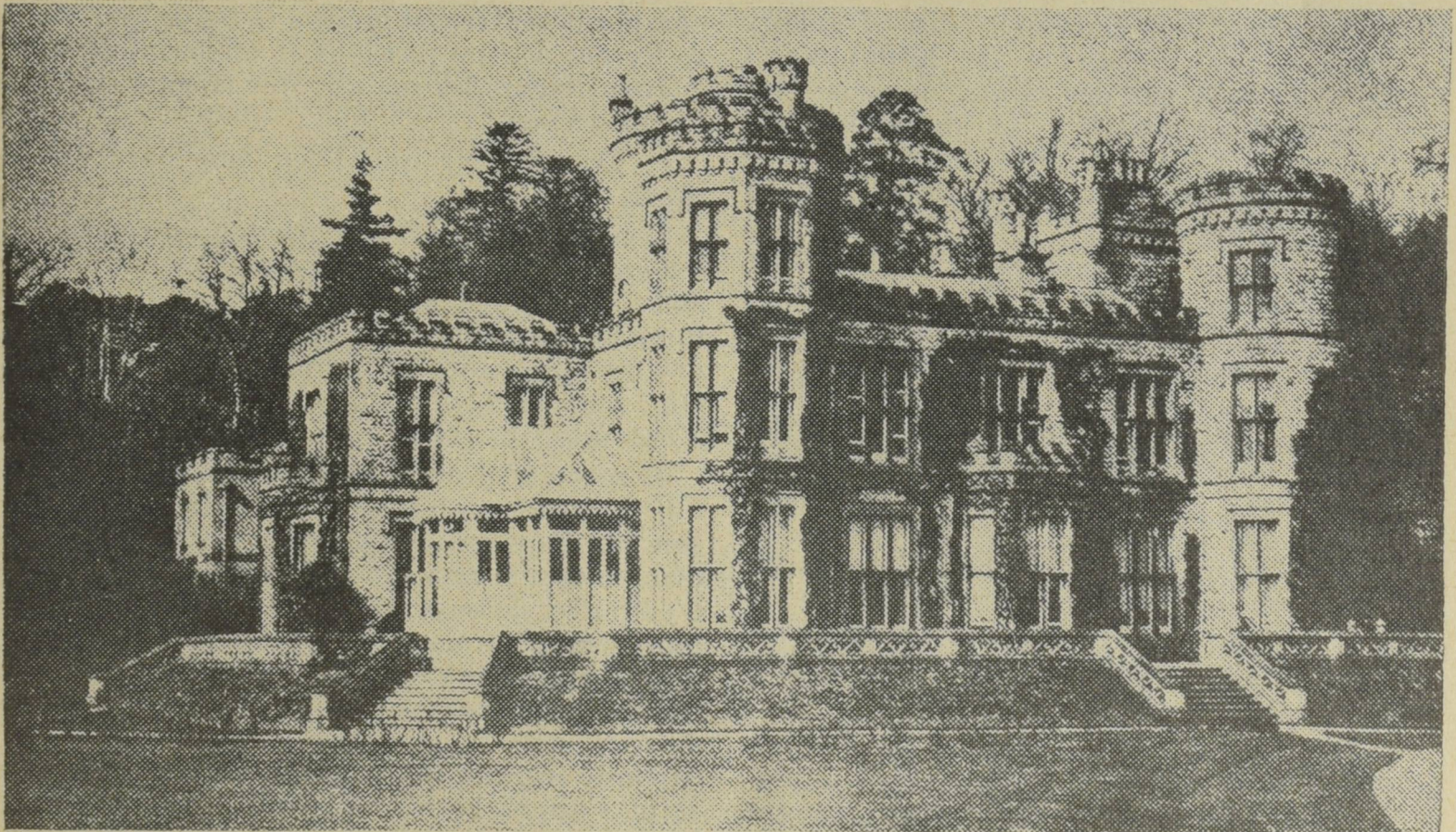
— C'est le cas de m'acquitter... de réparer. Vous avez d'intéressantes orphelines à secourir !

La religieuse, éblouie par un tel don, ne trouvait rien à répondre.

Il rit franchement :

— Ne soyez pas méfiante, cette fois, ma sœur. Je puis vous donner, aujourd'hui, ma parole d'honneur, que ce billet n'est pas faux !!

(Foyer-Revue) Mme Laure DUCHATEL.



LE CHÂTEAU D'AVON, résidence ancestrale des comtes d'Egmont. — Ce château est devenu la propriété d'un fermier canadien qui a aussi hérité d'un titre de comte.

S. Joseph patron de la bonne mort

(Légende Napolitaine)

La scène se passe au Ciel.

Pierre, l'illustre concierge du Paradis, est triste et sombre depuis quelques jours ; il va et vient avec agitation comme un homme préoccupé et inquiet, s'assied à son bureau, feuillette ses registres, hoche la tête, puis soudain se lève brusquement, saisit ses clés, les examine avec soin, s'assure que la porte du Paradis est hermétiquement close, que la serrure n'a pas été forcée, puis revient sur ses livres, prêtant l'oreille au moindre bruit, en proie à une fièvre ardente. La sueur perle son front ; il monologue à haute voix et ne s'en aperçoit point ; un ange passe, il ne le voit pas. — Miséricorde ! exclama-t-il, ai-je bien lu ? un fripon ici ? Ce n'est pas moi, par exemple, qui l'ai fait entrer, celui-là !

Des fripons morts le ciel n'est pas l'asile.

Dieu de bonté ! Je n'ai pourtant point négligé mon service, j'ai toujours exigé le certificat d'honnêteté, je n'introduis qu'à bon escient ; par quelle porte a-t-il donc pénétré ? Seigneur Jésus !

— Par la porte du Repentir et de la Restitution, murmure le souffle de l'ange.

— Et d'un autre maintenant ! Un avare ? On entre pas au paradis avec des sacs d'écus ! Des artistes, des écrivains, des seigneurs puissants, des Présidents de République ! mais ce ne sont pas des saints, ni même des justes, tous ces gens-là ! La gloire éternelle est pour les bonnes œuvres et non pour le talent, la puissance ou l'habileté. Il y a eu erreur certainement.

Et, rajustant ses lunettes : — La liste est longue, continuons. Ici, il n'y a rien à dire : des enfants... le royaume des cieux est à eux ; des curés dépouillés... il n'y en a pas mal, et ils ont bien droit au paradis ; des religieux expulsés... il y a ici place pour eux ; des pauvres... ce sont les amis de Dieu ; des vieilles filles... passe, elles n'ont eu que des manies ; des pénitents, des aumôniers... bien, très bien... Ah !... mais cette dame à colifichets et robes à volants, qu'est-elle venue faire ? la porte est trop étroite, Madame, portez vos vanités ailleurs. Mais elle est bien entrée... et par où, s'il vous plaît ?

— Par la porte de la Miséricorde, psalmodie l'ange.

— Bon, à présent ! il ne manquait plus que ça : un duelliste, un menteur, un orgueilleux, mais c'est indigne ! c'est de la contrebande ! cela fera tort au paradis, bien sûr ! il faut

que j'avertisse Jésus, que je l'avertisse tout de suite.

Et le bouillant Pierre, tout ému, allait porter sa plainte au Seigneur, quand une pensée soudaine lui traversa l'esprit ; il se frappa le front.

— J'y suis ! s'écria-t-il... comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? c'est bien cela !... Je reconnais son écriture. Bonté divine ! je me serai endormi, comme jadis au Jardin des oliviers, et Joseph sera venu et il aura ouvert !... Il n'en fait jamais d'autres... j'aurais dû m'en douter, à moins que... — ici, il devient pensif — à moins qu'il ne connaisse une autre entrée que j'ignore...

— Celle de la Bonne-Mort, dit l'ange à mi-voix. Et il disparut.

Pierre se cacha la tête dans ses mains : Veillons bien, dit-il ; il va y avoir quelques fournées d'ici à peu de temps, et ce ne sera pas besoin propre qu'interroger tant de pécheurs : je n'ose plus regarder sur terre, tant il s'y passe de choses abominables.

— Qu'y a-t-il donc, Pierre ? dit Jean, le disciple bien-aimé, paraissant tout à coup. Un ange m'a appris que vous étiez en peine :

Est-ce qu'en bas l'Eglise

Par quelque orage aurait été surprise ?

— L'Eglise, hélas ! est indignement persécutée, mais de ce côté, je n'ai aucune crainte, puisque les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Il s'agit bien d'autre chose, Jean !

— Quoi donc ?

— C'est épouvantable ! Les pécheurs, comptant rentrer en grâce à la fin de leur vie, se livrent à leurs passions et offensent Jésus.

Jean joignit les mains : des larmes mouillèrent ses yeux.

— Prions pour que Dieu leur pardonne, dit-il.

C'est cela, oui ! il leur pardonne trop facilement, car Joseph s'en mêle et vous fait de suite des saints, à l'agonie ; alors Jésus est forcé de leur ouvrir le ciel ! Et puis, on voudra me faire croire qu'ils ont gagné le paradis ! Oh ! pour cela, non ! tenez, voyez plutôt... J'entends du bruit...

Il se penche au dehors et regarde : Jean fait de même : un misérable se débattait sur son lit d'agonie, entouré de quatre à cinq démons qui ricanèrent et faisaient déjà mine d'emporter leur proie ; les anges se détournèrent et pleuraient. L'un d'eux, plus triste et plus ému, car c'était l'ange gardien du moribond, disparaît soudain et ramène saint Joseph, que le mourant avait quelquefois invoqué durant sa coupable vie. L'aimable saint s'approche et doucement trace sur lui le signe de la croix ; l'agonisant lui tend les bras, les démons fuient, et l'âme réconciliée meurt dans la paix du Seigneur.

— Jean, fit Pierre, je n'ai rien à dire, ça ne me regarde pas ; mais cette âme-là a besoin d'un fameux bain pour se blanchir, car je ne peux, foi de portier, la faire entrer ainsi ; ce serait faire injure aux élus.

— La justice est sœur de la Miséricorde, reprit Jean, on la conduit au Purgatoire pour l'expiation, mais, Dieu soit loué ! elle est sauvée.

— A ce compte-là, ceux qui ont travaillé et souffert toute leur vie ne se trouvent pas plus avancés que ces chrétiens d'un jour ?

— Oubliez-vous donc, Pierre, la parole du Maître, et comment il blâme ceux qui portèrent envie aux ouvriers de la dernière heure.

— Je m'en souviens... mais ces misérables en profiteront, et le Ciel, désormais, leur paraîtra le prix d'un MEA CULPA.

— Les pécheurs ne sont point sûrs que l'heure de la grâce leur soit accordée, elle n'est l'effet que de la miséricorde du Seigneur ou de quelques actes pieux accomplis pendant leur vie ; en tous cas, vous le savez, les degrés de gloire sont toujours proportionnés à la vertu et à la fidélité des âmes. Laissez, cher apôtre la bonté de Jésus s'exercer, et souhaitons-lui beaucoup d'élus pour l'aimer et le glorifier à jamais.

A moitié convaincu tout d'abord, Pierre n'écoutait plus et répétait obstinément : — Il y a de l'abus ! il y a de l'abus !

— Je crains, dit Jean,

*Qu'en un procès entre Joseph et Pierre
Jésus ne juge en faveur de son père !*

— C'est vrai, venez avec moi, j'aurai plus d'assurance ; seul, je n'ose.

*Et tous deux vont de ce pas à Jésus.
Jean hardiment, et Pierre un peu confus ;
Entre Marie et Joseph le trouvèrent ;
Timidement, à part, ils le tirèrent.*

Jésus connaissant leurs pensées, sourit et se tournant vers Pierre :

“ Arrangeons-nous, Pierre, et voici comment
“ Se peut conclure un accommodement :
“ Il ne vous faut ici que saints d'élite
“ Et vous voulez que le Ciel se mérite,
“ Moi, je le donne, et plus il se remplit,
“ A mes regards plus le Ciel s'embellit,
“ Car, j'ai tant fait pour racheter la terre
“ Que je voudrais la sauver tout entière.
“ En ça, Joseph est d'accord avec moi.
“ Si sa bonté vous gêne en votre emploi,
“ Faites le choix de votre compagnie,
“ Et nous irons Moi, Joseph et Marie
“ Fonder un Ciel ou l'on puisse venir
“ Quand à la mort on veut se convertir. ”

Et saint Jean dit : “ Pierre, que vous en semble ?

“ Seigneur, dit Pierre..., ah ! demeurons ensemble ?

(La gerbe d'or)

ROSARIO.

Le roi est roi

Ce n'est peut-être qu'une gracieuse légende, que m'a livrée le hasard de la lecture d'un vieux livre, qui n'indiquait point ses sources, quelque tradition orale sans doute. Mais la légende n'est-elle pas la poésie de l'histoire, quand elle n'en est pas la synthèse ?

Celle-ci dont Louis XIV enfant est le gentil héros, a pour cadre Saint-Germain-en-Laye, où il est né, le 5 septembre 1638. A mesure qu'il grandit sous la tutelle de sa mère Anne d'Autriche, devenue reine régente, et du Cardinal de Mazarin, premier ministre, le petit prince se montre particulièrement volontaire et déjà bouillonne en lui, avec ardeur, le sang royal. Dès dix ans, les affaires de l'État l'intéressent prodigieusement et, plus d'une fois, on le surprend à écouter à la serrure de la porte de la chambre où sa mère et Mazarin tiennent conseil.

Entre temps, il court, saute, joue au palet, en compagnie de ses pages, dans les jardins du Château-Neuf ou dans les fossés du Châteaux-Vieux. Ou, dès qu'il peut tromper la surveillance de sa gouvernante, Françoise de Souvré, Dame de Lansac, il se sauve dans la forêt attenante, en compagnie de ses endiablés camarades. Cela à la grande inquiétude d'Anne d'Autriche, qui craint sans cesse un attentat ou un enlèvement. Car on est en pleine Fronde et la forêt où le petit roi, devenu grand fera tracer les belles allées que nous y voyons aujourd'hui, n'est encore percée que de sentiers et de chemins de chasse.

Dans cette forêt, le jeune roitelet (nous sommes en 1648 et il est âgé de dix ans), a, sans vergogne, lié connaissance avec un rude bûcheron, un de ces hommes des bois comme il en existe encore aujourd'hui, qui ont préféré au servage des villes et de leurs métiers, la libre vie dans la nature, et qui, comme leurs ancêtres préhistoriques, continuent à habiter, en pleine civilisation, une hutte de terre où ils logent avec leur famille, dormant sur un lit de fougères séchées, cuisinant leurs repas dans une marmite suspendue par une chaîne à une branche d'arbre, au-dessus d'un feu de branches mortes.

Le bonhomme, si vous voulez bien, s'appelle Hubert, et le petit roi, sans peur de son teint basané, de ses jambes velues, de ses énormes biceps et de ses mains calleuses, s'amuse souvent à lui rendre visite, à causer avec lui, à le regarder abattre des chênes avec sa cognée, débiter des bûches avec sa scie, ou tailler des pieux avec sa hachette.

Hubert est veuf et vit en société de sa fille, la petite Babet, âgée comme le petit roi d'une dizaine d'années. C'est une filette un peu fruste, au jupon de bure brune, tout frangé, et aux pieds nus, qui ne chaussent de sabots

que le dimanche, lorsqu'elle s'en vient avec son père assister, à Saint-Germain, à la messe et aux offices. Mais son regard pétille d'intelligence, sous ses cheveux ébouriffés, qui ne prennent avec le peigne qu'un rare contact.

Aussi curieusement qu'elle admire le grand col de dentelle blanche du petit roi, les rubans de soie dont sont ornés ses chaussures et son pourpoint, et ses bas rouges bien tirés, dans ses souliers à boucles d'argent, en cuir verni et à bouts carrés, le petit roi, de son côté, s'amuse des jambes et des bras nus de la fillette, de sa robe trouée, de ses gestes et de ses façons de petite sauvagesse.

Comme tous les enfants, qui désirent régulièrement le contraire de ce qu'ils ont, le petit roi a souhaité goûter à la soupe au lard qui mijote dans la marmite enfumée, tandis que Babet rêve en elle-même aux plats merveilleux, adéquats à sa somptueuse toilette, qui doivent être servis à ce si beau petit garçon. Elle lui a gentiment, faute de mieux offert du lait de sa bique, dans une écuelle crasseuse et ébréchée. Et lui, pour n'être pas en reste, lui a tendu galamment son drageoir d'argent, pour qu'elle s'y serve de bonbons.

Mais il n'y avait pas toujours que du lard, des raves, des pommes de terre et autres "racines", comme on disait alors, qui mijotaient dans la marmite de fonte du bûcheron. Le bonhomme ne méprisait point le gibier, et celui-ci abondait dans la forêt de Saint-Germain, cerfs, daims, chevreuils, lièvres et lapins. Sans doute ne s'attaquait-il pas aux grosses pièces. Mais, à l'aide de pièges et de collets, il se procurait aisément, de temps à autre, à lui et à Babet, une agréable gibelotte.

Or, par une froide après-midi du début de janvier, le dauphin et ses petits camarades étaient en train de jouer, devant le Château Vieux, aux boules de neige, dont ils se bombardaient en bataille rangée, lorsque fait irruption, venant de la forêt, un groupe passablement agité. Entouré de gardes et d'archers, qui l'entraînaient, un homme se débattait comme un beau diable et, en dépit des menottes dont ses mains étaient enchaînées, c'est à peine si sa force robuste pouvait être maîtrisée.

C'était Hubert en personne. Un des gardes, qui le surveillait depuis longtemps sans pouvoir le pincer, l'avait pris en flagrant délit de braconnage, au moment même où il déliait du collet qui l'avait étranglé sur le sol glacé, un lièvre magnifique. L'arrestation du bûcheron, qui s'en était suivie, avait dû être difficile, puisque tout ce renfort avait été jugé nécessaire. Une petite fille suivait le cortège, en pleurant, demandant à grands cris qu'on lui rendit son papa, son

papa, son papa ! et s'efforçant dans sa pué- rile faiblesse, de le délivrer. C'était Babet.

Dès qu'elle aperçut son petit ami, qui, à ce spectacle, avait cessé de jouer et qu'elle ignorait être le dauphin, Babet courut vers lui et se jeta à son cou, en le suppliant, avec des sanglots plein la voix, d'intervenir en faveur du bûcheron. Mais déjà les deux enfants avaient été séparés, non sans que le futur héritier du trône eût prononcé, avec une dignité touchante et comique à la fois :

— " Ne craignez rien, mademoiselle, je prends en main votre affaire et justice vous sera rendue " .

Incontinent, en effet, le petit Louis XIV avait couru à l'appartement de sa mère, et, tout essouffé, avait à celle-ci conté l'histoire, en demandant impérieusement que le prisonnier fût, sans tarder, remis en liberté. Anne d'Autriche avait souri et avait ordonner à l'un de ses secrétaires de s'informer.

Les renseignements apportés étaient entièrement défavorables au bûcheron. Non seulement il y avait eu délit de chasse, qui était alors sévèrement puni, mais Hubert avait frappé violemment et blessé le garde qui prétendait l'arrêter. L'affaire était mauvaise et il n'y allait de rien moins pour le coupable, que de la potence.

— Dans ces conditions, mon fils, je ne puis rien pour votre protégé, avait déclaré Anne d'Autriche. La loi est la loi. Elle doit être respectée.

L'enfant royal, sans insister davantage, avait froncé le sourcil et mordu sa lèvre.

* * *

C'était le lendemain, Jour des Rois.

Une abondante collation de brioches, de caramels, de sirops, de confitures, marmelades et fruits confits, avait, dans la journée réunie autour de la même table, sous la présidence d'Anne d'Autriche, le dauphin et tous ses pages. Quand les enfants se furent bien régalez et eurent poissé leurs doigts à toutes ces sucreries, un laquais apporta, sur un grand plat d'argent, la traditionnelle galette. Anne d'Autriche la coupa elle-même en autant de morceaux qu'il y avait de convives et chacun de ceux-ci reçut le sien.

A peine le dauphin eût-il porté à sa bouche le morceau qui lui était échu et où il avait mordu violemment, qu'il cria :

— C'est moi qui ai la fève !

Le sort avait bien fait les choses et chacun des enfants de s'exclamer, en cognant la table en cadence, du manche de son couteau :

— Le Roi est Roi !

Anne d'Autriche alla embrasser le dauphin qui était cramoisi de bonheur, et lui dit

— Vous êtes roi jusqu'à ce soir, mon fils.

Toute volonté que vous exprimerez, toute décision que vous prendrez si elle n'est point trop extravagante, recevra ma sanction.

Cinq minutes après, toute la jeune compagnie s'était transportée dans la Salle du Trône, sur lequel le petit Louis XIV se hissa prestement, au grand amusement de la Reine mère et de ses Dames d'honneur, qui étaient présentes.

— Ma mère, dit l'enfant-roi, ordonnez je vous prie, que soient amenés aussitôt devant moi le bûcheron dont je vous ai parlé, sa fille et le garde qui se plaint d'avoir été frappé. Je désire tirer au clair cette affaire.

Ainsi fut fait, et Hubert, tiré du cachot où il était enfermé, en société de Babet, qui n'avait point prétendu être séparée de lui, arriva bientôt, avec la fillette, entre deux archers, les mains toujours enchaînées. Le garde qui avait procédé à son arrestation, était aussi présent.

— Monsieur Hubert, commença le jeune roitelet, il paraît que vous tuez en contrebande mes lièvres et mes lapins Fi ! que c'est mal ! Et moi qui avait tant d'amitié pour vous !

Le bûcheron, reconnaissant le Dauphin de France dans l'enfant qu'il recevait parfois dans sa hutte en fut tout estomaqué. Il s'effondra sur ses genoux et s'écria :

— Sire ! pardonnez-moi. Je ne savais pas...

Quant à Babet, point intimidée du tout, elle s'exclama :

— C'est qu'ils sont rudement bons, vos lièvres et vos lapins !

Ce dont tout le monde se prit à rire.

Le bûcheron, cependant s'était redressé.

— Sire, reprit-il, je suis coupable d'un délit de chasse. Je le reconnais et suis prêt à subir la peine qui m'est due. Mais, si j'ai frappé cet homme (et il désignait le garde), c'est qu'il m'a frappé le premier. J'étais en train de dégager le lièvre de son collet lorsqu'il est arrivé par derrière, sans faire de bruit, et m'a presque assommé, d'un énorme bâton qu'il venait de ramasser. On peut voir encore sur la nuque les traces du coup. Alors je me suis retourné et j'ai risposté, et dame ! on s'est battu. C'est ainsi qu'il a été blessé.

— Hubert, demanda le nouveau Salomon, vous jurez sur le Christ que vous avez dit la vérité ?

— Sire, je le jure !

Alors se tournant vers le garde, le petit roi interrogea :

— Monsieur, ce que dit le bûcheron est-il vrai ?

— Sire, c'est un coquin, que depuis longtemps...

— Il ne s'agit pas de cela. Est-ce vous, oui ou non, qui avez frappé le premier ?

— Sire, je ne me souviens pas bien.

Babet éclata :

— Sire ! j'ai tout vu ! Papa a dit la vérité ! Il ne ment jamais ! Ni moi non plus ! Ce vilain homme l'a frappé par derrière ! Qu'il ose dire le contraire devant moi et devant vous !

La contenance embarrassée du garde ne laissait aucun doute sur la façon dont les choses s'étaient passées.

— La cause est jugée, prononça le gamin en dégringolant de son trône. Qu'on mette le bûcheron en liberté ! Qu'on le rende à l'amour de mademoiselle Babet !

Puis, se tournant vers ses pages :

— Et maintenant, messieurs, pour nous dégourdir les jambes, allons jouer aux quilles !

De bonne grâce, Anne d'Autriche ordonna, qu'Hubert et Babet fussent immédiatement libérés. Le délit de braconnage passa avec le reste.

Tel fut, si l'histoire est vraie, le premier acte de royauté du futur Louis XIV.

Paul GRUYER.

DES TROIS, QUEL EST LE FOU ?

Dans un village, un nommé Legrand était devenu fou. Le maire ordonna au garde-champêtre de le conduire à l'asile départemental, dès le lendemain, et de demander pour cela l'aide d'un voisin complaisant.

Le garde-champêtre, constatant que, ce jour-là, Legrand avait toute sa lucidité, pensa qu'il serait difficile de le tromper sur la destination de leur voyage. De concert avec le voisin, il résolut donc de griser le dément.

Dans tous les cabarets et auberges de la route, ils firent de copieuses libations. Legrand se grisa ; mais ses deux gardiens se grisèrent bien davantage.

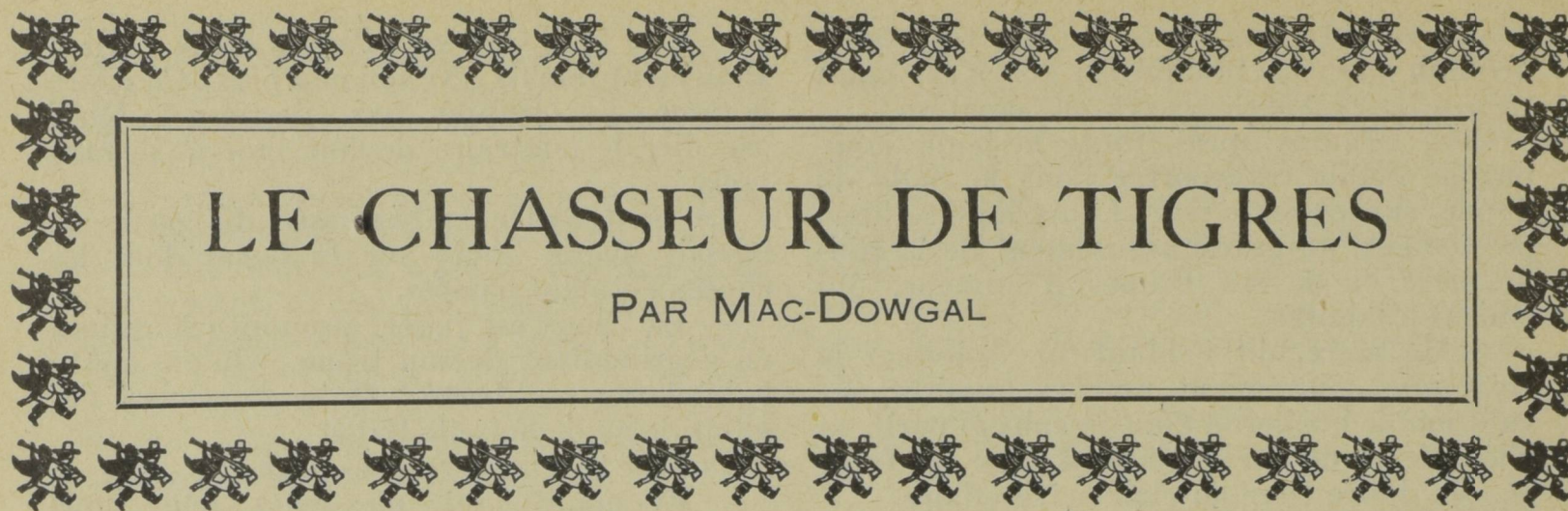
Notre trio arriva enfin à la porte de l'asile. Le directeur ne comprit que bien difficilement les explications embrouillées et tumultueuses des ivrognes. Une lettre du maire ne lui parlait que d'un fou. Aussi télégraphia-t-il : " Des trois, quel est le fou ? "

Le maire répondit aussitôt : " C'est Legrand. " Mais le télégraphiste comprit mal et écrivit : " C'est le grand. "

Au reçu de la dépêche, le directeur toisa derechef nos trois hommes et fit empoigner par des infirmiers... le plus grand. Or c'était le garde-champêtre, qui, subitement dégrisé, s'écria : " Je ne suis pas fou, je suis garde-champêtre. "

On diagnostiqua la folie des grandeurs, et comme il se débattait avec violence, on lui mit la camisole de force et on le doucha d'importance, pour le calmer.

L'erreur ne fut reconnue que deux jours après.



LE CHASSEUR DE TIGRES

PAR MAC-DOWGAL

9

Meung, chargé de diriger l'expédition, le laissa faire, et nous restâmes tranquillement au poste que j'avais choisi. J'y avais convié plusieurs officiers ; ils nous avaient devancés, et nous les trouvâmes fumant leurs cigares en nous attendant.

Bientôt Meung disparut sans bruit avec son compagnon.

Au bout d'une heure, le jeune paria revint en se glissant comme un chat sous bois, et il nous invita à le suivre. Un clair de lune assez brillant nous permettait de diriger facilement notre marche.

Meung nous conduisit en rampant jusqu'à la crête des rochers du défilé. De là, nous aperçûmes distinctement au-dessous de nous le capitaine assis dans sa cage de bambou, deux ou trois fusils autour de lui, et faisant crier un cochon de lait, comme pour hâter la venue de l'ennemi.

— Eh bien ! que vous en semble ? dis-je à mes compagnons. Est-ce là une façon loyale d'attaquer le tigre ?

— Black est un fourbe et un lâche, répondirent-ils indignés.

— Silence ! repris-je à voix basse. Il faut que le plus grand nombre possible de gentlemen de Calcutta soient témoins de la honte de cet homme. Que l'un de vous coure à la ville et ramène tous ceux qu'il rencontrera.

— Mais ils ne pourraient être ici avant le jour ! fit observer un lieutenant.

— Soyez sans inquiétude, dit Meung, le capitaine les attendra dans sa cage."

En même temps il nous montra une corde que, du haut d'un arbre, il avait attachée, avec une adresse incomparable, à la cage de bambous ; cette corde, passée sur une forte branche, pendait de notre côté par l'autre de ses extrémités.

— Veuillez descendre, nous dit le paria ; lorsque vous entendrez le capitaine faire feu, tirez vivement sur la corde, et attachez-la solidement à cette racine de figuier. Vous pourrez assister tranquillement à la danse que je commencerai avec Ludolfus."

En achevant ces mots Meung, s'éloigna avec mon domestique.

Un quart d'heure après, nous entendîmes du bruit du côté de la caverne. J'expliquai à mes amis que c'était un cri imitant le rugissement du tigre, poussé par Harapour, le jeune Hindou que Meung avait chargé d'une diversion.

Presque aussitôt Black tira un coup de fusil. A ce signal, un camarade et moi nous saisîmes la corde que nous tirâmes de toutes nos forces à la longueur indiquée par Meung ; puis nous la fixâmes solidement à une des énormes racines d'un figuier des banians. Pendant cette rapide opération, nous entendîmes d'abord Black jeter un cri de stupeur, ensuite un cri d'effroi et de détresse.

Deux ou trois rugissements répondirent à cet appel dans la direction où devaient se trouver les domestiques du capitaine. J'entraînai mes amis de ce côté, et nous rencontrâmes bientôt les valets errant çà et là, comme des âmes en peine.

— Qu'y a-t-il donc ? demandâmes-nous.

— Quoi ! n'avez-vous pas entendu la voix de notre maître ? il est en danger.

— Bah ! sa cage est solide ! répondis-je ironiquement.

— Il sera sorti trop tôt, avant que le tigre ne fut bien mort, déclara un domestique imprudent.

— Ou, peut-être, aura-t-il passé le bras à travers les barreaux, ajouta non moins étourdiment un autre serviteur.

— Qui vous empêche d'aller à son secours ? repris-je.

— Là ! là ! firent-ils avec terreur en montrant l'ouverture du défilé.

— Quoi donc ?

— Il y a des tigres dans cette gorge, et nous avons failli tomber sous leurs griffes en essayant d'y pénétrer.

— Eh bien ! il faut leur passer sur le corps. Vous avez des armes ; suivez-moi."

Nous avancâmes tous ensemble ; et quand nous arrivâmes près du massif d'arbres qui interceptait le défilé, nous en vîmes bondir deux grands tigres. Nous fîmes feu à la fois. Les tigres disparurent, et nous poussâmes un peu plus loin. Mais les bêtes fauves se remontrèrent presque aussitôt en rugissant ;

nouvelle décharge, nouvelle disparition, ce qui se répéta par trois fois. Mais les domestiques de Black, n'ayant plus de balles, décampèrent lestement.

“ Tel maître, tels valets, leur criai-je ; vous êtes aussi braves que lui ; qu'il passe donc la nuit dans sa cage ! ”

Là-dessus, j'expliquai à mes amis que ces deux fauves n'étaient que des mannequins de paille recouverts de peaux de tigres, que Meung et Ludolfus, cachés dans les branches de deux arbres, faisaient jouer au moyen de cordelettes. Le jeune paria accompagnait chaque mouvement des mannequins de cris imitant assez bien les rugissements du tigre. J'ajoutai que celui sur lequel Black avait tiré, du côté de la caverne, était de même espèce ; c'était Harapour qui le manœuvrait.

Au récit de cette comédie, mes compagnons eurent un accès de rire fou, dont les échos de la montagne retentirent pendant quelques minutes ; puis nous descendîmes chercher un toit pour y passer la nuit.

Le lendemain, une centaine de gentlemen arrivèrent dès le matin sur des éléphants, à cheval, en palanquin, et nous les conduisîmes à l'entrée de la gorge.

Les deux faux tigres, toujours à leur poste, continuaient à terrifier les domestiques de Black, mais, à notre apparition, ils s'enlevèrent en l'air comme des ballons. Meung et Ludolfus sautèrent à terre.

Alors tout le monde se précipita dans le défilé, où on ne tarda pas à apercevoir, suspendue à quinze mètres en l'air, la cage du capitaine, occupée par son propriétaire.

Un peu plus loin apparaissait, entre les arbres, le mannequin costumé en tigre, celui de Harapour, sur lequel avait tiré le terrible chasseur.

Black écumait de rage de se voir l'objet d'une si cruelle mystification. Aveuglé par la fureur, il me tira un coup de fusil, qui, heureusement, ne m'atteignit pas. J'avouerai ici ce que j'ai eu honte de déclarer plus haut, c'est que, la première fois que je découvris son stratagème, je m'abstins de le démasquer tout d'abord, parce que je jugeais cet homme capable d'un mauvais coup.

Cependant, sur un signe de moi, Meung, Harapour et Ludolfus allèrent décrocher la corde, et bientôt on fit descendre lentement la cage. Dès qu'elle eut touché le sol, tout le monde se précipita pour l'inspecter...

Black se hâta de déguerpir de Calcutta sous les huées universelles.

XI

A LA FIN DE MON SÉJOUR AU BENGAL. — UN DE MES PLUS BEAUX EXPLOITS. — UN RHI-

NOCÉROS ET QUATRE ÉLÉPHANTS TUÉS. — UN CINQUIÈME CAPTURÉ.

Je tenais garnison à Kingpoore, quand je fus averti qu'une troupe d'éléphants avait ravagé les plantations de l'est.

Comme nous n'avions pas assez de monde pour faire une grande battue, je pris seulement avec moi Ludolfus et Meung, qui m'était devenu indispensable dans mes expéditions.

Dès qu'il eût vu les champs de riz dévastés, le paria jugea que la bande était moins nombreuse qu'on ne l'avait dit ; il assura qu'elle devait comprendre en tout seulement deux vieux éléphants, un éléphant de grosseur ordinaire, et deux jeunes.

Meung nous conduisit, en suivant les traces, jusqu'à l'entrée de la forêt. Là, les empreintes se divisaient. Les éléphants, après s'être repus dans la rivière, avaient musé le long des bois, où ils étaient enfin rentrés séparément.

En demeurant sur la piste des plus vieux, nous trouvâmes que les vestiges se réunissaient à quelque distance. Les éléphants avaient marché en masses serrées à travers les arbres, brisant les branches sur leur passage, et renversant les jeunes tiges. Nous poussâmes par cette trouée jusqu'à une éclaircie où ils avaient fait halte et dû passer la nuit.

Enfin, à quatre heures du soir environ, Meung nous arrêta au bord d'une vallée sans eau, mais tapissée de beau gazon, et que la forêt entourait.

Le paria nous fit signe de garder le silence et de nous abstenir de tout mouvement. Puis, se couchant sur le ventre, il appliqua son oreille contre terre.

“ Ils sont en face de nous, de l'autre côté ”, dit-il en se relevant.

En effet, après un examen de quelques minutes, nous vîmes sortir du bois en trotinant un jeune éléphant, qu'un autre de taille plus puissante poursuivait par manière de badinage. Ils se provoquaient avec leur trompe et agitaient la queue.

Ils rentrèrent dans les bois, mais restèrent derrière les premiers arbres.

Bientôt un énorme éléphant parut à son tour, s'avancant d'un pas pesant. Il tondit quelques touffes d'herbes avec sa trompe, puis se retournant, il s'amusa à dépouiller les arbres de leurs jeunes pousses. Un second moins fort se montra un peu plus loin. Ensuite un troisième, plus gros encore que le premier, je crois, se présenta ; il sembla inspecter un moment les alentours, après quoi, il se mit à faire comme les autres.

Alors les jeunes vinrent folâtrer dans la prairie.

Les suppositions de Meung se trouvaient justifiées : les éléphants étaient au nombre de cinq, et de l'âge qu'il avait indiqué.

C'était pour nous l'heure d'agir. Nous commençâmes par faire un grand circuit sous bois, pour gagner la place que les pachydermes venaient de quitter. Le paria, se glissait devant nous, sans le moindre bruit, sans même remuer une branche ; nous l'imitâmes autant qu'il nous fut possible. Nous réussîmes passablement, sans doute, car nous atteignîmes le poste que nous nous étions assigné, et les éléphants, que nous ne perdions pas de vue, ne donnèrent aucun signe de défiance.

Pour lutter contre trois éléphants sauvages, — nous ne comptions pas les jeunes, — nous n'étions que deux, car Ludolfus, toujours prudent, s'était réservé de recharger les armes. L'entreprise ne laissait pas d'être périlleuse, et nous mîmes dans nos préparatifs toute l'attention possible. Nous convînmes de diriger nos coups sur l'éléphant de grande taille et sur celui de grosseur ordinaire ; nous comptions que le vieux, surpris par cette brusque attaque, demeurerait un instant immobile, et que nous serions à même de l'abattre après en avoir fini avec ses camarades.

Tout étant réglé de la sorte, Meung et moi nous attendîmes, un genou en terre et la carabine à l'épaule, car nous désirions, autant que possible, faire feu en même temps.

Ludolfus nous en fournit l'occasion. Piqué par je ne sais quelle mouche, il fit un mouvement et froissa les branches. A ce bruit, tous les éléphants se tournèrent subitement vers nous, agitant leurs trompes. Le paria et moi, nous envoyâmes immédiatement chacun notre balle de cuivre entre les deux yeux de celui que nous avions choisi pour but.

Le moins gros, à qui j'avais affaire, tomba aussitôt ; mais celui de Meung, sans doute à cause de la distance et de la dureté de ses os, résista au projectile. Il se précipita sur-le-champ, en barrissant, dans notre direction.

Aveuglé par la fureur, à moitié étourdi par le coup, il n'était pas fort redoutable pour l'agile et adroit Meung. Mais, en voyant approcher cette masse énorme, je m'effrayai cependant pour mon jeune compagnon, et je tirai mon second coup, tandis que Meung lâchait également le sien. L'éléphant fit deux ou trois pas encore et tomba foudroyé.

Mais le troisième arrivait, animé d'une fureur extrême. Une demi-minute et il était sur nous. Notre situation était d'autant plus critique, que nous n'avions pas le temps de recharger. Heureusement, Ludolfus avait deux fusils de rechange, et je lui criai de nous le passer. Mais, ému du péril que nous courions, il heurta, en accourant, contre une racine, et tomba par terre.

Meung, plus rapproché de mon domestique, s'élança et ramassa les armes. Mais en se relevant, il poussa un cri en voyant la masse de l'éléphant se dresser menaçante, au-dessus de lui.

Sans prononcer un mot, il me jeta un fusil et arma l'autre. Avant qu'il n'eût le temps d'ajuster, le formidable pachyderme l'enveloppa de sa trompe et l'enlevait de terre comme une plume.

Je crus l'infortuné perdu, et la douleur lui arracha un cri étouffé. Toutefois il ne perdit pas sa présence d'esprit dans cette effroyable situation. En se voyant saisi par l'éléphant, il avait rapidement tiré son talvar, avec lequel il trancha d'un seul coup, presque à sa naissance, le membre du pachyderme.

Le jeune paria retomba à terre. L'éléphant fit entendre un bruit terrible, leva ses défenses pour percer Meung, et s'avança pour le broyer sous ses énormes pieds. Je ne lui laissai pas le temps d'exécuter son projet car je lui adressai coup sur coup les deux balles de mon second fusil. L'animal tomba immédiatement, et la chute du colosse ébranla la terre autour de nous.

Meung, oubliant déjà qu'il venait d'échapper à la mort, me cria :

“ Ne laissons pas s'éloigner les jeunes ! ”

Et il me montrait les deux éléphants plus petits qui trottaient, effarés, par la prairie.

Je rechargeai ma carabine, nous sortîmes du bois, et nous nous trouvâmes en présence de l'un des fugitifs, qui fut tué aussitôt.

L'autre pris d'une terreur folle, et sans expérience, au lieu de traverser la vallée pour gagner la partie opposée de la forêt, décrivait des rondes dans les environs du lieu où gisaient ses parents, et poussait de petits cris plaintifs.

“ Si nous le prenions vivant ? me dit tout d'un coup Meung.

— Je ne demande pas mieux, répondis-je mais comment faire ? ”

Mon compagnon n'était jamais embarrassé. Il demanda à Ludolfus, une des cordes que nous emportions toujours dans nos excursions, fabriqua en un clin d'œil une espèce de lazzo, et nous commençâmes à poursuivre le jeune éléphant.

La capture n'était pas facile. Sans vouloir s'éloigner, l'animal courait de côtés et d'autres avec une célérité qui défait les meilleures jambes. J'étais d'avis de lui tirer dans les jambes un coup de fusil chargé à gros plomb, et je crois que réellement nous n'aurions pas réussi à l'approcher sans un incident dont je vais parler.

Ludolfus, qui ne brillait pas par l'agilité à la course était resté près du théâtre de la première lutte, d'où il suivait nos évolutions. Soudain, nous entendîmes un coup de fusil, puis un autre éclater de son côté.

Nous nous retournâmes pour connaître la cause de cette double explosion, et nous vîmes au même instant déboucher de la forêt un grand rhinocéros.

C'était sur lui que mon domestique avait tiré. Voyant que ses balles ne l'avaient point

abattu il s'empessa de fuir et de se réfugier derrière les arbres.

Les coups et la vue des éléphants, ses ennemis naturels, gisant par terre, avaient excité la fureur du monstre. N'apercevant que nous à qui s'attaquer, il accourait avec une force et une rapidité irrésistibles.

A son aspect, le jeune éléphant s'arrêta et demeura immobile. Le rhinocéros se précipita de son côté avec la violence d'un boulet de canon.

— Voilà qui abrégera notre besogne, dis-je à Meung.

— En effet, répliqua l'Hindou, mais non pas de la façon que vous supposez.

Ignorant ce qu'il comptait faire, je me récriai, car nous n'avions plus nos armes à feu : ne croyant plus avoir de danger à courir, nous les avions laissés au bord du bois, afin d'être plus légers dans notre poursuite.

Sans s'occuper de mes réclamations, mon compagnon courait de toutes ses forces, et je l'imitais.

Quand nous fûmes auprès du jeune éléphant toujours immobile de terreur, Meung lui jeta la corde autour du cou, et, me remettant entre les mains l'extrémité du lazzo, il me dit :

— Maintenant, ne le lâchez pas.

Quant à lui, s'élançant de quelques mètres en avant, son seul talvar à la main, il se planta droit sur le chemin du rhinocéros, dont cette audacieuse provocation sembla redoubler la fureur.

J'attendais le dénouement avec anxiété. Je tremblais que le jeune paria ne fût atteint, percé, écrasé par le monstre.

Mais Meung avait ses procédés particuliers. Prompt comme l'éclair, il se jette de côté, et au moment où le rhinocéros, emporté par son élan passe à portée, il lui tranche le jarret.

L'animal s'abattit comme une masse inerte et demeura inoffensif sur le sol, jusqu'à ce qu'on l'achevât.

Cette chasse, où nous tuâmes à deux, quatre éléphants et un rhinocéros, et où nous capturâmes un jeune éléphant, est une des plus brillantes que j'aie faite durant mon séjour dans l'Hindoustan.

Les défenses de nos victimes étaient si puissantes et si lourdes, que nous fûmes obligés de requérir du monde au fort pour les y faire transporter.

ÉPILOGUE

Quinze ans de vie guerrière en Hindoustan et les fatigues de mes nombreuses chasses avaient quelque peu altéré ma santé. Ma mère vieillissait et tenait à me revoir et à me garder auprès d'elle, Mes sœurs y tenaient tout autant. En 1845, donc, je quittai le pays où j'avais dépensé, au service de ma patrie, les plus belles années de ma vie. Les officiers de mon

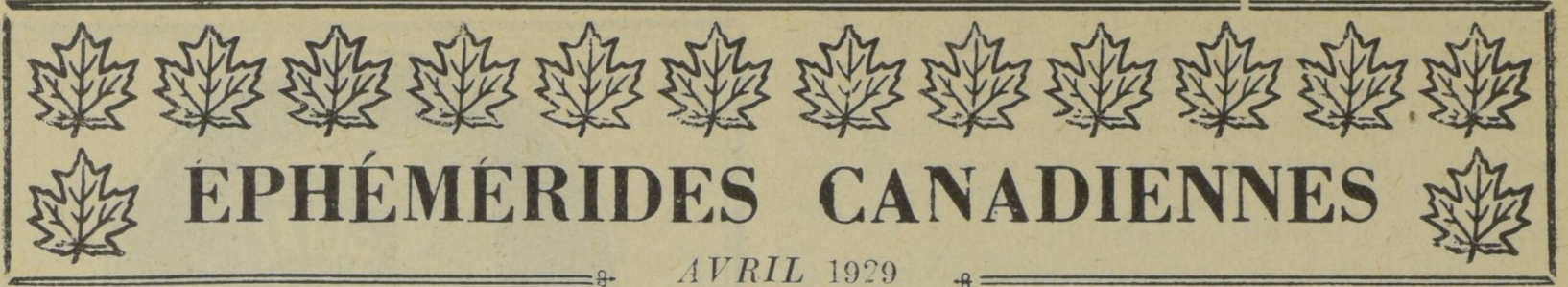
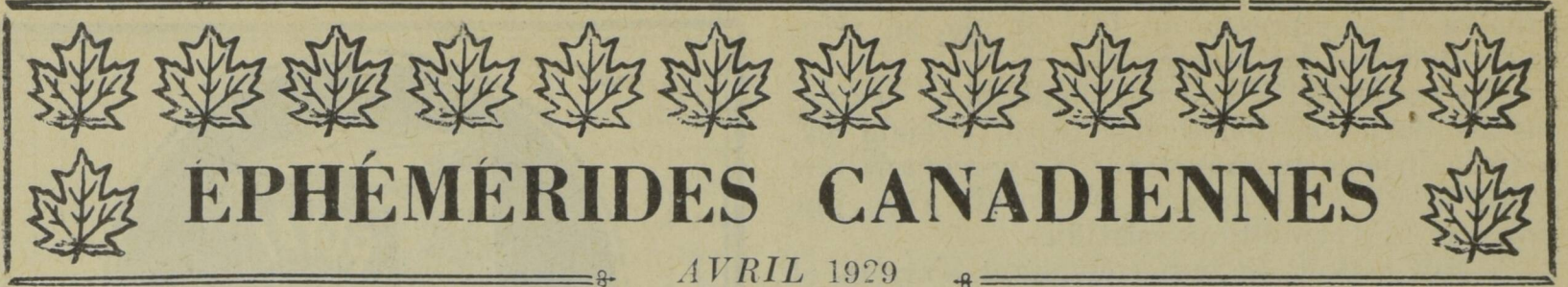
Fait un Meilleur
Pain
Demandez à votre
épicier pour
**LES GALETTES
DE LEVAIN
ROYAL**
LA QUALITE PLUS ELEVEE
POUR AU-DELA
DE 50 ANS

régiment m'offrirent une soirée d'adieu ; leur cordialité me toucha profondément ainsi du reste que les marques de sympathie de nombreux amis que je comptais dans la société de la ville où je venais de séjourner en dernier lieu.

On devine la joie de ma mère et de mes sœurs à mon retour en notre chère Écosse. La mienne aussi. Ma situation d'officier au Bengale m'avait permis d'être leur soutien et d'assurer leur vie matérielle dans d'assez honorables conditions. Leurs goûts et leurs habitudes étaient du reste aussi modestes que les miens. Mais la situation que je me créai dans la mère-patrie me permit de le faire plus largement. J'aidai ainsi mes sœurs à fonder un foyer ; j'en fis autant moi-même. La vie s'épanouit autour de nous, en des enfants qui ne nous donnent que des consolations et dont les aînés s'apprentent déjà à se faire un chemin dans la vie.

FIN

Nos âmes sont faites pour s'élever, mais à l'exemple des oiseaux qui tous ont reçu des ailes, et volent plus ou moins haut, elles n'atteignent pas les mêmes cimes.


EPHÉMÉRIDES CANADIENNES


— AVRIL 1929 —

1 — A la Basilique de Québec, ont lieu les funérailles solennelles de Sir Lomer Gouin, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, décédé subitement à l'Hôtel du Parlement le 28 du mois dernier, à l'âge de 68 ans.

S. G. Mgr Omer Plante, administrateur de Québec, chante le service, et S. G. Mgr G. Gauthier, administrateur apostolique de Montréal, prononce l'éloge funèbre du défunt, qui était président de l'Université de Montréal.

— A Québec, décède M. J.-H. Larochelle, industriel, à l'âge de 74 ans et 4 mois.

— La foudre tombe sur l'église de St-Paul, Montmagny, au milieu d'une bourrasque de neige, et ce temple est complètement rasé par les flammes. Le couvent paroissial, attenant à l'église, est aussi détruit. Les pertes sont d'environ \$125.000.

2 — L'hon. H.-G. Carroll, juge en retraite et vice-président de la Commission des liqueurs de Québec, est nommé lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, en remplacement de feu Sir Lomer Gouin. L'hon. Carroll a fait son cours classique au Collège de Ste-Anne de la Pocatière et son droit à l'Université Laval de Québec.

4 — On apprend que les Frères des Écoles Chrétiennes vont bientôt fonder à Montréal un institut pédagogique, qui serait affilié à l'Université de cette ville.

— L'hon. Carroll prête serment comme lieutenant-gouverneur de la Province, puis il proroge les Chambres.

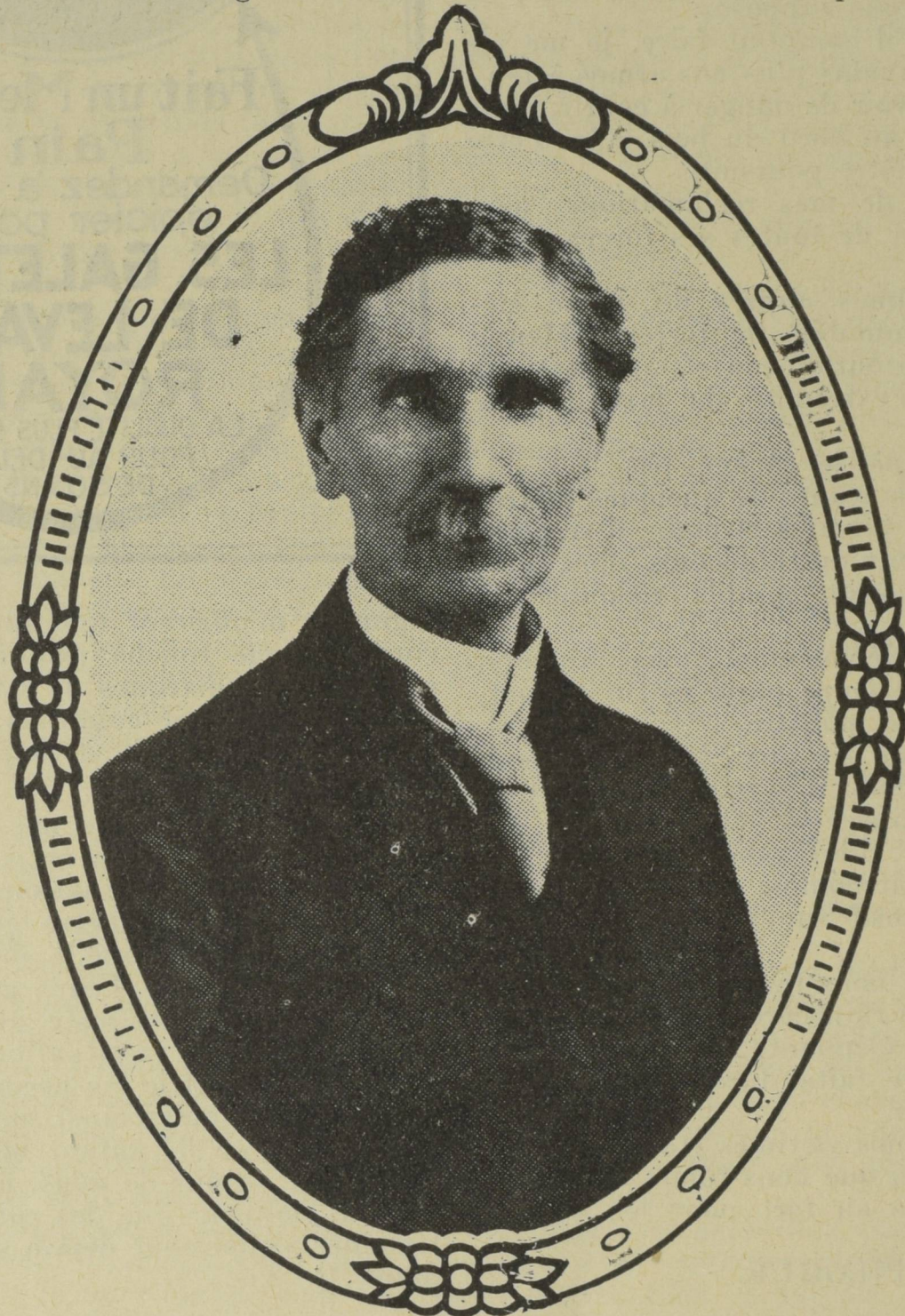
— Cent soixante cadets de l'Australie sont actuellement en visite à Québec. Ils assistent ce soir à une séance de gymnastique donnée par les élèves du Séminaire, puis Mgr Camille Roy, supérieur, remet au Major Simons, qui commande ces jeunes gens, une médaille souvenir.

— Dans son discours du budget, l'hon. M. Bracken, premier ministre du Manitoba et en même temps ministre des finances, annonce que son gouvernement aura pour la prochaine année fiscale un déficit probable de \$876.989.64

5 — L'Harmonie Royale des Guides de Belgique donne un concert à l'Auditorium de Québec.

6 — Le R. Père Dieux, oratorien, prédicateur du dernier carême à Notre-Dame de Montréal, donne une conférence à la salle des Promotions de l'Université Laval de Québec.

— A l'Hospice Saint-Dominique, Québec,



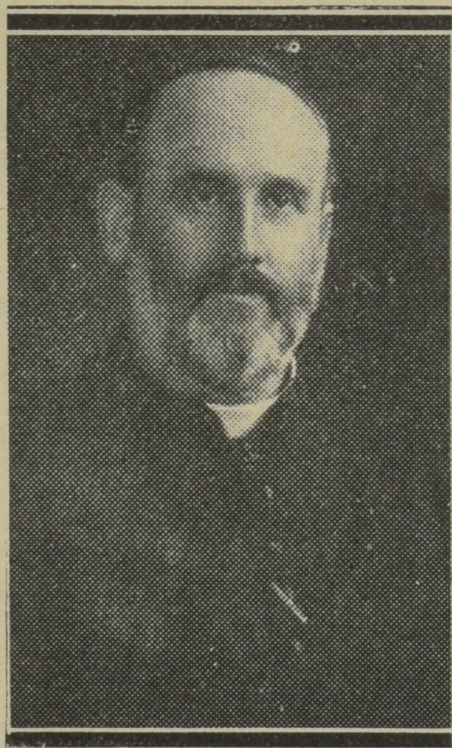
S. Ex. l'Hon. H.-G. CARROL,
le nouveau lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

décède M. l'abbé Gaudiose Brousseau, à l'âge de 69 ans et 6 mois.



Feu l'ABBÉ GAUDIOSE BROUSSEAU

7 — Après une heure à peine de maladie, au presbytère de St-Malo, décède M. l'abbé Antonio Huot, directeur de la *Semaine Religieuse de Québec*, à l'âge de 52 ans. M. Huot, venait de prêcher à la grand'messe paroissiale devant une réunion d'Artisans dont il était l'aumônier diocésain. Cette mort imprevue cause des regrets universels. M. Huot était un journaliste averti et il a aussi publié plusieurs ouvrages très estimés.



Feu l'ABBÉ ANTONIO HUOT.

8 — Dans une lettre adressée de Rome, en date du 19 mars dernier, à M. le chanoine Fran-

çois Blanchet, directeur de l'Action Sociale Catholique de Québec, S. Em. le Cardinal Rouleau annonce que dans l'audience du 8 mars, le Saint-Père a accordé une bénédiction apostolique toute particulière aux Directeurs au personnel et à toutes les œuvres d'action catholique du diocèse de Québec.

— L'hon. sénateur F.-L. Béique succède à feu l'hon. Lomer Gouin à la présidence du Conseil de l'Université de Montréal, et M. le notaire E.-R. Décary est nommé président de la Commission d'administration de la même Université, position occupée précédemment par l'hon. M. Béique.

9 — Des amis et des admirateurs de l'hon. M. Ernest Lapointe lui offrent un cadeau de \$100.000, comme reconnaissance pour les services qu'il a rendus à son pays et à son parti.

10 — La navigation est officiellement ouverte entre Québec et Montréal. Le "Lady Grey" fait son entrée dans le bassin Victoria de la Métropole, à 3h.30 cet après-midi.

11 — Le R. P. Victor Lelièvre, O. M. I., l'apôtre des ouvriers de St-Sauveur de Québec, part pour un séjour de quelques mois en Europe. Il accompagnera le R. P. Lejeune, O. M. I., d'Ottawa, qui va travailler à la publication d'un *Dictionnaire général du Canada*.

— Le R. P. Joachim, O. F. M., assistant-supérieur à Sherbrooke, vient d'être nommé directeur de la revue *Les Missions Franciscaines*, à Québec, en remplacement du R. P. Bonaventure, O. F. M., fondateur de la dite revue, qui retournera aux missions de la Chine.

— L'hon. M. Charles Dunning, ministre des Chemins de fer à Ottawa, dans son dixième rapport annuel de la Marine Marchande du Gouvernement Canadien, qu'il dépose aujourd'hui, accuse pour l'année 1928, un déficit de \$1,209.083.

— L'hon. M. James Robb, ministre des Finances à Ottawa, demande au nom de Sir Henry Thornton, président du Canadien National, un item de \$53.750.000 pour des travaux d'améliorations qui seront faites en 1929 à notre réseau national canadien.

12 — S. G. Mgr Neil McNeil, archevêque de Toronto, célèbre aujourd'hui le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale.

13 — M. Arthur Vallée, professeur à l'Université Laval de Québec, vient d'être nommé membre de la Société Royale du Canada, section de littérature française.

14 — Les Acadiens de Québec jettent les bases d'une succursale de la Société Mutuelle de l'Assomption dans notre ville. Cette succursale portera le nom de Louis Hébert.

14 — Quatre religieuses de l'Immaculée Conception de Montréal partent pour Vancouver d'où elles s'embarqueront à bord de l'"Em-

press of Asia" à destination de la Chine et du Japon.

15 — On annonce qu'à partir du premier mai prochain, le tarif de l'affranchissement postal des lettres entre la France et le Canada sera de trois sous l'once, au lieu de huit sous.

— Mlle Marguerite Moffette, du Cercle Marguerite Bourgeoys de St Roch, est élue présidente de l'Association Catholique de la jeunesse féminine de Québec.

16 — A l'Université Laval de Québec, a lieu la première des cinq conférences publiques que cette institution fait donner cette année à l'occasion du cinquantenaire de l'encyclique *Aeterni Patris*, sur l'étude de la philosophie thomiste. Mgr L.-A. Pâquet, P. A. V. G., fait cette première conférence, qui est lue par M. l'abbé Guillaume Deschênes, professeur de philosophie à l'Université.

17 — A New-York, décède subitement Sir Clifford Sifton, ancien ministre du Cabinet Laurier, à l'âge de 68 ans. Le défunt n'était pas un ami de notre race. C'est lui qui a contribué fortement à nous valoir une immigration composée de la lie européenne, c'est lui aussi qui a entretenu dans l'Ouest contre l'élément catholique et français la haine des sectaires et qui a assumé sa large part des spoliations ou des denis de justice au détriment des premiers pionniers de sa patrie d'adoption.

— M. L.-P. Geoffrion, greffier de l'Assemblée Législative de Québec, est nommé professeur à la Faculté des arts de l'Université Laval. M. Geoffrion a publié : *Zig-zags autour de nos parlars*, en trois volumes, et il a contribué pour une large part à la rédaction du *Glossaire canadien français*, qui va paraître bientôt.

18 — A Ottawa décède subitement l'hon. Docteur J. W. Edwards, député de Frontenac, Ont., aux Communes d'Ottawa, à l'âge de 64 ans.

19 — On annonce que le R. P. Barnabé, O. F. M., né Joseph Hubert-Wilfrid Lafond, partira bientôt pour le Thibet où il sera le directeur spirituel de la léproserie qu'y possèdent les Franciscaines Missionnaires de Marie.

20 — M. Adjutor Lachance, greffier de la cour de Faillites, à Québec, accorde la requête des entrepreneurs des "Appartements Lafontaine-Baldwin" demandant la mise en faillite de la Compagnie qui fait construire cet immeuble sur la rue Grande-Allée à Québec. C'est une faillite de près d'un million de piastres.

22 — On apprend la mort survenue à Issy-les-Moulineaux, près Paris, de M. l'abbé Henri-Pierre Garriguet, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice. Il était âgé de 78 ans.

23 — Deux aviateurs canadiens, MM. Noël Marshall et W. Mackenzie, de Toronto, font une chute d'avion et sont tués instantanément.

— M. l'abbé Emile Lessard curé de Ste-Jeanne d'Arc (Almaville) au diocèse des Trois-Rivières, décède à l'âge de 51 ans et 9 mois.

24 — Le Lieutenant-gouverneur de la province de Québec en Conseil fait les nominations suivantes :

L'hon. M. J.-E. Caron, ministre de l'Agriculture est choisi comme vice-président de la Commission des Liqueurs, pour succéder à l'hon. juge H.-G. Carroll.

L'hon. M. J.-L. Perron, ministre de la Voirie, succède à l'hon. M. Caron, comme ministre de l'Agriculture.

L'hon. M. Elisée Thériault, député de l'Islet, devient conseiller législatif pour la division de Kennebec, à la place de l'hon. M. Caron.

L'hon. M. J.-E. Perrault, ministre de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, remplace l'hon. M. Perron à la Voirie, mais il conserve son ministère des mines.

L'hon. M. Hector LaFerté, président de la Chambre, est nommé ministre de la Colonisation et des Pêcheries.

M. J.-A. Métayer, sous-ministre des Travaux Publics et du Travail, est nommé Magistrat de district.

M. Ivan Vallée, ingénieur en chef au département des Travaux Publics, devient sous-ministre des Travaux Publics et du Travail.

— A l'Hôpital du Saint-Sacrement, chemin Ste Foy, Québec, décède le R. P. Louis Trudeau, O. P. à l'âge de 45 ans. Le défunt, qui habitait Québec depuis quatre ans et qui est décédé après une maladie de plusieurs mois, était doué des plus beaux dons oratoires.

— Au Congrès des Associations des femmes libérales de l'Ontario, Mme Aurélien Bélanger épouse du vaillant député de Russell, revendique hautement les droits des femmes canadiennes-françaises de sa province.

25 — M. Rédempti Paradis, du *Soleil*, est nommé imprimeur du Roi, en remplacement de feu Amable Proulx.

25 — M. Cyrille Vaillancourt, chef du service d'Apiculture de la Province, croit que la récolte du sucre d'érable dans Québec sera cette année de près de 35,000,000 de livres formant un revenu de près de \$6,000,000.

— M. Roch Pinard, élève du Séminaire de Joliette, est choisi comme représentant de la Province de Québec, au concours d'éloquence qui aura lieu à Toronto, en mai prochain.

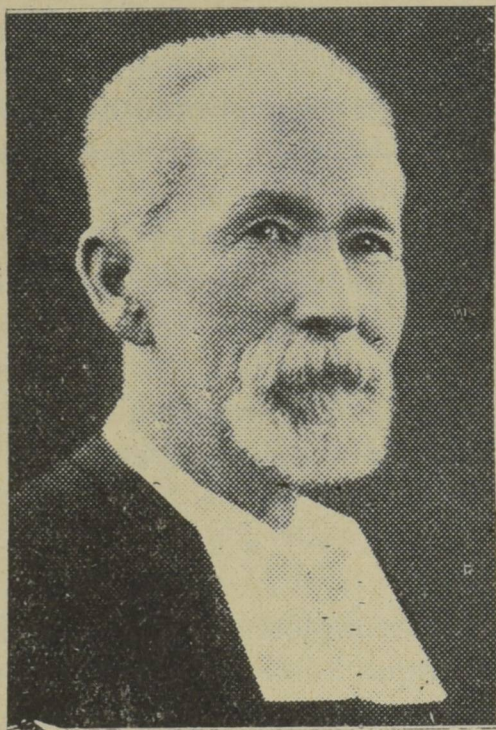
— L'hon. M. L.-A. Taschereau déclare à Montréal, que les Hôpitaux sous le régime de l'Assistance publique, recevront désormais \$2.01 par jour pour chaque malade indigent.

— On vient de choisir les membres du jury du prochain concours littéraire pour le prix David.

Ce sont : Mgr Camille Roy, P. A., recteur de l'Université Laval, le Rév. Canon F.-G

Scott, M. Benjamin Michaud, M. Edouard Montpetit, M. Aegédius Fauteux, M. Léon Lorrain, le R. P. M.-A. Lamarche, O.P., et M. Cyrus MacMillan.

26 — On apprend la mort arrivée dans l'Ouest Américain du R. Frère Stephen, des Frères des Écoles Chrétiennes, ancien directeur de l'Académie Commerciale de Québec (1887 à 1891). Le défunt, né Thomas Lessard, était originaire de St-Joseph de Beauce.



Feu le R. Frère STEPHEN, des E. C.

27 — S. Em. le Cardinal Rouleau, O. P., Archevêque de Québec, débarque dans sa ville épiscopale de retour de son voyage *ad limina*.

— D'une étude que publie aujourd'hui l'*Action Catholique*, il ressort qu'il y a au Canada 3,540,366 catholiques, 4,020 paroisses et missions desservies par 6,411 prêtres et religieux, 50 archevêques et évêques, 46 communautés d'hommes et 107 communautés femmes.

— Une dépêche de Rome annonce la nomination du R. P. Basil Ladyka, O. S. B. M., recteur de la paroisse St-Josaphat à Edmonton, comme évêque des Ruthènes grecs catholiques du Canada, en remplacement de S. G. Mgr Bučka, démissionnaire.

— On apprend que près de 2,000 Canadiens-français des États-Unis vont revenir au Canada, s'établir dans la région de la Rivière-à-la-Paix, au nord de l'Alberta.

— Le R. Père J.-Emile Saindon, O. M. I., missionnaire à Attawapiscat, vient d'être nommé vicaire du R. Père Provincial des Pères Oblats, à la Baie James.

— La première consignation de marbre de la Région de la Baie d'Hudson, qui sera utilisé dans l'édifice de la "Sun Life" à Montréal, vient d'arriver en cette ville par voie du

C. N. R. Ce marbre, que l'on a découvert récemment près de Cormorant, au mille 40, et qui est connu sous le nom de "Manniville", peut être comparé au plus beau marbre italien.



Feu M. G.-N. DUCHARME.

30 — A Montréal, décède M. G.-N. Ducharme, président de la "Sauvegarde", à l'âge de 78 ans.

— M. l'abbé J.-O. Duchesneau, curé de St-Léonard de Port-Maurice, au diocèse de Montréal, décède à l'âge de 63 ans et 9 mois.

— L'hon. M. Veniot annonce que l'accord postal entre la France et le Canada, n'ayant pas encore été signé par les intéressés, ne pourra entrer en force le premier mai, tel qu'il avait été annoncé.

ENFANT TERRIBLE

Un petit bonhomme de neuf ans se trouve seul au logis, lorsqu'un vieil ami de la maison arrive, et faute de mieux, lie conversation avec le bambin.

— A propos, dit celui-ci, vous apprenez le latin, vous ?

— Moi ? Par exemple ! Il y a longtemps, bien longtemps que j'ai été sensé le savoir ; mais qui peut te le faire croire ?

— C'est que je l'apprends aussi, moi.

— Ah ! ah !

— Oui, je décline *rosa*, la rose, et *Dominus*, le Seigneur.

— Tout cela est très bien, mon petit ami ; mais ce n'est pas une raison pour penser que je fais comme toi !

— Si ; parce que papa dit souvent comme ça que vous déclinez !



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

ET LE SEL

TOUT le monde sait que le sang est salé, que les larmes sont salées, que l'urine est salée. Il y a donc du sel dans l'organisme humain, et il n'y en a pas seulement dans le sang, les larmes et l'urine, il y en a partout.

Les chimistes l'appellent "chlorure de Sodium"; son nom populaire est "sel de cuisine."

* * *

Quel rôle joue-t-il chez nous ? Car on sait que, dans l'organisme, aucun élément n'est inutile.

Il joue un rôle important : Il "préside au fonctionnement normal de tous nos systèmes et de tous nos organes, particulièrement des glandes à sécrétion externe, comme les glandes à sécrétion interne, qui versent leurs produits dans le sang.

Tantôt il agit en tant que sel, parce qu'il est chlorure de Sodium ; tantôt il agit en se transformant en acide chlorhydrique, comme dans le phénomène de la digestion, où la pepsine jouerait un rôle très effacé sans cet acide.

Pour que tout marche régulièrement, il n'est pas nécessaire d'ingérer beaucoup de sel, 20 grains par jour, c'est-à-dire le tiers d'une cuillerée à thé suffisent amplement.

Et il n'est pas nécessaire que ce sel soit absorbé en nature. Les aliments ordinaires que nous prenons en contiennent des quantités variables, même le lait.

Mais nous avons l'habitude de saler nos aliments. Nous en prenons ainsi de un quart à un demi once par jour, suivant le goût de chacun. Nous en prenons donc beaucoup plus qu'il n'en faut.

Nous nous débarrassons de cet excès par les urines, par la sueur, par quelques autres excréments. Mais les reins sont la principale porte de sortie.

Qu'arrive-t-il lorsque ces portes de sortie font défaut, et que le sel, telle la fumée qui ne peut s'évader par une cheminée dont la lumière est bouchée, se répand ailleurs dans l'organisme.

S'il n'est pas en trop grande abondance, il pourra stimuler l'appétit, activer la digestion, et devenir ainsi un tonique.

S'il est en trop grande quantité, et surtout chez un sujet que son tempérament expose au rhumatisme, comme les arthritiques, il se dépose dans les tissus, dans les organes, provoquant alors des désordres qui s'appellent rhumatismes, dégénérescences, etc...

* * *

La privation complète de sel, — qui n'est pas facile puisque tous les aliments en contiennent en quantité plus ou moins grande, — la privation complète de sel aboutirait à cette maladie grave entre toutes, qu'on appelle *azotémie*, et qui est due à la rétention dans le sang de poisons qui devraient être éliminés.

Le sel peut jouer le rôle de médicament. On en ajoute souvent au lait, pour ceux qui en sont réduits à se nourrir exclusivement de ce produit. Les médicaments que l'on appelle sérum artificiels, qui se montrent si actifs, et rendent tant de services, sont à base de sel.

* * *

Mais il est des circonstances où il faut s'en abstenir, lorsque le rein ne peut plus remplir son rôle de filtre. C'est alors qu'il faut s'astreindre à une diète qu'on appelle le *régime déchloruré*. Les gens qui suivent ce traitement sont obligés de prendre leurs aliments sans sel, ce qui ne laisse pas d'être pénible, surtout au début.

Ceux qui, avec de mauvais filtres, c'est-à-dire de mauvais reins, s'obstinent à manger salé, vont tout droit à cette maladie, ou plutôt à cet ensemble de maladies que l'on appelle

la sénilité précoce, c'est-à-dire la vieillesse précoce.

Ils deviennent vieux avant l'âge.

* * *

Une chose que l'on ne soupçonne point, c'est que les grands buveurs sont précisément ceux qui doivent réduire au minimum leur consommation de sel.

Ceux qui ne boivent que très peu, un ou deux verres à chaque repas, et jamais ou presque jamais entre les repas, peuvent impunément saler, si c'est leur goût. Mais les grands buveurs doivent agir tout autrement et être parcimonieux en fait de sel.

C'est plutôt le contraire qui se produit. Manger salé excite la soif ; et ceux qui aiment le sel boivent d'ordinaire beaucoup. Et parmi ceux qui boivent beaucoup, les amateurs de bière, qui sont particulièrement remarquables, ne vont-ils pas jusqu'à saler leurs bocks. Ils brûlent ainsi, comme dit le proverbe, la chandelle par les deux bouts, et c'est parmi eux que l'hydropisie, choisit de préférence ses victimes.

En résumé le chlorure de sodium, le sel de cuisine, est un des éléments les plus importants de notre alimentation. Mais comme les choses les meilleures, il ne faut pas qu'on en abuse. Il ne rend de services qu'à la condition d'occuper sa place, et pas plus. Autrement, il devient nuisible ; et comme il imprègne dans nos tissus, ses mauvais effets se font sentir sur tout l'organisme. Et c'est en somme, une maladie grave que la vieillesse précoce, c'est-à-dire avant le temps.

LE VIEUX DOCTEUR.

AUX HALLES

Un gastronome s'arrête devant une truite, qu'il regarde, touche et retouche.

— "Qu'est-ce que vous faites là, monsieur ? s'écrie la marchande.

— Je lui parle, répond le gourmet.

— Vous parlez, à qui ? à la truite ? Farceur !

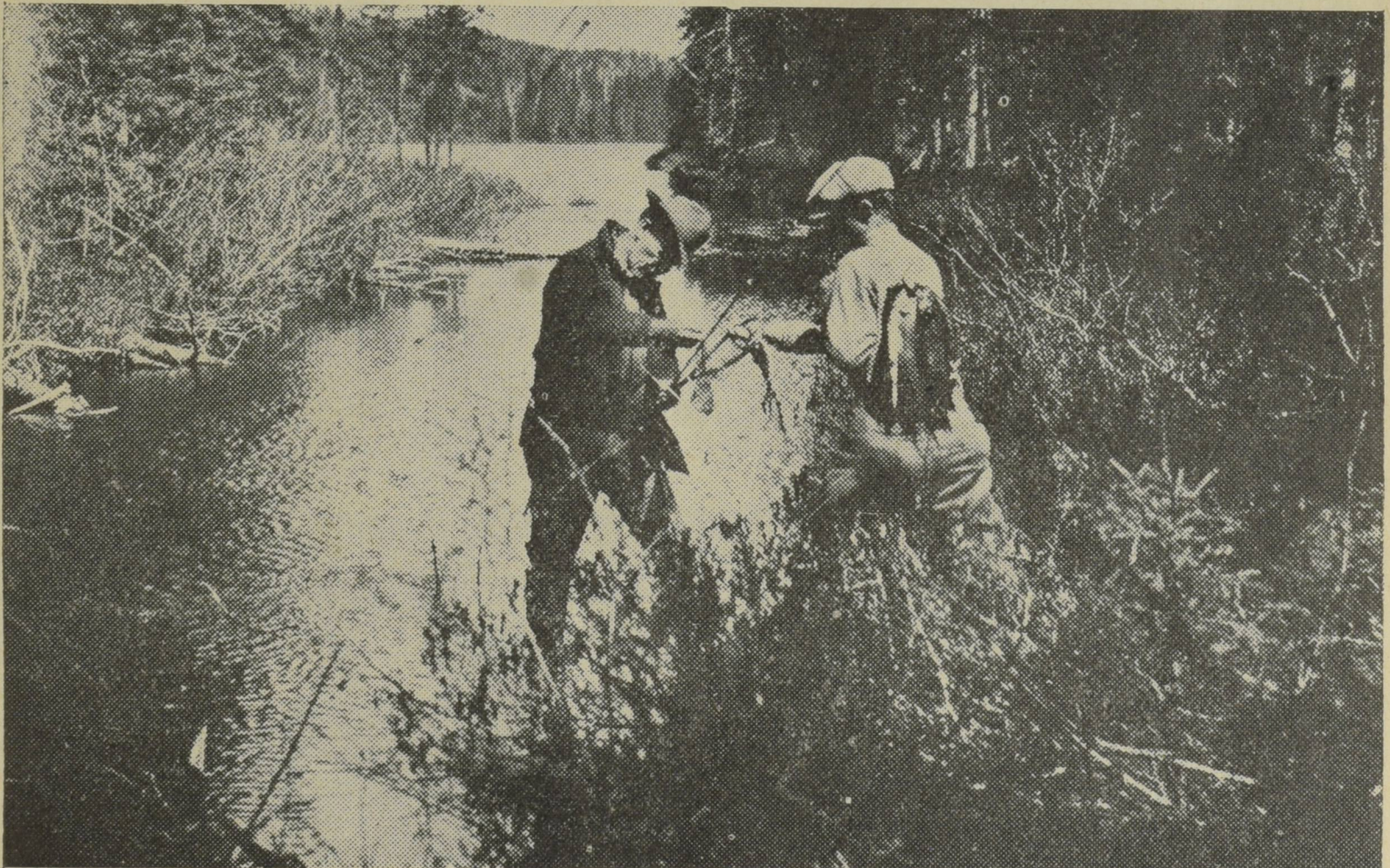
— Mais certainement.

— Allons donc ? Et qu'est-ce que vous lui demandez ?

— Des nouvelles de la rivière...

— Et elle vous répond ?

— Qu'il y a trop longtemps qu'elle en est sortie pour pouvoir me le dire !..."



UNE BELLE PRISE.

La syncope

CEUX QUI "TOMBENT SANS CONNAISSANCE"

Quelqu'un peut tomber en état de syncope, "se trouver mal" devant vous : que ferez-vous ? Souvent, parce qu'on ne sait pas, on perd du temps, on s'affole, et la syncope continue, de plus en plus menaçante, alors que quelques gestes utiles feraient tout rentrer dans l'ordre.

Tout d'abord il s'agit d'aller vite. Il n'y a en effet, pas de temps à perdre, car le malade, que le que soit la cause de sa syncope, est sous le coup d'un danger, qu'il faut immédiatement parer.

La première chose à faire, c'est de regarder la figure du malade. Deux cas se présentent : la face est rouge, congestionnée, ou pâle et exangue (sans sang).

Premier cas : la face est rouge, c'est-à-dire que le malade a le sang à la tête ; la congestion cérébrale est évidente. Alors, asseyez-le, la tête haute. Vous entendez bien ? La tête haute. Tout est là. Ce premier temps exécuté, vous allez chercher à faire circuler le sang pour décongestionner le cerveau. Frictionnez le corps vigoureusement, les jambes surtout. Si vous avez des sinapismes, mettez-en deux, trois, quatre, six sur les cuisses. La syncope s'améliore, alors tout va bien. Mais si elle persiste ? En ce cas, passez aux grands moyens. Il va falloir que vous tiriez du sang, au malade. Ne vous effrayez pas, c'est beaucoup plus simple que vous ne le croyez. Prenez une aiguille et percez le lobe de chaque oreille. N'ayez pas peur, vous ne risquez rien, et vous pouvez par ce geste, sauver la vie du malade.

Deuxième cas : le malade a la figure pâle, les lèvres blêmes, exsangues. Ici, c'est tout le contraire, il y a syncope par anémie cérébrale, et il s'agit de ramener le sang au cerveau. Alors, couchez le malade, la tête basse ! aussi basse que vous pourrez. Puis, avec un linge trempé dans l'eau froide et bien arrosé, flagellez-lui les joues, et surtout n'ayez pas peur de taper un peu fort. Dans la grande majorité des cas, le malade reviendra à la vie avec ces petits soins d'urgence.

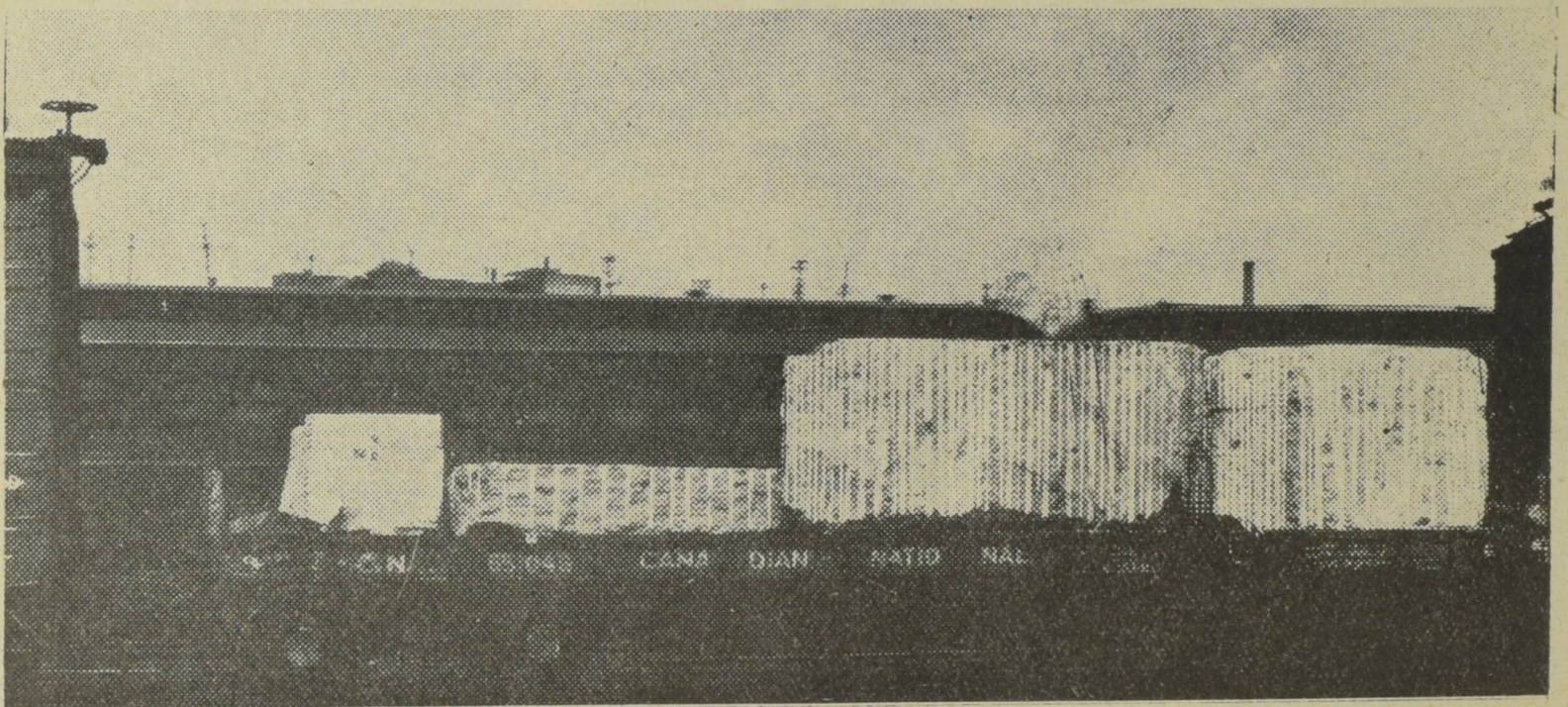
Dans les deux cas, il est bien entendu cela va de soi, que vous avez délacé les vêtements du malade et donné de l'air ! de l'air ! Éloignez les curieux, s'il y en a.

Ce qu'il ne faut pas faire maintenant : Ne donnez jamais à boire au malade. Ne lui apportez un peu d'eau que lorsqu'il aura retrouvé toute sa connaissance. Essayer de faire boire un sujet en état de syncope, c'est s'exposer à ce qu'il avale de travers et à voir alors la syncope prendre une allure tragique.

Tels sont les secours d'urgence que vous devez connaître. Les secours, vous pouvez les apporter au malade en état de syncope partout où vous vous trouverez, même si vous êtes isolés dans une plaine et c'est ainsi qu'avec un peu de sang-froid, on sauve la vie d'un homme.

Dans la saison qui dépouille la nature, il n'est pas de brise, de souffle si léger qui ne soit assez fort pour détacher la feuille de l'arbre qui la portait. Dans l'automne du cœur, il ne se fait pas un mouvement qu'il n'emporte un bonheur ou une espérance.

Mosaïques chrétiennes.



CONSIGNATION DE MARBRE CANADIEN "MANNIVILLE", arrivant à Montréal.



Le VIEUX CHAT ET LES RATS,

(Tableau de Léontine Malbet)





Une vocation

DANS le parloir d'un de nos grands collèges classiques, une dame à la mise un peu tapageuse, attend M. le Directeur des élèves. Occupé ailleurs, celui-ci retarde et pendant ce moment d'attente, Madame après voir jeté un coup d'œil sur l'apparence et le mobilier de la salle, s'intéresse aux photographies suspendues à la muraille. Dans les portraits alignés, elle reconnaît les têtes dirigeantes de l'institution, les personnages éminents, anciens élèves, qui font grand honneur à leur Alma Mater, soit sur un trône épiscopal ou parvenus au faite dans le domaine politique.

Madame se sent tout fier de avoir choisi un collègue si renommé pour l'éducation de son fils unique et voilà que rendue aux derniers mois du cours classique, elle a voulu savoir... elle vient aux informations. Quelle carrière ce cher enfant choisira-t-il?... Sera-t-il prêtre?... elle en serait si contente, non parce que le sacerdoce est sacré et que ses ministres sont les représentants de Dieu, auprès des humains, non... Madame n'a pas du tout cette haute appréciation du caractère sacerdotal. Elle veut tout simplement que son fils soit prêtre pour faire "endêver" sa voisine qui n'a pas eu les moyens de faire suivre un cours classique à ses enfants.

"Elle a fait des commis avec les siens, le mien sera prêtre, se dit cette excellente personne, s'il ne veut pas, je le pousserai... avec de l'argent, il entrera bien au Séminaire. Après tout, n'importe qui peut prétendre à cet honneur. Toutes les familles en comptent parmi leurs membres... et tout en attendant M. le Directeur qui évidemment n'est pas pressé de se rendre au parloir, elle se plaît à rechercher les tares familiales de tel ou tel membre du clergé... La pauvre oublie que l'appel de Dieu se fait

entendre à ceux qu'Il se choisit et que seul l'homme véritablement humble et droit jouit des préférences divines.

Une porte s'ouvre. M. le Directeur arrive.

— Vous me trouverez bien curieuse, M. le Directeur, mais je voudrais tant savoir si mon fils sera prêtre...

Alors le prêtre qui n'est pas dupe donne à Madame la leçon qui lui convient...

— Vous voulez savoir, eh bien!... Madame, vous saurez tout. Nous suivons votre enfant depuis douze ans, vous vous rappelez qu'à plusieurs reprises, il a dû répéter ses classes parce qu'il n'aime pas l'étude et que vous l'avez sans cesse encouragé à se rendre la vie facile. Il y a dans la vocation sacerdotale de nombreux devoirs à remplir. Votre enfant ne réussira jamais à se combattre parce qu'il ne sait pas ce qu'est la lutte. De plus, après chaque vacance, nous avons remarqué que les efforts et la peine que nous nous étions donnés pour le rendre meilleur n'avaient aucun résultat stable, donc inutile de vous dire que votre enfant ne sera jamais prêtre. A la maison, vous avez toujours travaillé d'accord avec ses instincts mauvais pour lui faire perdre le peu de bons principes que nous avons tant de peine à lui inculquer...

Madame est partie vexée... Non, non, répète-t-elle à tous les échos, mon fils ne sera jamais prêtre... elle s'y oppose de toutes ses forces. N'avoir qu'un garçon et le voir entrer au Séminaire... Ah! non, elle aimerait mieux le voir en prison...

Il y sera peut-être un jour; en attendant, souhaitons-lui de pouvoir au moins faire un parfait commis comme "les fils de la voisine"...

Jeanne LE FRANC.

Encouragez nos annonceurs

BOITE AUX LETTRES

REGINALD.— Votre lettre est une de celles que l'on garde pour les relire souvent... aux heures de solitude ou encore lorsque le souvenir de quelque trahison revient à l'esprit. L'ombre du bonheur qui grandit sur votre route aura son plein rayonnement dans quelque jour prochain et ses promesses d'espérance deviendront de merveilleuses réalités, j'en suis heureuse pour vous et je souhaite de tout cœur à votre joie une continuité absolue.

Je me rends à votre désir et j'espère que votre demande aura un plein succès.

GEMMA.— L'organisation économique moderne, les exigences de la "lutte pour la vie" contribuent et forcent souvent la jeune fille et même la femme mariée à sortir du foyer pour apporter au budget familial l'apport d'un gain employé à augmenter le confort sinon le luxe... c'est regrettable mais nous ne pouvons guère y remédier, puisque les principales intéressées refusent souvent de changer ce régime de vie... Elles préfèrent le travail et l'indépendance à une existence retirée et astreinte à des devoirs pénibles.

L'esprit chrétien et une grande compréhension des devoirs sociaux peuvent, je crois, aider à combattre ce fléau d'indépendance et de vie facile à condition toutefois que nos amies veuillent bien se donner la peine de réfléchir et de reconnaître le tort qu'elles font à la société en négligeant leurs plus impérieuses obligations.

FRAGILE.— Vos articles recevront les honneurs de la publication dans le présent No. C'est un encouragement à revenir de temps à autre faire une visite à "l'amie" qui sera toujours heureuse de vous recevoir. Je regrette et j'ai mille bonnes raisons pour cela, que les heures ne soient pas "élastiques"... comme votre pensée... Nos savants trouveront peut-être un jour une solution à ce problème de la fuite des jours... Au plaisir d'une nouvelle missive.

Jeanne LE FRANC.

Retour

au printemps.....

Puissance, énergie, espoir de la jeunesse, ton âme chante plus légère que la voix de l'hirondelle ; si le ciel s'éteint parfois, ton front ne veut pas longue, cette morne vision, il la repousse

saisissant les ailes printanières, voulant toujours garder la sérénité.

C'est là que se fait douce, l'influence qui se déteint en chaque ciel intérieur !

O PRINTEMPS, éveil d'une vie, ta leçon est salutaire !

Ne dis-tu pas qu'il faut accepter la tristesse sans la combattre, car elle est ce qui élève, purifie ; mais s'il la faut accueillir, il ne faut pas la retenir éternellement : elle est bonne oui, mais elle serait fatale... cette maladie pernicieuse, si le remède ne lui venait en aide...

Soyons forte sous l'épreuve, soyons forte à l'accepter, à l'aimer, mais surtout à lui donner le soleil du printemps qui espère !

MORALE— Il faut une ombre pour mettre en relief la beauté d'une œuvre, mais l'approfondir à l'excès serait anémier le spectacle ; prends garde artiste, prends garde aux couleurs trop obscures...

Saison bénie du ciel et du cœur, je salue ton RETOUR.

FRAGILE.

(sous le printemps 29, à St-Césaire, chez-nous)

Les femmes

"Ce sont les Femmes qui font et défont les Maisons".

Le sort de ceux que l'on aime est entre nos mains, Femmes chrétiennes ! Il nous est facile, de leur offrir une route, douce et fleurie, sous les qualités précieuses de notre âme car l'Ange et l'Enfant, nous cèdent un peu de leur timidité candide, de leur pureté amoureuse, de leurs tendresses constantes ; à nous donc d'éterniser le cher soleil ! Que ceux qui nous entourent soient réconfortés de cette chaleur au parfum dévoué, puisque c'est là notre pouvoir et notre devoir.

Qu'il est beau et digne d'envie, mes Sœurs !

Soutenue par la foi solide du Chef, qui nous établit Reine de son petit Royaume, nous lui donnerons en retour une bonté toute aimable, un grand amour soumis ; la petite hiérarchie gouvernante sera présidée de l'époux, secondée de l'épouse, et ainsi, pas de malentendu possible.

L'amour du logis, le goût et l'ambition haute de le tenir éclairé et ouaté pour recevoir l'élu, gardera la Reine sur son trône, préparant avec le retour du Compagnon cher, mille prévenances pour lui faire oublier le travail ardu qu'appellent les nécessités du petit état familial. Minutieusement, orçons ce paradis de l'amour

conjugale, des couleurs les plus harmonieuses ; partout où notre doigt, notre regard, notre voix se posera pour s'y attacher fixement, notre âme se révélera sous cette empreinte douce, comme dans un rayon lumineux qui demeure, une note claire qui se détache, un long parfum délicat qui s'exhale pour se retrouver en tous les coins du "nid"

Non, ne désertons jamais ce rôle de notre cœur (il est précieux, étant notre force et notre grâce) Si "l'hirondelle" (notre âme) s'enfuit du ciel rose (notre foyer), ce berceau devient sombre, et c'est la nuit, la ruine, la mort qui entre sous le coupable départ. Non, ne le quittons jamais ce devoir trop précieux ; dès la première insouciance, de notre part, tout s'attriste, perd sa gaieté...

A tout ce qui nous entoure, quelle valeur reste-t-il ?...

Avec notre âme qui PEUT et DOIT semer le Bonheur, poser partout le diamant du Sourire, ne jetons pas le désespoir, l'ennui, dans les cœurs aimés.

FRAGILE.

(Saint-Césaire)

Hommage à Marie

Vierge ineffablement puissante, bonne et pure, Reine, Mère et Modèle, à vos pieds prosternés, Des splendeurs dont nos champs par Mai couronnés Nous mettons en vos mains l'innocente parure.

A vous tous les rayons dont s'orne la nature, Les blancs hivers et les automnes fortunés ; Et des bleus firmaments la royale tenture, Et les couchants, de pourpre et d'or illuminés ;

A vous, l'étoile blonde au front des nuits sereines ; O Mère auguste de l'Enfant Jésus, à Vous Des purs regards d'enfants les clartés souveraines !

A vous, surtout, l'adolescent fort, chaste et doux, Qu'on voit près de l'autel de la Reine des reines, Avant l'obscur combat prier à deux genoux.

Hermancil DRUOT,

(Epis et Bleuets, chez Aubanel Frères, Avignon)

Première messe

Je crois le voir encor, ton grand geste émouvant, Geste unique qui fit tressaillir tout mon être, Quand pour la première fois, triomphant jeune prêtre, Tu levas, sur des fronts courbés, le Christ vivant.

Maîtres, parents, amis, pleurant, priant, rêvant, Étaient près de l'autel et te plaignaient, peut-être, De renoncer au monde avant de le connaître, De fuir l'amour humain fragile et décevant.

Mais toi, les bras raidis, dans ta fierté sublime, Comme un vainqueur qui vient de gravir une cime Élève vers le ciel le laurier glorieux,

Montrant à tous Celui qui te veux et t'appelle, Tu semblais dire, avec l'extase dans les yeux : "Amis, envie-moi... Ma part est la plus belle !"

Jean VÈZÈRE.

Le printemps du pauvre enfant

Oh ! comme l'hiver était dur !
Combien j'ai vu souffrir ma courageuse mère !
Combien j'ai déploré, dans notre asile obscur,
Mon impuissance et sa misère !

Cependant nous avons vécu,
Nous avons traversé cette saison terrible ;
Une providence visible
A nos pressants besoins chaque jour a pourvu.

Et voici maintenant qu'a cessé la froidure ;
Voici revenir le printemps,
Et la douce chaleur, et la fraîche verdure :
Nouveaux bienfaits de Dieu pour les pauvres enfants.

Soleil, dont la chaleur doucement me pénètre,
Que tu me fais plaisir, que tu nous fais de bien !
Près de sa petite fenêtre,
Maman va se chauffer sans qu'il en coûte rien.

Tes rayons sont pour tout le monde,
Tu n'exiges nul prix pour tes nombreux bienfaits
Et tu verses les feux de ta clarté féconde
Sur la cabane et le palais.

La commune fontaine, ouverte à l'indigence,
Ne présentera plus ses arides glaçons ;
Librement nous y puiserons
Cette eau, premier besoin, qu'ignore l'opulence.

Que ce printemps nouveau nous promet de douceurs !
Que j'aime ce naissant feuillage !
Le pauvre se console en dormant sous l'ombrage.
Bercé par le zéphyr que parfument les fleurs.

Et voici, près de ma croisée,
Les bons petits oiseaux qui vont faire leurs nids ;
Ils ne fuiront pas, car, la saison passée,
Alors qu'ils avaient faim, mon pain les a nourris.

Il faut si peu pour satisfaire
Aux modestes besoins d'un petit passereau !
Tout pauvre que je suis, hélas ! dans ma misère,
J'avais encor de quoi secourir un oiseau.

Que grâce en soit rendue au Dieu de la nature,
Qui veille sur tous ses enfants,
Au Dieu qui donne la pâture
A l'insecte, au lion, aux faibles, aux puissants !

Dieu qui m'as conservé ma mère,
Dieu qui m'as exaucé lorsque je t'ai prié,
Quand tu rends le printemps aux pauvres de la terre,
Que ton nom soit glorifié !

LAURENT DE JUSSIEU.

Nos chers enfants

Comment rendre les enfants obéissants

A.— Ce qu'il ne faut jamais faire

a) — Ne jamais répéter un ordre : si on permet que l'enfant n'obéisse pas à la première injonction, il n'y a pas de raison pour qu'il obéisse à la deuxième ou à la troisième...

b) — Ne jamais donner d'ordres irréalisables : donc n'exiger des enfants que ce qu'ils peuvent donner ; ne point imposer, par exemple, une immobilité complète de longue durée, ne point leur demander d'agir comme des adultes : ce sont des enfants.

c) — Ne jamais tolérer qu'un ordre donné ne soit pas exécuté : donc ne jamais commander ou ne défendre que lorsque cela est nécessaire, et quand un ordre est donné, ne jamais céder, ni devant les pleurs ni devant les bouderies, ni surtout devant l'entêtement qu'il faut en outre réprimer.

d) — Ne jamais employer de ruses : " Je te défends de faire telle chose ", quand on désire précisément que l'enfant enfreigne la défense et fasse cette chose prétendument défendue.

e) — Ne jamais mendier l'obéissance : donc pas de prières, pas de supplications : " Dis mon chéri veux-tu bien... " En général, un ordre ferme, catégorique, vaut beaucoup mieux.

f) — Ne jamais acheter l'obéissance par des promesses que l'on ne tiendra pas : " Obéis, et je t'achèterai des bonbons, un jouet, une bicyclette ", alors qu'on est bien décidé à n'en rien faire.

g) — N'employer jamais d'appellations injurieuses : " Lourdaud, paresseux, triple idiot... veux-tu bien m'obéir ! "

h) — Ne jamais montrer à l'enfant qu'on le suppose capable de désobéir : " Je croyais que tu désobéirais... tu as de la chance d'avoir obéi, sans cela... " Convaincre l'enfant de la possibilité d'une faute, c'est le mettre sur le chemin de cette faute.

i) — Ne jamais faire des menaces irréalisables : " Si tu n'obéis pas, je te ferai prendre par des gendarmes... par Croquemitaine... " L'enfant se rend vite compte de l'inutilité de ces menaces et il en rit.

j) — Ne pas flatter une passion mauvaise de l'enfant lorsqu'on veut le récompenser de son obéissance : " Si tu veux faire telle chose, tu pourras fumer une cigarette... tu n'iras pas à l'école l'après-midi... "

k) — Ne jamais rien ordonner quand l'enfant est passagèrement disposé à résister aux ordres : donc ne rien ordonner, sauf urgente nécessité, si l'enfant est en colère, énervé, sous le coup d'une très forte humiliation...

l) — Ne jamais donner à l'enfant des tentations de désobéissance : éviter en règle générale de défendre une chose répréhensible que l'enfant ne connaît pas et qu'il n'est pas exposé à connaître. On défend aux enfants de voler des friandises et c'est bien ; mais c'est mieux encore de ne point les mettre dans une situation qui leur permette de s'emparer en cachette de ce qu'ils convoitent.

m) — Ne jamais varier dans les ordres donnés : que la mère ne tolère jamais ce que le père défend ; que les parents ne permettent pas ce que les maîtres n'autorisent point ; que le père ne laisse pas accomplir aujourd'hui ce qu'il a défendu hier ou ce qu'il défendra demain, en un moment de tracasseries, ou de fatigue, ou de joie ou de mauvaise humeur causée par une digestion laborieuse.

B.) — Ce qu'il faut toujours faire.

a) — Habituer à l'obéissance dès les premières années : c'est une règle d'une importance capitale. Si la première éducation a été négligée, déjà des habitudes mauvaises ont grandi, qu'il est difficile — mais non impossible — de déraciner.

b) — Exiger toujours une obéissance immédiate et complète : l'obéissance différée et l'obéissance incomplète mènent directement et rapidement à la désobéissance catégorique.

c) — Commander toujours avec calme, sans colère, et clairement, afin que l'enfant comprenne ce qu'on lui ordonne " donc pas de paroles inutiles " et pour que se forme dans son esprit une juste conception de l'autorité. Beaucoup de parents, pressés, croyant gagner du temps, ne prennent pas la peine de donner des ordres clairs et d'attirer directement l'attention de l'enfant sur la portée de l'ordre qu'ils édictent. Ils croiraient perdues les quelques minutes employées à préparer ainsi l'enfant à obéir. Conséquence : ils doivent toujours répéter leurs ordres que les enfants, eux-mêmes, ne respectent pas toujours et les mauvaises habitudes se prennent. Le temps ainsi perdu au début est du temps bien employé que l'on regagnera plus tard.

d) — Accorder toujours sa confiance aux enfants tant qu'ils n'en ont pas abusé et leur laisser croire qu'on est certain de leur obéissance : c'est de la bonne suggestion et il est bon au début de suggestionner ainsi les enfants.

e) — Commander plutôt que défendre : l'enfant est, par nature, plus apte à obéir qu'à peser ces actions.

f) — Donner toujours l'exemple de l'obéissance ; tout homme doit obéir à ses supérieurs, à l'autorité légitime, à son devoir.

g) — Punir toujours la désobéissance, mais prendre garde ici d'établir une juste propor-

tion entre le châtement et la culpabilité réelle de l'enfant. Toutes les désobéissances ne sont pas également graves et ne doivent donc pas être punies de la même façon.

h)—Instruire l'enfant de ses devoirs : que l'enfant sache le plus exactement possible ce qu'il peut faire ou omettre ; en d'autres termes, former sa conscience, l'habituer à s'obéir à lui-même, à être fidèle au devoir. Si l'on punit un enfant parce qu'il a désobéi, alors qu'il ignorait l'ordre enfreint, c'est une déplorable injustice. Ne pouvoir établir la relation entre la faute qu'on a commise et le châtement imposé, cela rend le châtement démoralisateur. "Les chiens qu'on dresse, dit deviennent à ce régime, parfaitement enragés."
—un auteur.

C— Ce qu'il faut faire parfois.

a)—Récompenser l'obéissance : mais il faut choisir la récompense avec une intelligente prévoyance ; elle ne doit pas être prodiguée et l'enfant ne doit pas obéir parce qu'il l'espère, celle-ci doit être une "sanction" et non un "but".

b)—Encourager l'enfant, le grandir à ses yeux : on le prépare ainsi à respecter un ordre qu'on va donner, c'est de la bonne suggestion.

c)—Faire connaître à l'enfant la punition d'une désobéissance que l'on a des raisons de prévoir et de craindre : ce procédé doit être rarement employé et dans des cas déterminés, quand on a affaire à un désobéissant ; en tout cas, ne jamais annoncer que des menaces réalisables et, quand l'enfant a désobéi, les réaliser.

d)—Expliquer les raisons des ordres qu'on donne, mais seulement quand l'enfant peut les comprendre ; lui montrer la nécessité d'obéir qui s'impose à tous les hommes, lui faire comprendre que le père qui commande, qui défend, qui punit, n'agit pas par caprice, mais qu'il obéit à son devoir et qu'il n'est pas libre d'agir autrement.

c)—Faire comprendre le plus tôt possible à l'enfant que Dieu lui ordonne d'obéir : la désobéissance est un péché. Rappeler au moment opportun tel fait de l'Histoire Sainte qui rapporte la punition d'une désobéissance.

Jacques HERBÉ,

(*L'Education familiale.*)

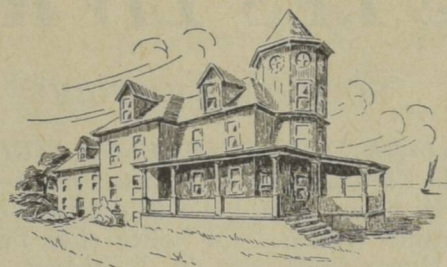
La vraie science de l'homme consiste à savoir ces deux choses : que Dieu est tout, et que nous ne sommes rien.



GOËLLETES DE PÊCHE DANS LE PORT D'HALIFAX, N. E.

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'APÔTRE donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'APÔTRE, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

Ont envoyé toutes les réponses exactes : M. Sylvio Lévesque, 230, rue Ste-Thérèse, Québec ;— Mlles Blanche et Yvonne Deschènes, et M. Ed. Deschènes, 101 1/2 Chemin Ste-Foy, Québec ;— Mlle Eugénie Viel, 230, rue Ste-Thérèse, Québec.

Les deux noms tirés au sort sont ceux de M. Sylvio Levesque et de Mlle Blanche Deschènes.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

DEVINETTES

1° Le comble de l'art de l'horticulture pour un jardinier, c'est de *cultiver des racines grecques ou carrées*, et de *planter des arbres généalogiques*.

2° Le comble de l'avidité pour un usurier, c'est de *prendre un grand intérêt à tout ce qu'on lui raconte*.

TRIANGLE

LONDRES
OLÉRON
NÉRAC
DRAP
ROC
EN
S

LOGOGRIPE

Sterne — Ernest

RÉBUS

Entre faire et dire, il y a beaucoup à dire.

Mot à mot.— Entre fer et DIR île I A—Bo cou — pas — dix Re.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Thérèse Lemieux, 8600, rue Berri, Montréal.— Mme. V.-J. Rochefort, 516, avenue Notre-Dame, Manchester, N. H.; Mlle Gérardine St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me.— Mlle Bérangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis.

JEUX D'ESPRIT No 120

DEVINETTES

1° Quel est pour un *débiteur* le comble de la peur ?

2° Quel est pour un *coutelier* le comble de l'habileté ?

CHARADE

Mon *premier* marche,
Mon *second* nage,
Mon *tout* vole.

MOTS EN TRIANGLE

Un habitant des mers, sa chair délicieuse char-
[me le palais d'un gourmand.

— Une pierre assez précieuse, moins pourtant
[que le diamant.

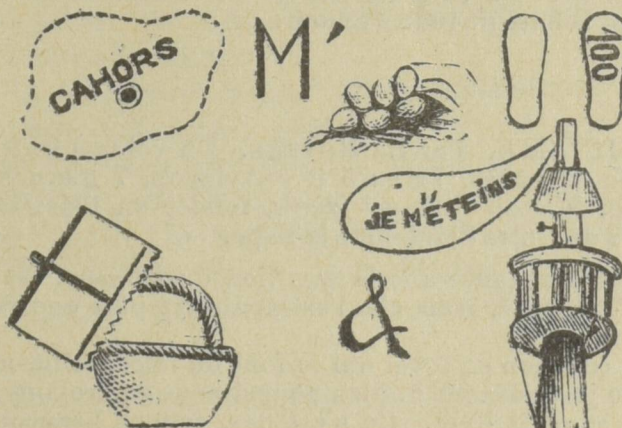
—Le chef de la famille.—Un prénom musulman.


—Un nom d'île dans l'Atlantique.

—Introuvable dans le lexique,


Dans le dictionnaire on le trouve aisément.

RÉBUS





LES LIVRES



NOUVELLES HISTOIRES VÉCUES

AVANT-PENDANT-APRES LA GUERRE de 1917 par le Père Charles DURAND. Beau volume grand in-8 de 216 pages avec belle couverture en couleur. Prix : 10 francs franco. En vente chez l'auteur ; M. l'abbé Ch. Durand, 57, rue du Président Wilson, St-Vallier (Drôme), France.

Nous avons déjà annoncé du R. Père Durand, un premier ouvrage : *Histoires vécues*, qui est actuellement complètement épuisé. Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs que la plume du vieux missionnaire ne s'est pas rouillée, pas plus que ne s'est tarie sa verve. Il vient, en effet, de publier un second volume qu'il a intitulé : *Nouvelles histoires vécues* et qui recevra, nous n'en doutons pas, le même accueil que le premier. Les récits que contient ce volume, très intéressants, très édifiants, très bien racontés, feront les délices de tous les foyers, autant qu'ils feront le bonheur des abonnés de nos bibliothèques paroissiales et la joie des enfants aux distributions de prix. Ce livre enthousiasmera la jeunesse et charmera tous les âges en faisant du bien.

LE SENS DE LA VIE. Par le R. P. EHRHARD. Un volume in-8 couronne de 224 pp. Prix : 17 fr.— Avignon, 7, place Saint-Pierre, Maison fondée en 1744, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Le R. P. Ehrhard vient d'ajouter à ses nombreux travaux d'apologétique et d'enseignement religieux un ouvrage tout à fait remarquable par son actualité, par sa clarté et par l'impression qu'il produit d'avoir traité la question à fond et d'une manière complète. Problème actuel que cette question du sens de la vie à une époque où la tendance universelle plonge les membres de la société dans le matérialisme théorique et pratique et dans la méconnaissance de plus en plus affirmée du sentiment du devoir, qu'il s'agisse du devoir individuel, familial ou social ; car c'est de tous ces éléments qu'est faite la vie. S'il en est qui vivent comme des brutes, il en est d'autres, et c'est à leur honneur, que ce sens de la vie tourmente dans leur intelligence, et dans leur conscience ; ils cherchent, ils lisent, ils consultent, mais hélas ! quel désarroi dans les innombrables systèmes qui ont eu l'ambition d'expliquer la troublante énigme ! Là n'est pas la lumière, et l'auteur le démontre amplement en signalant nettement les déficiences de chacun de ces systèmes.

D'autres, déjà sur le chemin de la vérité, sentent l'intime de leur conscience troublé par certains déséquilibres qui leur paraissent des contradictions ; c'est notamment ici le spectacle des imperfections et des perversités humaines qui les choque, c'est le lancinant problème de la douleur et de la souffrance qui les désoriente. A ces pauvres âmes désemparées l'auteur apporte la consolation que comporte toujours avec lui l'exposé sincère de la réalité, et il leur montre à la base de tout, l'amour.

LE LAÏCISME. Par LA ROVÈRE. Un volume in-16 raisin de 84 pages. Prix : 5 fr.— Avignon, 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel frères, fondée en 1744, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Depuis cinquante ans la question du laïcisme est toujours d'actualité, mais elle l'est peut-être plus encore aujourd'hui.

Mais combien en est-il qui se font du laïcisme lui-même une idée juste exacte ? Bien peu, si nous en croyons l'auteur de ce petit livre. Ce n'est pas, comme beaucoup se l'imaginent, une négation ; il nous démontre qu'il est une

doctrine bien positive, plus que cela, il est une foi ; ainsi l'a défini l'un de ses pontifes les plus en vue.

Et l'on comprend dès lors qu'il puisse exister et qu'effectivement il existe des *laïques* sincères. Il faut donc bien comprendre ce qu'est cette foi. C'est ce à quoi l'auteur s'efforce de nous amener, et il le fait pas à pas, avec une méthode rigoureuse, procédant d'abord par éliminations pour arriver progressivement à établir l'aspect positif du laïcisme tel qu'il est compris par ses défenseurs. Quelles sont pour la société tout entière les suites désastreuses d'une pareille doctrine, il n'a pas de peine à nous l'exposer dans ses derniers chapitres qui viennent apporter à ses arguments une confirmation malheureusement trop évidente. M. La Rovère a écrit là un petit livre substantiel qui nous manquait et qui dans sa pensée est surtout destiné aux non Catholiques. Les Catholiques eux aussi y trouveront des renseignements qu'en partie du moins ils ignorent et qui leur seront utiles.

HUIT INSTRUCTIONS pour une Retraite aux enfants.

Par le Chanoine Jean BESNARD, Supérieur au Séminaire de Nîmes. Un volume in-8 couronne de 76 pages. Prix : 6 fr.— Avignon, 7 place Saint-Pierre, Maison Aubanel Frères, fondée en 1744, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Enfin voici un auteur qui connaît véritablement les enfants et qui, excellent théologien, sait leur expliquer avec précision les grandes vérités de la foi tout en retenant leur attention si mobile et en frappant leurs jeunes imaginations.

M. le Chanoine Besnard a sa méthode à lui, méthode qui lui a donné les meilleurs résultats dans la paroisse de Saint-Sulpice à Paris pendant une vingtaine d'années. Il commence chacune de ses instructions par une parabole, un apologue, une histoire d'où il tire le plan de son discours. Puis pour en développer les idées principales il se sert d'anecdotes, qui les rendent plus claires et plus intéressantes. Il parle ainsi aux enfants de l'âme, du démon tentateur, de Notre-Seigneur notre adorable Modèle, de la Confession, de la Communion, des bonnes résolutions, de la Sainte Vierge.

L'auteur se borne dans cet ouvrage à donner des plans très détaillés, " afin de laisser au prédicateur, dit-il, la marge de développements personnels."

Avis important

Nous prions nos lecteurs de prendre note que l'abonnement à la revue " L'APÔTRE " est strictement payable d'avance. En conséquence, en recevant le dernier numéro, l'on devra faire parvenir le montant de l'abonnement dans les dix jours qui suivent, si on désire que la revue soit maintenue. Nous espérons qu'on ne donnera pas une interprétation défavorable à ce mode d'administration qui est absolument nécessaire pour assurer le succès de cette publication.

L'APÔTRE

105, rue Ste-Anne,

QUEBEC

Les victimes d'un ambitieux

I

Dieu nous garde de l'ambition et des ambitieux ! L'ambition d'un homme souvent, a bouleversé le monde : l'histoire en fait foi.

L'ambition d'un méchant avorton d'oiseau, gros en tout comme le poing d'un nouveau-né, bouleversa la maison des Poljamin, coûta la vie à l'angora Patapouf, brouilla deux familles, et fut cause que le jeune André Poljamin passa toute la journée en retenue.

Voici l'histoire :

Sous la fenêtre de la chambre où le jeune André Poljamin préparait ses devoirs et ses leçons pour le collège, des oiseaux avaient construit leur nid. Depuis qu'ils avaient posé la première brindille à la fourche de deux branches, le jeune André, plus préoccupé du travail des oiseaux que de sa propre besogne, avait furieusement négligé son *Cornelius Nepos* et ses déclinaisons grecques, Le professeur de cinquième avait commencé par secouer la tête d'un air scandalisé, puis il avait mis de petites notes sur le cahier de correspondance d'André, et le père d'André avait froncé les sourcils. Comme les petites notes se reproduisaient périodiquement, le papa indigné avait grondé son petit garçon, et même l'avait privé de dessert un jour que la famille Poljamin recevait des amis à sa table. Quelle privation pour un petit gourmand et quel affront pour un petit collégien qui avait pas mal d'amour propre !

II

Le nid parachevé, la mère y déposa quatre œufs, qu'elle se mit à couvrir avec une patience admirable. Le petit André, rendu plus prudent par le malheur, avait préparé et expliqué tant bien que mal la vie de Miltiade, puis celle de Thémistocle ; il venait d'expédier celles d'Aristide le juste et de Pausanias l'ambitieux. Il entamait celle de Cimon et se risquait tout tremblant parmi les mystères, les casse-cou et les chausse-trapes de la troisième déclinaison grecque, lorsque les petits oiseaux, l'un après l'autre, sortirent de leurs coquilles.

Il perdit bien quelques petits quarts d'heure à surveiller les allées et venues du père et de la mère qui allaient aux provisions, et, au collège, le professeur plus d'une fois le regarda de travers, en faisant le geste symbolique d'allonger la main vers le cahier de correspondance. Néanmoins il n'y eut point d'éclat ; la crainte du maître et l'amour du

dessert maintinrent André sur les limites où commencent les tribulations de l'écolier paresseux ou distrait.

Les petits oiseaux cependant commençaient à avoir des plumes ; Cimon, fils de Miltiade, venait d'être frappé d'ostracisme, et André Poljamin cherchait dans son dictionnaire le mot *celerius*, pour traduire la phrase : *Cujus facti celerius Athenienses quam ipsum pœnituit* (1).

Les oisillons, qui venaient de déjeuner copieusement, s'étaient installés en dehors du nid pour digérer au soleil, et, en témoignage de parfait contentement, ils faisaient ; *Cuic ! cuic ! cuic !*

André aurait bien aimé à savoir ce qui les rendait si bruyants et si joyeux ; mais, se sentant un peu pressé par l'heure, il inséra son pouce gauche dans son oreille gauche et, de sa main droite, il continua à feuilleter son dictionnaire, en se répétant à demi-voix : *Celerius, celerius*, pour ne pas entendre les oiseaux.

— *Cuic ! cuic ! cuic !*

— *Celerius, celerius, celerius !*

Cette espèce de dialogue bizarre durait depuis une demi-minute, lorsque la volonté d'André commença à céder, suivant en cela l'exemple de son attention ; car le pauvre André s'aperçut qu'il cherchait *celerius* au milieu des pages consacrées à la lettre S.

Pour en finir avec cette obsession, il se leva brusquement et alla regarder par la fenêtre.

III

Trois des petits, ronds comme des boules, immobiles comme des fakirs, le bec clos comme des oisillons repus, se tenaient prudemment accroupis sur leurs pattes repliées, autour du nid. Le quatrième frère, plus éveillé et plus ambitieux, s'était perché triomphalement sur une petite branche isolée, à quatre pouces au moins au-dessus du nid.

L'oisillon fit d'abord bonne contenance, et tint la tête fièrement levée, appelant par ses cris l'attention de ses frères ; mais aussitôt qu'ils cessèrent de le regarder, il prit un air penaud et inquiet, et André fut saisi d'un fou rire, parce que l'attitude et la physionomie de l'oisillon lui rappelèrent aussitôt celle de son camarade Charrier.

A la dernière leçon de gymnastique, le camarade Charrier, profitant de ce que le maître était occupé ailleurs, avait grimpé sur le portique, et, une fois là, avait crié aux autres : " Eh ! les autres, regardez-moi donc ! Mais il y a une règle du rudiment de Lhomond qui dit : *Sua hominem perdet ambitio* ;

(1) Les Athéniens souffrirent plus vite que lui de ce qu'ils avaient fait.

c'est-à-dire, en la circonstance, "Charrier sera victime de son ambition."

A peine debout sur le portique, Charrier eut le vertige ; il se mit piteusement à plat ventre sur la poutre horizontale, ferma les yeux et cria : "Au secours !" Le maître appliqua l'échelle contre le portique et, prenant Charrier par la peau du dos, le descendit, tremblant et penaud, au milieu des huées de ses camarades.

Or l'oisillon se trouvait dans la même position que Charrier, et il faisait la même figure. La branche était oblique, et ses pattes glissaient ; ses moignons d'ailes et son embryon de queue ne lui était d'aucun secours, soit pour voler, soit pour conserver son équilibre.

Mais la mère était là, toute prête à jouer le même rôle que le maître de gymnastique.

IV

André, curieux de savoir comment elle s'y prendrait oublia Cimon, les Athéniens, l'ostacisme, l'heure et les exigences du professeur.

Tout à coup l'ambitieux, saisi de vertige, fit un faux mouvement qui le précipita brusquement du faite de la grandeur où son ambition l'avait hissé.

Il tomba à pic, et tout ce que sa mère put faire pour lui, ce fut de se précipiter au-dessous de lui et de le soutenir de ses ailes étendues pour amortir sa chute.

Elle y parvint ; car l'ambitieux déchu, après s'être relevé, se mit à trotter sur le sable de l'allée.

"Comment va-t-elle faire pour le remonter ?" se demanda André. Oh ! que le pauvre Cimon était loin de sa pensée en ce moment !

Tout à coup la mère et le petit se mirent à pousser des cris déchirants. Le chat du voisin, l'angora Patapouf, qui jusque-là avait fait semblant de dormir sur le chaperon du mur mitoyen, venait de sauter dans le jardin et s'avancait à pas de loup ; l'oisillon, effaré, allait culbutant et se ramassant, sans savoir ce qu'il faisait ; la mère planait entre le chat et lui pour le défendre et détourner l'attention de Patapouf.

Sans réfléchir un vingtième de seconde, André saisit son lourd encrier de plomb et le lança à Patapouf, qui battit en retraite. André ne s'aperçut même pas que sa blouse de de toile était tigrée d'encre et que l'encre ruisselait sur ses livres et sur ses cahiers. En quatre enjambées il descendit l'escalier, tantôt sifflant, tantôt criant : "Potor ! Potor ! un chat !"

Le terre-neuve Potor, qui ronflait sur une natte, secoua les oreilles et, aussitôt la porte

ouverte, s'élança dans le jardin en bondissant comme un tigre.

La petite mère poussait en ce moment des cris de désespoir, planant au-dessus de Patapouf. Moins heureux que cet ambitieux de Charrier, l'oisillon n'avait pas été secouru à temps. Patapouf, ramassé sur lui-même, avec des mouvements de tête et des grondements de satisfaction, dévorait sa proie sur place.

Potor, excité par André, cassa les reins au chat d'un seul coup de ses crocs formidables.

André eut peur en voyant ce qu'avait fait Potor à son instigation, et, croyant dissimuler sa faute en faisant disparaître le corps du délit, il prit Patapouf par la queue et le lança par-dessus le mur.

Dé l'autre côté du mur, une voix de femme cria : "Quelle horreur !" Et comme André se sauvait vers la maison, il se trouva en face de son père et de sa mère, que les aboiements de Potor avaient attirés.

Les voisins qui aimaient beaucoup leur chat, et qui étaient d'un caractère "susceptible", prétendirent que l'on avait attiré Patapouf exprès pour le faire dévorer par Potor. Comme ils ne voulurent accepter ni explications ni excuses, les deux familles cessèrent de se rendre visite et même de se saluer.

Et comme il fallut prendre le temps de changer André de costume, il arriva au collège sans leçons, sans devoirs et sans excuses, et fut condamné à passer le jeudi suivant en retenue.

Tout cela pourtant ne serait pas arrivé, si l'oisillon ne s'était pas laissé aveugler par l'ambition.

Dieu nous garde de l'ambition et des ambitieux !

UN DILETTANTE ! . . .

On a donné à Calino une entrée pour un concert classique.

Il ne connaît rien à la grande musique, mais il y va tout de même . . . sans trop se presser toutefois.

Il arrive en retard, au milieu d'un morceau de Beethoven.

"Où en est-on ? interroge-t-il.

— On joue la *Neuvième Symphonie*.

— La neuvième ? Je n'aurais tout de même pas cru que j'étais aussi en retard ! . . ."

Toto a pris un journal qu'il lit à sa petite sœur : "Impôt sur les blés durs."

"Qu'est-ce que c'est que les blés durs ? demande la petite fille.

— Dame ! répond Toto, ce doit être les blés qui servent à faire le pain rassis !"

FEUILLETON DE L'APÔTRE

ANITA & Par M. DELLY

9

XII

Pour la première fois depuis plusieurs mois, le soleil s'était décidé à faire son apparition et inondait victorieusement de sa lumière d'or la cité attristée jusqu'ici par des pluies persistantes. Le printemps n'avait été que la maussade continuation d'un hiver humide et malsain, mais en ce jour il prenait sa revanche... revanche charmante et ardemment désirée.

Sous la main de Charlotte, toutes les fenêtres de la maison Handen s'ouvraient afin de laisser pénétrer dans les pièces sombres ce bienheureux rayon de soleil. Seule, l'une d'elles, au second étage, demeurait close. Là était la chambre d'Anita. La jeune fille revêtait en cet instant son costume de sortie, et se hâta fébrile, sa pâleur, la tristesse décelée par ses grands yeux un peu cerclés de noir témoignaient d'une souffrance et d'une inquiétude extrêmes. Mlle Rosa Friegen était mourante, il n'était pas sûr qu'elle pût voir la fin de cette journée. Aussi la jeune fille reconnaissante et désolée se souciait-elle peu du gai printemps agitant sa brise fraîche et lançant vers sa fenêtre ses flèches lumineuses. Toutes ses pensées s'en allaient vers la maison grise où agonisait doucement la femme tendre et dévouée qui lui avait donné la solide nourriture de l'intelligence et de l'âme.

Une fois prête, elle descendit rapidement. Sur le pallier du premier étage, on apercevait, par une porte entr'ouverte, une vaste pièce envahie par les ouvriers. Mme Handen faisait repeindre et tapisser la chambre d'Ary. Il n'y avait aucun espoir de le voir revenir à M... cette année : sa décision était formelle à ce sujet, ses occupations ne lui permettant pas, disait-il, de s'accorder ce congé. En conséquence, Mme Handen avait projeté pour la fin de l'été un séjour assez long en Italie, afin d'avoir l'occasion de voir fréquemment son fils. Le jeune homme avait établi sa résidence à Rome, d'où il rayonnait dans toutes les capitales du monde, excitant un enthousiasme extraordinaire. Mais le projet de restauration n'en avait pas moins été maintenu, Mme Handen détestant abandonner une idée longuement préparée.

Tout en avançant vers la maison grise, Anita se demandait si l'été serait aussi mélancolique que cet hiver qui finissait. Elle s'était trouvée, en effet, en butte à la froideur toujours grandissante de Mme Handen, jalouse de l'affection ardente témoignée par Maurice à sa cousine. Peut-être aussi la veuve croyait-elle les calomnies du conseiller par rapport

à Ulrich. Et, de la part de ce malveillant personnage, que n'avait-elle pas eu à souffrir ! Personne dans la maison n'étant assez influent pour remplacer Ary, le lâche conseiller en avait profité pour tourmenter la fille de ce Bernhard qu'il semblait honorer d'une haine particulière.

Oui, cet hiver avait été véritablement triste... pour tous d'ailleurs. Frédérique replongée dans son humeur sombre, s'isolait de sa famille et travaillait avec une dévorante ardeur ; elle refusait obstinément de prendre part aux réunions mondaines, celles-ci ayant perdu en partie le caractère littéraire qui dominait dans celles de l'été précédent. Joel Ludnach, le doux poète scandinave qui en était le charme, avait regagné son pays au début de l'hiver, étant rappelé près de son père mourant. En revanche, Bettina n'avait pas manqué une fête, et l'excellent Wilhelm, radieux de voir sa jeune femme si jolie dans ses vaporeuses toilettes, l'accompagnait complaisamment. Il l'avait accompagnée jusqu'au jour, pas très tardif, où une pleurésie arrêta la vie frivole et insouciant de la charmante créature. Elle échappa à la mort, mais demeurait languissante et ne pouvait quitter la villa luxueuse qui était la propriété de Wilhelm, un peu en dehors de la ville.

Mais de toutes ces tristesses, la plus pénible était celle qu'endurait aujourd'hui Anita. Et, en entrant dans la chambre austère de Mlle Rosa, elle constata avec un indicible déchirement que le mal avait fait d'effrayants progrès.

Un rayon de bonheur traversa les yeux de la malade en voyant approcher la jeune fille.

— Vous voilà revenue, ma chérie. Vous vous fatiguez, pauvre petite !

Anita se laissa glisser à genoux contre le lit, près de Mlle Elisabeth. La mourante posa sa main sur la tête de la jeune fille.

— J'aurais voulu vous voir un peu plus heureuse, ma petite. Enfin, pourvu que vous accomplissiez la volonté divine !... Tâchez de vous associer à Elisabeth dans son œuvre d'instruction. Demandez à votre cousin, Anita...

Elle s'arrêta de nouveau et demeura plusieurs heures sans parler, égrenant son chapelet avec une ardente dévotion. Vers 5 heures, elle dit à Anita, demeurée près d'elle :

— Rentrez, enfant, et demandez la permission de revenir me voir ce soir, n'est-ce pas ?

— Je vais rester encore un peu, Mademoiselle...

— Non, non, il ne faut pas mécontenter votre tante, ma chérie.

Anita obéit à cette voix toujours écoutée. Elle

quitta la vieille maison dont le soleil dorait joyeusement la façade et suivit la petite rue au pavé inégal où l'herbe poussait à volonté. Derrière elle retentissait le bruit d'un pas pressé. Une voix vibrante d'émotion dit tout à coup :

— Bonjour, Anita !

Elle sursauta un peu et se détourna. Ary était près d'elle, la physionomie éclairée d'un rayon de bonheur. Devant le regard stupéfait et incrédule qui se levait vers lui, il sourit joyeusement.

— Vous vous demandez si c'est bien moi ? Eh oui ! j'arrive tout droit de la gare, ayant pris le chemin le plus court. Vous ne vous attendiez pas à me voir surgir ainsi dans cette vieille rue ?

— Non, certes ! dit-elle avec un sourire heureux, en serrant la main qu'il lui tendait. Nous ne comptions pas sur vous, cette année, Ary.

— En effet, j'étais fort résolu à ne pas venir, mais...

Il n'acheva pas, mais dans ses yeux bleus passa soudain une expression très douce qui transfigura sa physionomie un peu altière. Anita la vit, et son cœur se serra un peu en se demandant quelle radieuse espérance illuminait ce regard.

Elle se remit en marche, et, durant un court instant, Ary s'avança près d'elle en silence :

— Avez-vous donc été malade ? demanda-t-il tout à coup. Vous avez bien mauvaise mine et vous semblez fatiguée.

Elle lui apprit la maladie de Mlle Friegen et la fatigue, jointe à l'inquiétude, qui en était résultée pour elle. En parlant de la fin prochaine de sa chère maîtresse, les larmes, courageusement refoulées jusqu'ici, perlèrent à ses paupières. Ary prit doucement sa main et enveloppa sa cousine d'un regard de sympathique émotion.

— Pauvre Anita, ceci est une dure épreuve ! Cette noble femme a droit, en effet, à toute votre affection, à votre dévouement. Cependant, il faudrait prendre quelque soin de votre santé. Et, d'ailleurs, Anita, n'y a-t-il pas d'autres causes ? La vie, cet hiver, a-t-elle été bien facile pour vous dans cette demeure ?

Elle rougit et détourna les yeux de son regard perspicace.

— C'est Maurice qui vous a écrit cela ?

— Lui, et d'autres aussi. Ne prenez pas cet air mécontent, Anita, ils ont très bien agi en me prévenant et je viens mettre fin à ces lâches petites persécutions.

— C'est pour cela que vous êtes revenu ? murmura-t-elle, incrédule.

— Pour cela... et pour autre chose aussi. Vous semblez étonnée, Anita ? dit-il en riant.

— Mais oui, je le suis, en effet, car j'ai toujours entendu dire par votre mère et par vos sœurs que vous n'étiez pas sujet aux revirements d'idées et qu'il fallait une cause grave pour vous faire changer vos projets, une fois bien arrêtés.

— Et ma modeste petite cousine juge naturellement que je ne puis considérer comme une obliga-

tion importante de venir la délivrer ? dit-il avec un sourire malicieux.

Elle le regarda, un peu perplexe, se demandant s'il parlait sérieusement. Mais il avait légèrement tourné la tête et semblait saisi d'un soudain intérêt pour le vieux mur pittoresquement fleuri qu'ils longeaient en ce moment.

— En effet, je n'aurais jamais cette idée, Ary. Mais puisque vous parlez de me délivrer, il existe une combinaison bien simple : Mlle Elisabeth va se trouver seule maintenant, laissez-moi être sa collaboratrice... Dites, Ary, vous voulez bien maintenant ? demanda-t-elle d'un ton de prière.

Une émotion traversa le regard d'Ary en rencontrant les grands yeux bleus qui exprimaient une demande irrésistible.

— Attendez encore un peu, Anita, j'aurai peut-être une autre solution à vous proposer. Ayez confiance en moi, petite cousine, je ne vous laisserai plus exposée aux méchancetés du conseiller ; déjà, je me reproche de n'avoir pas mis ordre à cela dès cet hiver.

Ils arrivaient à la porte de la maison. Un instant plus tard, la vieille demeure s'emplissait d'une agitation inexprimable. De sa chambre, Anita entendait les exclamations sans cesse renaissantes. L'arrivée inattendue d'Ary prenait chacun au dépourvu et bouleversait toutes les têtes.

En descendant un peu avant le dîner, Anita rencontra Frédérique sur le palier du premier étage. Une lueur joyeuse éclairait ce visage si souvent assombri.

— Quel événement ! dit-elle en souriant. Qui aurait attendu cela d'Ary, dont les résolutions sont immuables ! Et peut-être restera-t-il plusieurs mois. Il est fatigué et a refusé de nombreux concerts. Mais voyez cette malchance ! Il tombe en pleine restauration de son appartement, et le voilà obligé de s'installer dans la chambre bleue. Mais il prend tout en souriant et a une physionomie heureuse qui pourrait bien présager quelque chose...

Elle s'arrêta un instant avec un petit sourire un peu malicieux.

— ... Je crois que notre été sera plus gai que cet effroyable hiver, reprit-elle avec un soupir d'allègement. Nous aurons des recrues du dehors, et entre autres M. Ludnach, qu'Ary a rencontré à Paris. Il doit venir passer quelques temps chez le baron Acker. Nous aurons aussi donna Ottavia Pedroni et sa nièce, Clelia. Vous nous en avez peut-être entendu parler ?

Et, sur un signe négatif d'Anita elle continua :

— Donna Clelia est une jeune Italienne que nous avons connue à Naples, où elle habite avec sa tante. Ces deux dames ont projeté un voyage en Allemagne et, naturellement, nous les retiendrons ici le plus longtemps possible. Donna Clelia est très jolie, extrêmement gaie et mondaine, musicienne accomplie. Ainsi, nos réunions de cet été ne pourront manquer d'être intéressantes et fort animées.

Il y avait lieu de s'étonner que cette même personne si ennemie, cet hiver, des plaisirs mondains,

s'en montrât soudain presque enthousiaste. Mais si ces réflexions traversèrent un instant l'esprit d'Anita, elle ne songea pas à approfondir l'énigme. Quelque chose s'était ému et attristé en elle à l'annonce de l'arrivée de cette étrangère, et, malgré ses efforts, elle ne put chasser complètement cette impression.

Depuis longtemps le dîner n'avait été aussi animé que ce soir-là. Ary avait maintes anecdotes à conter, Frédérique se montrait d'une gaieté inaccoutumée ; Félicité, tout à fait remise maintenant et douée d'un tour d'esprit original, semait la conversation de ses saillies joyeuses. Mme Handen elle-même semblait retrouver un peu de vie. Seule, Anita demeurait triste et absorbée. Elle songeait à Mlle Rosa et appréhendait l'instant où il lui faudrait demander à Mme Handen l'autorisation de retourner à la maison grise. La veille déjà, elle avait été assez mal accueillie. Et cependant, ce serait vraisemblablement le dernier soir !

A l'instant où chacun se levait de table, le conseiller entra. Avec son habituel empressement bruyant, il souhaita la bienvenue à son petit-neveu sans paraître s'apercevoir de l'attitude glaciale d'Ary. Anita attendit, que tous fussent entrés dans la salle d'étude, espérant pouvoir, pour adresser sa requête, éviter la présence trop rapprochée du conseiller qui ne manquerait pas de la contrecarrer. Mais il s'asseyait précisément près de Mme Handen, et les jeunes gens se réunissaient autour d'eux.

— Eh bien ! venez vous asseoir, Anita ? dit Ary en approchant un fauteuil près de Frédérique.

— Non, je vous remercie, Ary, mais il faut...

Résolument, elle s'avancait vers Mme Handen.

— Mlle Rosa est mourante, et je voudrais bien que vous m'autorisiez à retourner ce soir, Madame.

— Encore !... Je n'en vois pas la nécessité, cette personne n'étant pas votre parente, répliqua sèchement Mme Handen.

— Non, Madame, elle a été pour moi mieux qu'une parente !

Ces mots étaient sortis presque involontairement des lèvres d'Anita. Une vive rougeur s'étendit sur le visage de Frédérique et de Félicité, une crispation passa sur la physionomie d'Ary. Mais le calme de Mme Handen ne fut pas troublé et le conseiller s'écria en ricanant :

— Tout ça, se sont des mots, ma petite, et je partage entièrement l'avis de ma nièce en ce qui concerne cette promenade nocturne, peu convenable d'ailleurs à accomplir à cette heure.

— Charlotte peut l'accompagner, dit Frédérique qui regardait sa cousine avec un intérêt inaccoutumé.

— Charlotte a autre chose à faire que de se déranger pour les caprices d'Anita ! répondit froidement la veuve en attirant à elle son éternel tricot.

— C'est évident, peut-être faudrait-il, à ton avis, Frédérique, mettre tous les domestiques à la disposition de cette demoiselle ? dit narquoisement le conseiller. Allons, asseyez-vous vite dans votre coin, petite exagérée, et ne nous imposez pas le

supplice de voir votre mine révoltée, si particulièrement désagréable.

Une riposte indignée montait aux lèvres d'Anita. Mais Ary, sans se déranger, posa sa main longue et fine sur l'épaule de son grand-oncle.

— Je vous ai déjà prié de mesurer vos paroles, mon oncle, dit-il d'un ton bref ou passait un souffle d'irritation contenue avec peine.

— Eh !... mais Ary, ne broie pas ainsi ma pauvre épaule, s'écria le conseiller avec une affreuse grimace en se démenant pour échapper à l'étreinte de cette main si dure sous son apparence élégante. Que te prend-il donc ?

Ary retira sa main et se tourna vers sa cousine.

— Paolo est à votre disposition, Anita.

— Il y a quelque chose de beaucoup plus simple, déclara Frédérique. Le temps est doux ce soir, et je te propose un petite promenade, Ary. En passant nous laisserons Anita chez Mlle Friegen et nous la reprendrons un peu plus tard.

— Voilà, en effet une excellente idée ? Cela vous convient-il ainsi, Anita ?

Un regard reconnaissant lui répondit, et la jeune fille suivit sa cousine hors de la salle d'étude. Lorsqu'elles se trouvèrent seules, Anita murmura :

— Je vous remercie, Frédérique, de vous déranger ainsi pour moi.

— Me remercier ! vous n'avez pas souvent eu occasion de le faire jusqu'à présent, n'est-ce pas, ma pauvre Anita ? dit-elle avec une entière franchise. Si vous n'étiez si bonne, vous devriez nous détester... et nous le méritons vraiment, je l'avoue.

Le souvenir de ce court trajet fait entre le frère et la sœur demeura toujours gravé dans l'esprit d'Anita. Fallait-il l'attribuer à l'influence de cette belle nuit sereine ? N'était-ce pas plutôt l'émotion de cette phrase, murmurée par Ary avec une intonation pénétrante en prenant congé d'elle à la porte de la maison grise : " Dites à cette belle âme de prier un peu pour moi... et pour la réalisation d'un rêve bien cher."

Lorsqu'elle répéta cette demande à Mlle Rosa, la mourante, dont les yeux se voilaient, murmura avec un sourire heureux :

— Oui, je prierai... C'est un noble cœur, digne de tous les bonheurs. S'il pouvait un jour comprendre !...

Et son regard enveloppa une dernière fois l'élève chérie entre toutes, l'orpheline qui sanglotait en lui baisant les mains.

XIII

Les éclats joyeux de jeunes voix résonnaient dans la salle d'étude. Il y avait là les deux êtres les plus gais, les deux plus exubérantes natures de la famille : Ulrich et Léopold. Le premier était arrivé la veille à M... pour y passer quelques jours, et, en même temps que lui, Léopold avait fait son apparition. Le cadet des Handen avait passé l'hiver à Dresde, dans une institution qui le préparait spé-

cialement aux études médicales toujours rêvées par lui.

Les deux cousins étaient assis près de Maurice dont le visage souffrant s'animait un peu à l'audition de leurs récits humoristiques. A côté de la fenêtre, Anita et Félicité travaillaient, non sans mêler leur rire à celui des jeunes gens et du petit malade. La gaieté reparaissait peu à peu sur le joli visage d'Anita. La douleur de la perte de Mlle Rosa, la fatigue, et, peut-être plus que tout encore, les épreuves morales avaient déterminé une faiblesse générale, une sorte, de langueur dont elle avait eu quelque peine à se relever. Aujourd'hui, elle avait presque complètement repris ses forces, et, avec elles, sa vie de travail.

Mais cet affaiblissement passager de sa santé lui avait révélé des sympathies réelles dans cette famille si longtemps hostile, Frédérique et Félicité s'étaient montrées fort prévenantes et lui avaient témoigné des attentions très inattendues. Et Ary ! De quelle sollicitude discrète il l'avait entourée, s'ingéniant à lui procurer, par l'intermédiaire de Charlotte, les distractions qui pouvaient lui plaire, s'informant chaque jour des moindres changements survenus dans son état de santé, exigeant avec une douce autorité, qu'elle abandonnât pendant quelque temps tout travail et qu'elle suivît les plus coûteuses prescriptions du docteur ! Là-dessus, la glaciale indifférence de Mme Handen avait passé inaperçue.

— Ulrich, je t'annonce que tu vas faire connaissance de la plus entraînante des Italiennes ! s'écria tout à coup Léopold qui prêtait l'oreille. J'entends dans l'escalier des pas, un bruit de voix que domine le timbre bien caractéristique de donna Clelia.

Anita releva la tête et son ouvrage glissa à terre sans qu'elle s'en aperçût. Elle avait désiré et redouté à la fois cet instant où elle verrait l'étrangère, si séduisante, disait-on, cette charmante Clelia Pedroni, arrivée ici deux heures auparavant, et pour laquelle la vieille maison avait pris sa parure de fête.

Elle vit entrer, pendue au bras de Frédérique, une jeune personne de petite taille qui s'élança vers Maurice avec une gracieuse vivacité.

— Mon cher petit Maurice, je ne pouvais attendre plus longtemps avant de venir vous voir ! J'ai gardé un si bon souvenir du petit garçon qui saisisait ma robe à pleines mains lorsque je me mettais au piano !

Elle s'exprimait dans un allemand très pur, mais, ainsi que venait de le dire Léopold, elle possédait un timbre particulier, très élevé, qui devait facilement tourner à l'aigre sous l'empire de quelque émotion. La douceur de l'accent italien tempérait légèrement l'impression assez désagréable produite par cette voix.

Tout en parlant, donna Clelia tournait un peu la tête en riant joyeusement, ce qui permettait d'admirer de fort jolies petites dents. L'irrégularité de ses traits ne se pouvait contester, mais on ne songeait pas à s'en apercevoir devant la grâce sédui-

sante, le charme brillant fait de coquetterie et d'élégance, qui se dégagait de cette petite personne vêtue avec une extrême recherche. Dans son visage au teint mat étincelaient des yeux noirs, vifs et gais. Ces yeux se tournaient en cet instant vers la porte, et la jeune fille s'écriait :

— Monsieur Handen, vous m'aviez fait un très sombre portrait de votre vieille maison, et cependant elle me plaît infiniment ! J'aime ces anciennes demeures familiales où la même race se perpétue... et cela est un cadre si parfait pour une famille telle que la vôtre !

Ary entra à la suite de sa mère, ayant au bras une dame très brune, fort laide, mais de physiologie sympathique. Le jeune homme répondit par un sourire un peu distrait, mais Léopold s'écria avec une certaine ironie :

— Comment pouvez-vous aimer cette vieille maison noire, donna Clelia, vous qui habitez une villa si blanche, si élégante et si ensoleillée ! Ici, tout est vieux, très austère.

— C'est une fantaisie d'un jour, déclara la dame brune. Je suppose que la perspective d'habiter toute sa vie une de ces antiques demeures n'enthousiasmerait pas beaucoup ma nièce.

— Oh ! tante, qu'en savez-vous ! s'écria la jeune fille avec un doux sourire.

Mais Anita, qui l'observait avec une inconsciente curiosité, saisit un regard dur qui se dirigeait, l'espace d'une seconde, vers donna Ottavia.

Mme Handen présenta Ulrich aux deux étrangers et leur offrit ensuite de passer dans le petit salon pour prendre le thé. Elle se dirigea la première de ce côté... mais Ary se trouva tout à coup devant elle.

— Vous avez oublié de présenter Anita, ma mère dit-il à voix basse.

— Tu es fou, Ary ! répondit-elle sèchement. Tu sais comme moi qu'Anita ne compte pas ici.

Les sourcils du jeune homme se rapprochèrent violemment. Il se tourna vers les deux italiennes qui s'attardaient à répondre à une question de Maurice.

— Donna Ottavia, donna Clelia, ma mère a oublié de vous présenter ma cousine, Anita Handen, qui se trouvait un peu cachée près de cette fenêtre. Elle est cependant pour vous une nouvelle connaissance.

Donna Clelia se retourna avec quelque vivacité. Anita se sentit enveloppée d'un regard curieux et malveillant, elle vit passer, au fond des prunelles noires, une lueur de surprise irritée. La jeune Italienne eut un petit salut très bref, tout juste poli, et, sans un mot, elle rejoignit Mme Handen. Mais donna Ottavia, très aimablement, tendit la main à la jeune fille et se déclara charmée de la connaître.

— Venez-vous prendre le thé, Anita ? demanda Ary dont les sourcils avaient eu un rapide froncement de colère.

— Merci, je reste près de Maurice, Ary, répondit-elle en essayant de dominer l'émotion pénible que

lui avait causée le silencieux dédain de cette étrangère.

— Maurice se passera de vous quelques instants... Venez ! dit-il de ce ton doucement impératif auquel elle ne savait pas résister.

Une pièce voisine du grand salon, et à peu près inutilisée jusque-là, avait été transformée en petit salon par l'initiative de Frédérique. La jeune fille, aidée des conseils d'Anita et d'Ary, avait combiné l'arrangement nouveau de cette pièce, et de cette collaboration était sorti un joli salon clair, d'une simplicité charmante qui n'excluait pas une discrète élégance. Une moisson de fleurs y était toujours entretenue par les soins de Félicité.

Anita et Ary entrèrent à l'instant où Frédérique, répondant à donna Clelia disait en souriant :

— L'honneur ne m'en revient qu'à moitié, Clelia, et vos félicitations, en toute justice, doivent se reporter pour une part sur mon frère et sur Anita.

Les yeux noirs se posèrent, l'espace d'une seconde, sur Anita, puis se détournèrent aussitôt. La jeune Italienne s'assit près de la table à thé et s'éventa lentement, tout en regardant d'un air distrait les magnifiques tilleuls dont la baie vitrée, remplaçant ici les fenêtres, laissait voir toute la majesté. Ils dominaient, comme de vieux rois toujours droits et fiers, le jardin pittoresque et sauvage que leur ombre conservait plein de fraîcheur.

— Vous admirez nos tilleuls, Clélia ? dit Félicité qui lui présentait en ce moment une tasse de thé. Ils n'ont pas leurs pareils à M... dit-on.

— Oui, ils sont réellement superbes ! Savez-vous, Mesdemoiselles, que l'on donnerait là-dessous de délicieuses fêtes !

— Vous trouveriez moyen de transformer en salle de bal un tas de cailloux. Nous ne doutons donc pas que vous puissiez tirer un parti admirable de notre vieux jardin, signorina, dit Ary, avec un sourire énigmatique.

Elle rougit un peu et ses yeux brillèrent d'un éclat plus vif. Elle porta lentement la tasse à ses lèvres, la posant tout à coup sur la table, comme saisie d'une idée subite :

— Monsieur Handen, confiez-le-moi, votre vieux jardin sauvage, laissez-moi y organiser quelque chose ! s'écria-t-elle d'un petit ton suppliant. Vous verrez ce que je saurai en tirer !

Elle était véritablement irrésistible, avec sa grâce coquette et son aisance parfaite de femme du monde, unies à une vivacité presque enfantine. Le même sourire, peut-être un peu plus nuancé d'ironie cette fois, reparut sur les lèvres d'Ary.

— A condition de ne pas lui ôter son aspect pittoresque, je n'y vois aucun empêchement, et vous pourrez tout à votre aise, signorina, tenter d'en changer les épines en roses.

— Très aimable, mon cousin, murmura Ulrich qui se trouvait assis plus loin, près d'Anita et de Léopold. Cependant, si ce n'était chose inadmissible, je croirais trouver dans son intonation quelque chose d'un peu railleur. Ainsi, la vieille maison va se remplir de mouvement par le fait de la présence de cette peti-

te étrangère ? Pour ma part, je ne m'en plains pas car j'adore les fêtes et je soupçonne que cette jeune personne doit s'y entendre.

— Je crois bien, c'est son bonheur, sa vie !... C'est la première, la principale de ses aptitudes ! dit Léopold avec un sourire moqueur. Ulrich, si tu veux t'amuser, tu tombes bien. La présence de donna Clelia donne toujours le signal d'une suite ininterrompue de plaisirs, et la société la plus austère — on le dit du moins à Naples — ne peut résister à son entraînement endiablé.

— Eh ! tant mieux ! dit gaiement Félicité qui se rapprochait et avait entendu la dernière phrase de son frère. Donna Clelia va nous donner un dédommagement de notre si maussade hiver.

Elle se tut, car la jeune Italienne se rapprochait du petit groupe.

— Félicité, votre frère et moi parlions de vous, dit-elle gracieusement. Je disais à M. Ary que votre santé semblait tout à fait rétablie et que je vous trouvais incroyablement transformée. Vous lui ressemblez beaucoup, maintenant... oui, véritablement d'une manière frappante. C'est le type classique des Handen, n'est-ce pas ?

— Le plus fréquent, en effet. Cependant, il y a eu bon nombre de Handen bruns, répliqua Ary qui s'était avancé aussi. Frédérique et Léopold en sont des exemples... Mais le type absolument exact, celui qui rappelle d'une manière frappante les portraits de plusieurs de nos ancêtres, était celui du cousin de mon père, Bernhard Handen. Il possédait ces prunelles bleues, si caractéristiques par leur nuance foncée et leur beauté, que vous pouvez retrouver sur ces portraits dont je parle... D'ailleurs, il vous est facile de comparer ces deux types, puisque voici leur représentation exacte en la personne de ma sousine et de Félicité.

— La preuve la plus sûre en est dans ce portrait relégué à l'orangerie, ajouta Ulrich. On croirait que Mlle Anita et cette Handen des temps passés ne sont qu'une même personne.

— A part le teint, la ressemblance est incontestable, déclara Frédérique. A propos, tu as donc trouvé quelque valeur à cette peinture, Ary, puisque je l'ai aperçue hier dans ton cabinet de travail ?

Il fit un signe affirmatif tout en détournant un peu la tête vers le jardin. Une émotion passa dans le regard d'Anita en songeant avec quelle délicatesse, quelques jours auparavant, il lui avait demandé l'autorisation d'enlever ce tableau de l'orangerie — comme s'il considérait vraiment celle-ci comme sa propriété.

Clelia se laissa glisser sur le fauteuil que lui avançait Ulrich. Le sourire n'avait pas quitté ses lèvres, mais un coup d'œil malveillant et irrité avait été dirigé vers la jeune fille silencieuse dont les grands yeux — ces yeux bleu foncé si beaux — étincelaient là-bas comme deux étoiles.

La tête brune de l'Italienne se détourna brusquement, sa main chargée de bagues saisit au passage la petite Claudine qui venait de se glisser dans le salon.

— Ciel ! quelle jeune personne je découvre là ! s'écria-t-elle en riant. C'est donc là cette petite fille ébouriffée et volontaire qui nous assourdissait de ses cris ? Quelle jolie petite créature elle est devenue !

Elle essayait d'attirer l'enfant à elle, mais Claudine résista, en montrant à la gracieuse étrangère un visage un peu révolté.

— Laissez-moi, je viens voir Anita. Je ne vous connais pas, vous !

— Eh bien ! Claudine, que signifie cette impolitesse ? dit la voix sévère d'Ary.

Mais l'enfant, échappant à l'étreinte de Clelia, court se jeter contre sa cousine.

— Je n'ai pas l'heur de plaire à Mlle Claudine, dit l'Italienne avec un sourire forcé.

— Claudine est une petite indisciplinée, et ses caprices ont besoin d'être réprimés avec fermeté. Allons, viens immédiatement dire à donna Clelia que tu regrettes d'avoir été impoli, dit Ary d'un ton impérieux.

A l'ordinaire, Claudine ne résistait pas à son frère aîné. Mais il fallait penser que donna Clelia lui inspirait une antipathie particulière, car elle cacha son visage sur les genoux d'Anita en murmurant :

— Non, non, je ne veux pas... je ne la connais pas...

— Bah ! laissez-là, Monsieur Handen, dit nonchalamment Clelia. Cette jeune capricieuse finira sans doute par s'habituer à mon visage.

— Elle a droit en tout cas à une punition sévère pour cette impolitesse...

Il s'interrompit en voyant Anita se pencher vers l'enfant et lui murmurer quelques mots à l'oreille. Claudine se détourna, et un peu rouge, elle vint faire ses excuses d'un petit air contraint, en raidissant très fort ses petites mains.

Allons, c'est bien, Claudine, dit Ary en l'attirant à lui et en plongeant son regard dans les yeux bleus encore révoltés. Et que dit-on aussi à son frère pour avoir refusé de lui obéir aussitôt ?

— Oh ! pardon !... oui, à toi, pardon, Ary ! murmura-t-elle en se jetant dans ses bras.

— Tout est réparé maintenant... Va demander un gâteau à Félicité... Vous partez Anita ?

— Oui, il y a tout à l'heure une cérémonie à la chapelle, Ary.

Elle adressa un petit salut aux deux étrangères et sortit du salon. Au moment où elle en franchissait le seuil, elle entendit la jeune Italienne qui disait d'un ton très doux :

— Comme j'admire votre générosité et votre patience d'avoir conservé cette jeune personne dans votre demeure ! Elle vous rappelle cependant de si tristes souvenirs !

— Vous vous trompez, Clelia, dit la voix brève de Frédérique. Anita est une charmante créature dont la présence ne peut être pour nous qu'un plaisir.

— Ah ! vraiment !... Je croyais vous avoir entendu dire le contraire autrefois... n'est-ce pas, Monsieur Handen ?

— Cela est possible, signorina, mais les opinions, les gens et les choses varient fréquemment, répondit-il avec calme.

— Etes-vous donc si ondoyant ? s'écria Clelia avec un accent de douce ironie. Le faut-il croire, Monsieur Ary ?

— Ceci n'est pas défendu, signorina, dit-il avec un sourire qu'Ulrich, ce sagace observateur, jugea encore passablement railleur.

Il s'éloigna pour répondre à un appel de sa mère, demeurée avec donna Ottavia près de la table à thé, et Clelia entama avec Ulrich une de ces conversations où son esprit et sa gaieté pouvaient briller sans entraves.

Là-haut, Anita s'habillait pour s'en aller vers la chapelle. Elle n'habitait plus l'humble chambrette mansardée du second étage. Lorsqu'elle avait été souffrante, Mme Handen, sur la demande de Frédérique, appuyée sinon inspirée par Ary, avait autorisé l'installation de la jeune fille dans une petite pièce inutilisée du premier étage, une chambre claire et gaie donnant sur le jardin. Elle semblait à Anita un paradis auprès de celle où s'était écoulée son adolescence, et, maintes fois, elle avait été pénétrée d'un sentiment de reconnaissance envers ceux qui lui avaient procuré ce petit soulagement.

Comme Ary avait bien montré, tout à l'heure, qu'il ne rougissait plus de sa parenté avec la fille de Bernhard et de Marcelina ! Elle avait bien vu qu'il était irrité du dédain témoigné à sa cousine par l'élégante Italienne. Et, vraiment, il semblait fort peu empressé près de celle-ci, malgré les visibles avances et les habiles flatteries de Clelia.

On frappait en ce moment à sa porte, et elle vit apparaître Léopold. Il venait de la part de Maurice chercher un volume que la jeune fille avait emporté par mégarde.

— Savez-vous qu'elle me porte sur les nerfs, cette petite pimbèche d'en bas ? confia-t-il à sa cousine. Depuis trois heures qu'elle est arrivée, on n'entend parler que de fêtes, de toilettes et autres babioles. Je voudrais bien la voir sur la route du retour !... Malheureusement, on dirait qu'elle veut s'implanter ici pour un certain temps. Nous supposons qu'elle a des projets sur Ary... Hum ! je n'ai pas dans l'idée qu'elle réussisse... Et vous Anita ?

— Qui sait !... Bon, vous me faites parler, Léopold, et voilà que je m'enfonce mon épingle à chapeau dans la main !

Et, un peu pâle, elle se détourna pour jeter un coup d'œil sur sa petite toque fleurie qu'elle venait de poser de travers, ce qui fit beaucoup rire Léopold.

(A suivre)

LE PRINTEMPS

LE MARI POÈTE.— Les arbres ont revêtu leurs nouvelles feuilles ; les plantes ont revêtu leurs nouvelles fleurs...

LA FEMME PRATIQUE.— Tu vois, il est grand temps que tu me payes une nouvelle toilette.